A3De

John Carter Brown

MEMOIRES
GEOGRAPHIQUES,
PHYSIQUES
ET HISTORIQUES
Sur l'Asie, l'Afrique & l'Amérique.

Tirés des Lettres Edifiantes, & des Voyages des Missionnaires Jésuites.

Par l'Auteur des Mélanges intéressans & curieux.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez DURAND, Neveu, Libraire, rue Saint-Jacques, à la Sagesse.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

RPJOB

MÉMOIRES
GÉOGRAPHIQUES, PHYSIQUES ET HISTORIQUES.

JOHN CARTER BROWN

CHAPITRE PREMIER.

De l'Amérique.

EN RASSEMBLANT tout ce que les différens écrits des Missionnaires contiennent sur ce nouveau monde, nous vons pensé que sa division en deux arties répandroit plus d'ordre & de larté dans la collection, & en seroit ar-là plus agréable.

Nous le divisons donc, sans égard our les méthodes reçues, en Amérique éridionale, qui comprendra le Mexi-

que & tout le Continent jusqu'au détroit de Magellan, & en Amérique septentrionale dans laquelle sera renfermé tout ce qui est au-delà du Mexique & du Golphe de ce nom, & les différentes Isles qui dépendent de ces contrées.

§. I.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. Du Pérou; sa situation & son étendue.

SUIVANT les Cartes les plus récentes, le Pérou qui fait la partie la plus considérable de l'Amérique méridionale, & duquel dépendent tous les établissemens Espagnols dans cette contrée, est situé entre le 6^{e} degré de latitude nord, & le 38^{e} sud, & entre les 290^{e} & 318^{e} degrés de longitude. Sa longueur est d'environ 850 lieues du sud-est au nord-est, & sa plus grande largeur est à-peu-près de 300 lieues de l'est à l'oueſt. Ses bornes sont au nord, la contrée de *Tierra-Firme*; à l'orient, les provinces des Amazônes & le Bréſil; au midi le Chily & la terre de Magellan, & au couchant la mer Pacifique. Cette vaste étendue de pays est gouvernée par un Vice-Roi, qui réside à Lima, Capitale du Pérou,

& comme l'appelle le Savant Dom d'Ulloa, la reine de toutes les villes de l'Amérique méridionale, & par plusieurs Gouverneurs particuliers.

C'est dans le Pérou qu'est compris la province du Paraguai, habitée par des Espagnols, des Métis, &c. & le Paraguai, proprement dit, qui comprend les peuplades d'Indiens, qui font la matiere de ce paragraphe : contrée devenue fameuse par les loix qu'elle a reçue, & par la qualité des Législateurs qui ont pris soin de les établir; mais avant de nous engager dans la description physique & historique du Paraguai d'après les Écrivains Jésuites, rappellons ici l'idée que l'illustre Montesquieu s'étoit formée de la domination des Jésuites dans le Paraguai (*a*). On a voulu en faire un crime à la Société, qui regarde le plaisir de commander comme le seul bien de la vie ; mais il sera toujours beau de gouverner des hommes en les rendant plus heureux.

Il est glorieux pour elle d'avoir été la premiere qui ait montré dans ces contrées l'idée de la religion, jointe à celle

(*a*) Esprit des Loix, tom. premier, pag. 73.

de l'humanité. En réparant les dévastations horribles des Espagnols, elle a commencé à guérir une des grandes plaies qu'ait encore reçues le genre humain.

Un sentiment exquis qu'a cette Société, pour tout ce qu'elle appelle honneur, son zele pour une Religion qui humilie bien plus ceux qui l'écoutent que ceux qui la prêchent, lui ont fait entreprendre de grandes choses, & elle y a réussi : elle a retiré des bois des peuples dispersés, elle leur a donné une subsistance assurée, elle les a vêtus ; & quand elle n'auroit fait par-là qu'augmenter l'industrie parmi les hommes, elle auroit beaucoup fait.

Le P. Florentin de Bourges, Capucin, va nous apprendre par quels moyens les Jésuites sont parvenus à exécuter ces grandes choses ; la relation de son voyage dans le Paraguai & le Pérou offriront d'ailleurs des détails curieux & intéressans (*a*). On ne retranchera rien de son récit, quoiqu'il contienne bien des pratiques du Christia-

(*a*) Il est inséré dans le tome 13. des Lettres Edifiantes, pag. 228.

nîsme ; mais il est bon de faire remarquer qu'elles tiennent à la constitution politique, ainsi que l'a observé le célebre Ecrivain que nous venons de citer.

Observons d'abord que le P. Florentin partit du Port-Louis le 20 Avril 1711 pour se rendre à la côte de Coromandel, mais que divers incidens le conduisirent à *Buenos-Ayres*, Ville avec Evêché, & Capitale d'un Gouvernement particulier ; subordonné en différens cas au Vice-Roi de Lima. Cependant pour parvenir au terme de sa Mission, il résolut d'aller *à la Conception*, Ville autrefois, Capitale du Chily, & qui a cedé ce titre à San-jago.

Je partis de Buenos-Ayres, dit notre Capucin, vers la fin du mois d'Août 1712, & au bout de huit jours j'arrivai à *Santafé*, petite Bourgade, éloignée d'environ six lieues de Buenos-Ayres, & située dans un pays fertile & agréable le long d'une riviere qui se jette dans le grand fleuve de la Plata. J'y séjournai deux jours, & je repris la route de *Corduba*. Il y avoit cinq jours que je marchois lorsque les guides qu'on m'avoit donnés à *Santafé* disparurent tout-à-coup. J'eus beau les chercher,

je n'en pus avoir aucunes nouvelles.

Dans l'embarras où me jetta cet accident au milieu d'un pays inconnu, où je ne trouvois perſonne qui pût m'enſeigner le chemin que je devois tenir, je pris la réſolution de retourner à Santafé, en prenant bien garde de ne pas m'écarter du ſentier qui me paroiſſoit le plus battu. Après trois grandes journées, je me trouvai à l'entrée d'un grand bois, où les traces que je trouvai me firent juger que c'étoit le chemin de Santafé, je marchai quatre jours, & je m'enfonçai de plus en plus dans d'épaiſſes forêts, ſans y voir aucune iſſue. Comme je ne rencontrois perſonne dans ces bois déſerts, je fus tout-à-coup ſaiſi d'une certaine frayeur qu'il ne m'étoit pas poſſible de vaincre. Il étoit preſque impoſſible de retourner ſur mes pas, à moins que je ne vouluſſe m'expoſer à mourir de faim & de miſere; mes petites proviſions étoient conſommées, & je ſavois que je ne trouverois rien dans les endroits où j'avois déja paſſé, au lieu que dans ces bois je trouvois des ruiſſeaux & des ſources dont les eaux étoient excellentes, quantité d'arbres fruitiers, des nids d'oiſeaux, des œufs d'autru-

che, & même du gibier, dans les endroits où l'herbe étoit plus épaisse & plus haute. Il est difficile d'imaginer, à moins que de l'avoir vû, combien il se trouve de gibier dans ces vastes plaines qui sont aux environs de Buenos-Ayres, & dans le Tucuman, autre Province qui sépare la Province de Buenos-Ayres du Pérou proprement dit.

Ceux qui font de longs voyages dans ce pays se servent pour l'ordinaire de chariots, & ils en menent trois ou quatre, plus ou moins, selon leur bagage & le nombre de leurs domestiques. Ces chariots sont couverts de cuir de bœuf; celui sur lequel monte le maître est plus propre; on y pratique une petite chambre, où se trouvent un lit & une table; les autres portent les provisions & les domestiques. Chaque chariot est traîné par de gros bœufs, & le nombre prodigieux qu'il y a de ces animaux dans le pays fait qu'on ne les épargne pas.

Quoique cette voiture soit lente, on ne laisse pas de faire dix à douze grandes lieues par jour, & les provisions que l'on porte avec soi se réduisent à du pain, du vin, & de la viande salée; pour ce qui est de la viande fraîche,

on n'en manque jamais sur la route. Il y a une si grande quantité de bœufs & de vaches, qu'on en trouve jusqu'à trente & quarante & quelquefois cinquante milles qui errent ensemble dans ces plaines immenses. Malheur au Voyageur qui se trouve engagé au milieu de ces troupeaux, non pas que sa vie soit en danger ; mais c'est que souvent il est trois ou quatre jours à s'en débarrasser.

Les navires qui arrivent d'Espagne à Buenos-Ayres n'y chargent que des cuirs pour leur retour. C'est alors que se fait le grand massacre ou *le matança*, l'on tue jusqu'à cent mille bœufs & même d'avantage suivant la grandeur & le nombre des vaisseaux. On les dépouille de leur peau, & on abandonne les corps. Ce qu'il y a de singulier, c'est que si l'on passe trois ou quatre jours après à l'endroit où l'on a fait le matança, on n'y trouve plus que les ossemens de ces animaux. Les chiens sauvages & une espece de corbeau différente de celle qu'on voit en Europe ont déja dévoré & consumé les chairs, qui sans cela infecteroient le pays. On sent bien que par ce massacre qui se renou-

velle presque tous les ans, le nombre de ces bœufs est aujourd'hui fort diminué ; les Voyageurs assûrent cependant qu'on en voit encore des troupeaux prodigieux, ce qui doit faire juger de la multiplication énorme de ces bestiaux.

Si un Voyageur veut du gibier, il ne lui faut pour s'en pourvoir qu'un bâton & de la ficelle, il met un nœud coulant au bout de son bâton, & sans sortir de son chariot, sans interrompre son chemin, il peut prendre autant de perdrix qu'il veut. Elles ne s'envolent pas quand on passe, & pourvu qu'elles soient cachées sous l'herbe, elles se croient en sûreté. Il s'en faut bien qu'elles soient d'un aussi bon goût que celles d'Europe ; elles sont seches, assez insipides, & presque aussi petites que des cailles.

Quoique au milieu de ces forêts où je m'étois engagé, les perdrix ne fussent pas aussi communes que dans les vastes plaines dont je viens de parler, je ne laissois pas d'en trouver dans les endroits où le bois étoit moins épais. Elles se laissoient approcher de si près, qu'il eût fallu être bien peu adroit pour ne les pas tuer avec un simple bâton ; je pou-

vois les faire cuire fort aisément, parce que j'avois appris des Indiens leur maniere de faire du feu en frottant deux morceaux d'un certain bois, l'un contre l'autre.

L'étendue de ces vastes forêts est quelquefois interrompue par des terres sablonneuses & stériles de deux à trois journées de chemin. Quand il me falloit traverser ces plaines, l'ardeur d'un soleil brûlant, la faim, la soif, la lassitude, me faisoient vivement regretter les bois d'où je sortois. Je continuai ma route sans savoir à quel terme elle devoit aboutir, & sans qu'il y eût personne qui pût me l'indiquer. Je trouvois quelquefois au milieu de ces bois déserts des endroits enchantés, que ni l'étude des hommes ne pourroit imaginer, ni l'industrie imiter.

Il y avoit un mois que j'errois ainsi dans cette vaste solitude, lorsqu'enfin je me trouvai sur le bord d'une assez grande riviere, d'où je découvrois une plaine agréable, au milieu de laquelle je crus voir une grosse tour en forme de clocher. Cette vue me causa une véritable joie, m'imaginant que cette ville que je voyois, pouvoit bien être Cor-

duba, & qu'apparemment je m'étois trompé dans mon chemin. Je fus bientôt détrompé par quelques Indiens que je rencontrai, & qui me dirent en langue Eſpagnole que c'étoit une peuplade du Paraguai, appellée la peuplade de Saint François Xavier.

Sûr d'être bien reçu des Miſſionnaires Jéſuites qui avoient ſoin de cette peuplade, j'allai droit à l'Egliſe. Elle fait face à une grande place, où aboutiſſent les principales rues de la Ville, qui ſont toutes fort larges & tirées au cordeau. Auſſi-tôt que les Peres ſçurent qu'un Religieux étranger étoit dans leur Egliſe, ils y deſcendirent tous pour me recevoir. Le Supérieur me préſenta de l'eau-bénite & me complimenta ; on ſonna les cloches, & les enfans qui s'aſſemblerent ſur le champ, chanterent quelques prieres pour rendre graces à Dieu de mon arrivée. La priere achevée, on me conduiſit dans la maiſon pour m'y rafraîchir, & on me logea dans une chambre commode. Cette Communauté étoit compoſée de ſept Prêtres, continuellement occupés de leurs fonctions de Miſſionnaires.

La maniere dont ils cultivent cette

Chrétienté me frappa si fort, que je l'ai toujours présente à l'esprit. Voici l'ordre qui s'observe dans la peuplade de Saint François Xavier où j'étois, laquelle est composée d'environ trente mille ames.

On sonne la cloche dès la pointe du jour pour appeller le peuple à l'Eglise, un Missionnaire fait la priere du matin; on dit ensuite la Messe, après quoi chacun se retire pour vaquer à ses occupations. Les enfans depuis l'âge de sept à huit ans jusqu'à l'âge de douze, sont obligés d'aller aux écoles, ou des maîtres leur enseignent à lire & à écrire, & les instruisent des devoirs du Christianisme & de ses premiers préceptes. Les filles ont également des écoles, où des Maîtresses d'une vertu éprouvée leur apprennent le Cathéchisme, & leur montrent à lire, à coudre, à filer, & tous les ouvrages convenables à leur sexe.

A huit heures ils se rendent à l'Eglise, ou après avoit fait la priere du matin, ils récitent par cœur & à haute voix le Catéchisme; les garçons placés dans le Sanctuaire, & rangés sur plusieurs files commencent; les filles

placées dans la Nef, répetent ce que les garçons ont dit. Ils entendent ensuite la Messe, après laquelle ils achevent de réciter le Catéchisme, puis ils s'en retournent aux écoles.

Au soleil couchant on sonne la priere du soir, après laquelle on récite le chapelet à deux chœurs. Personne n'est dispensé de cet exercice, ceux que des raisons empêchent de venir à l'Eglise ne manquent pas de le réciter dans leurs maisons.

Pendant l'Avent & le Carême on fait le Catéchisme tout les Samedis & les Dimanches dans l'Eglise ; & comme elle ne peut contenir tous le monde, trois ou quatre Missionnaires vont trois fois la semaine, accompagnés d'une troupe d'enfans, faire le Catéchisme dans divers quartiers de la peuplade.

Les Dimanches & les Fêtes on célebre trois Messes hautes, la premiere à six heures, la seconde à sept heures & demie, & la troisieme à neuf heures ; à chaque Messe il y a prédication. Les Confrairies du Scapulaire & du Rosaire y sont établies ; mais celle du Saint Sacrement a quelque chose qui frappe.

Tous les Jeudis on donne la béné-

diction du Saint Sacrement selon la permission qu'on en a obtenue du Pape ; & à voir le concours des fideles qui s'y rendent, on croiroit que tous les Jeudis de l'année sont autant de Fêtes. Chaque fois que l'on porte le Viatique aux malades, un certain nombre de Confreres doivent l'accompagner avec des flambeaux ; leur zele est si sincere, & leur foi si vive, que la pénitence à laquelle ils sont le plus sensibles, quand ils ont commis quelque faute considérable, c'est d'être privés de cet honneur.

La fréquentation des Sacremens y est fort en usage, & il y a peu de Chrétiens qui ne se confessent & ne communient tous les mois. En général ils menent tous une vie très-innocente, & telle qu'on nous dépeint celle des Chrétiens de la primitive Eglise. Rien de plus parfait que l'union & la charité qui regnent parmi eux. Comme les biens sont communs, l'ambition & l'avarice leur sont des vices inconnus, & on ne voit parmi eux ni division ni procès.

Bien des choses contribuent à la vie innocente de ces peuples. Premiérement leur docilité naturelle, & le soin que l'on prend de les instruire des de-

voirs des véritables Chrétiens. Secondement les exemples de ceux qui les gouvernent ; & en troiſieme lieu le défaut de communication avec les Européans. Comme on ne trouve dans le Paraguai ni mines d'or & d'argent, ni rien de ce qui excite l'avidité des hommes, aucun Eſpagnol ne s'eſt aviſé de s'y établir ; & quand il arrive que quelqu'un prend cette route pour aller au Potoſi ou à Lima, il ne peut demeurer que trois jours dans chaque peuplade, ainſi qu'il a été ordonné par la Cour d'Eſpagne. On le loge dans une maiſon deſtinée à recevoir les étrangers, on lui fournit tout ce qui lui eſt néceſſaire, & les trois jours expirés il doit continuer ſon voyage, à moins qu'il ne lui ſurvienne quelque maladie.

Dans toutes les peuplades, il y a un chef, qu'on nomme Fiſcal. C'eſt toujours un homme d'âge & d'expérience qui s'eſt acquis de l'autorité par ſa piété & par ſa ſageſſe. Il veille ſur toute la peuplade, principalement en ce qui concerne le ſervice ſpirituel. Il a un rôle qui contient les noms & ſurnoms de tous les habitans, les chefs de famille, les femmes, & le nombre des en-

fans. Il remarque ceux qui manquent à la Priere, à la Meſſe, & aux autres Offices, & il s'informe des raiſons qui les ont empêché d'y aſſiſter. Il a ſous lui pour l'aider dans cette fonction un autre Officier qui s'appelle *Teniente* ; celui-ci eſt chargé du ſoin des enfans ; ſa charge principale eſt d'examiner s'ils ſont aſſidus aux écoles, s'ils s'appliquent, & ſi les Maîtres qui les enſeignent s'acquittent bien de leur emploi. Il les accompagne auſſi à l'Egliſe pour les contenir dans la modeſtie par ſa préſence.

Ces deux Officiers ont encore des ſubalternes, dont le nombre eſt proportionné à celui des habitans. Outre cela, la peuplade eſt partagée en différens quartiers, qui ont chacun un Surveillant choiſi parmi les plus fervens Chrétiens. S'il arrive quelque querelle, ou s'il ſe commet quelque faute, auſſi-tôt il en donne avis au Fiſcal, qui fait enſuite ſon rapport aux Miſſionnaires. Si la faute eſt ſecrette, on donne ſecrettement au coupable, les avis capables de le faire rentrer en lui-même ; ſi c'eſt une récidive, on lui impoſe une pénitence conforme à la faute commiſe ;

mais si cette faute est publique & scandaleuse, la réprimande se fait en présence des autres, le coupable vient remercier le Missionnaire du soin qu'il prend de son salut.

Etant élevés dans cette coutume dès leur enfance, ce seroit parmi eux un signe certain d'un mauvais naturel, si quelqu'un manquoit à cet usage. On a soin de marier les jeunes gens dès qu'ils sont en âge de l'être, & par-là on prévient tous les déréglemens auxquels la jeunesse est si sujette.

La maniere dont s'administre le temporel n'est pas moins admirable. Avant que les Jésuistes eussent porté le flambeau de l'Evangile dans le Paraguai, ce pays étoit habité par des peuples tout-à-fait barbares, sans religion, sans loix, sans société, sans habitation ni demeure fixe, errans au milieu des bois, ou le long des rivieres. Ils n'étoient occupés que du soin de chercher de quoi se nourrir eux & leur famille qu'ils traînoient par-tout avec eux. Soit qu'ils n'eussent point de connoissance de l'Agriculture, ou qu'ils ne vouluſſent pas prendre la peine de s'y appliquer; ils ne vivoient que de fruits sauvages

qu'ils trouvoient dans les bois, du poisson que les rivieres leur fournissoient en abondance, & des animaux qu'ils tuoient à la chasse ; ils ne demeuroient dans chaque endroit qu'autant de tems qu'ils y trouvoient de quoi vivre.

Les Jésuites animés du zele ardent de la Religion qui a toujours caractérisé leur institut, se répandirent au commencement du dix-septieme siecle dans ce nouveau monde que les Espagnol venoient de soumettre à leur Monarchie. Ils pénétrerent dans ces immenses forêts avec un courage à toute épreuve, & à force de patience, de douceur & de complaisance pour les barbares habitans qui fuyoient devant eux, ils parvinrent à s'en faire écouter ; ils commencerent par en faire des hommes avant d'essayer de les rendre Chrétiens.

Mais pour assûrer les succès de leurs travaux, les Missionnaires songerent à fixer l'inconstance de ces peuples accoutumés à une vie vagabonde & errante, & en les rassemblant en société & leur faisant goûter des avantages dans cette réunion. Ils firent venir de Buenos-Ayres des bœufs, des vaches, des moutons, des chevaux & des mules ; ces

beſtiaux multiplierent ſi fort en peu de temps, qu'on en eut bientôt ſuffiſamment pour la ſubſiſtance des Néophytes. Alors on commença à former des peuplades ; on apporta de Buenos-Ayres tous les outils néceſſaires, ſoit pour couper des bois & mettre en œuvre les pierres & les matériaux que le pays fourniſſoit, ſoit pour défricher & cultiver les terres. On fit proviſion de bled, de légumes, & de différentes ſortes de grains dont les terres puſſent être enſemencées. On enſeigna aux Indiens la maniere de faire de la brique & de la chaux ; on leur traça le plan des maiſons qu'il falloit conſtruire ; les Miſſionnaires eux-mêmes mettoient la main à tous ces ouvrages, & ils eurent la conſolation de voir bientôt trois peuplades habitées.

Ces nouveaux Citoyens ſentant leur bonheur, s'empreſſerent d'en faire part à leurs parens & à leurs amis. Ils faiſoient des excurſions dans les endroits les plus écartés, & ils ne revenoient jamais de leur courſe, qu'ils n'amenaſſent avec eux un grand nombre d'infideles. La douceur avec laquelle on recevoit ceux-ci, & les témoignages de tendreſſe qu'on leur donnoit, les apprivoiſoient inſenſible-

ment ; tous les habitans de la peuplade s'empreſſoient à bâtir des maiſons pour ces nouveaux venus, tandis que les Miſſionnaires les diſpoſoient à recevoir le Baptême. Enſuite ils alloient chercher leurs alliés, leurs amis, pour les faire participer aux mêmes avantages. Le nombre des habitans s'étant accru de cette maniere dans chaque peuplade, on en forma de nouvelles. Les anciennes fourniſſoient tout ce qui étoit néceſſaire à la fondation des nouvelles, & celles-ci dans la ſuite contribuoient aux beſoins des autres dont on projettoit l'établiſſement. Par la ſuite de ce plan, en moins d'un ſiecle on a réduit en plus de cent peuplades pluſieurs milliers d'Indiens, qui ſont parfaitement inſtruits dans la Religion Chrétienne, & dont les mœurs ſont très-innocentes. Les Miſſionnaires qui les gouvernent ſe ſont attachés à ſuivre l'exemple de leurs prédéceſſeurs ; ils avancent ſans ceſſe du côté du nord, & font tous les jours de nouvelles recrues.

Dès qu'il arrive d'Eſpagne un eſſain de Miſſionnaires, le Provincial du Paraguai les envoie dans les endroits les plus éloignés, pour relever ceux qui

ont déja passé plusieurs années à courir au milieu des forêts après les barbares, & qui ont consumé leurs forces & leur santé dans des Missions si pénibles. Ceux-ci sont envoyés dans les anciennes peuplades pour y avoir soin des Chrétiens.

A mesure qu'on formoit de nouvelles peuplades, on en fixoit les limites, afin de prévenir les plaintes & les murmures. A quelques-unes on assigna trente à quarante lieues aux environs, à d'autre moins; ou même davantage, selon la grandeur de la peuplade, le nombre des habitans, & la qualité du terroir. Dans chaque peuplade on examina la différence des terres, & à quoi elles étoient propres; on mit les bestiaux dans celles qui pouvoient fournir le pâturage; on destina les autres à être ensemencées. On fit choix parmi les habitans, de ceux qu'on devoit charger du soin des bestiaux, & de ceux qu'on devoit appliquer à la culture des terres. On fit venir de Buenos-Ayres des Ouvriers pour apprendre au reste des Indiens les métiers les plus nécessaires à la société civile. Leur application & le génie qu'ils ont pour les arts méchaniques, leur fit apprendre aisément ce

qu'on leur enſeignoit ; avec le tems & l'expérience ils ſe ſont perfectionnés, & il y a certains métiers où ils excellent. Ils travaillent toutes les toiles & les étoffes dont ils ont beſoin ; l'été ils s'habillent de toile de coton, & l'hyver ils ſe font des vêtemens de laine. Comme cette fabrique eſt aſſez conſidérable, car l'oiſiveté eſt bannie de toutes les peuplades ; lorſque les habitans ſont ſuffiſamment pourvus de toiles & d'étoffes, on envoie le ſurplus à Buenos-Ayres, à Corduba, & au Tucuman. L'argent qui ſe retire du débit de ces marchandiſes eſt employé à acheter les diverſes choſes qui viennent d'Europe, & qui ne ſe trouvent point chez eux. Ils font pareillement un aſſez grand commerce d'une herbe appellée *l'herbe du Paraguai*, & qui eſt fort en uſage dans le Chili & dans le Pérou, de la même façon dont on uſe du thé en Europe ; avec cette différence que l'herbe du Paraguai eſt beaucoup moins chere, puiſqu'on ne la vend que trente ſols la livre. L'argent ou les denrées qui reviennent de ce trafic ſont partagés entre les habitans de la peuplade.

Les maiſons qu'ils ſe ſont bâties eux-

mêmes n'ont qu'un seul étage. Elles sont solides & sans nul ornement d'architecture. Celle des Jésuites n'a d'autre différence du côté de la construction si ce n'est qu'elle a deux étages. Mais l'Eglise est vaste & magnifique : le dessein en est venu d'Europe, & les Indiens l'ont très-bien exécuté. Elle est toute de pierre de taille, & le dedans est orné de peintures qui sont aussi l'ouvrage des Indiens. Tout y est de bon goût, & les retables sont bien dorés. La Sacristie est bien pourvue d'argenterie & d'ornemens très-propres. Enfin l'Eglise de la peuplade de Saint François Xavier seroit estimée dans les plus grande villes de l'Europe.

Rien n'est plus admirable que l'ordre & la maniere dont on pourvoit à la subsistance de tous les habitans de la peuplade ; ceux qui font la récolte sont obligés de transporter tous les grains dans des magasins publics. Il y a des gens établis pour la garde de ces magasins, qui tiennent un regiſtre de tout ce qu'ils reçoivent. Au commencement de chaque mois, les Officiers qui ont l'administration des grains, délivrent aux chefs des quartiers, la quantité nécessaire pour

toutes les familles de leur district, & ceux-ci les distribuent aussi-tôt aux familles, donnant à chacune plus ou moins, selon qu'elle est plus ou moins nombreuse.

Il en est de même pour la distribution de la viande ; on conduit tous les jours à la peuplade un certain nombre de bœufs & de moutons, qu'on remet entre les mains de ceux qui doivent les tuer. Ceux-ci font avertir les chefs de quartier qui prennent ce qui est nécessaire pour chaque famille, & ensuite on la distribue à proportion du nombre de personnes qui la composent.

Par-là on a trouvé le moyen de bannir l'indigence de cette chrétienté. On n'y voit ni pauvres, ni mandians, & tous sont dans une égale abondance des choses nécessaires à la vie. Il y a outre cela dans chaque peuplade plusieurs grandes maisons pour les malades ; les unes sont destinées pour les hommes, & les autres pour les femmes.

Comme les Prêtres ne s'occupent que de l'instruction & de la conduite spirituelle de ces nouveaux Chrétiens ; il y a encore trois Freres, dont l'un qui a une Apoticairerie bien garnie, prépare les

les remedes néceſſaires aux malades, les deux autres préſident à l'adminiſtration du temporel, & obſervent ſi dans la diſtribution journaliere qui ſe fait à chaque famille ; tout s'y paſſe avec la droiture & l'équité convenables.

Malgré les agrémens que je trouvois à paſſer mes jours dans ces Miſſions, & malgré la charité ingénieuſe des Jéſuites à trouver des raiſons pour m'y faire reſter, je pris la réſolution de me rendre à Corduba, & on me donna des gens pour porter les proviſions néceſſaires en chemin. Il eſt de deux cens lieues ; je fus un mois à m'y rendre. Je paſſai par Saint Nicolas & par la Conception, deux autres peuplades de la Miſſion de Paraguai où il y a bien dans chacune quatorze ou quinze mille ames.

Elles ſont placées au bord d'une petite riviere à trois journées l'une de l'autre. Les rues en ſont droites & bien alignées, les maiſons ſolides & d'un ſeul étage. Les deux Egliſes ſont face chacune à une grande place ; elles ſont grandes, bien bâties, & richement ornées. On y obſerve dans ces deux peuplades & dans toutes les autres, le même ordre que dans celle de Saint François

Xavier. On les prendroit chacune pour une famille, ou pour une Communauté bien réglée.

Je rencontrai sur ma route une *Jaccra* qui appartenoit à un Espagnol. Les Castillans appellent ainsi certaines terres dont les Rois d'Espagne récompenserent les Officiers & les Soldats qui s'étoient signalés à la conquête du pays. On trouve quantité de ces *Jaccras* dans toute l'Amérique. Il y a dans chacune un petit village composé de maisons & de huttes, où demeurent les Caffres & les autres Esclaves qui cultivent les terres.

Le Maître de cette Jaccra me reçut fort bien, & comme je trouvai là des gens pour me conduire jusqu'à Corduba, je donnai congé à mes guides; mais ces bons Indiens vouloient absolument me suivre jusqu'à mon terme, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, & j'eus beaucoup de peine à leur persuader que leurs services ne m'étoient plus utiles. S'il y a quelque occasion ou la pauvreté doive faire de la peine à un Capucin, c'est certainement dans celle-ci. J'étois véritablement affligé de n'avoir rien à donner à ces bonnes gens, & il fallut

qu'ils se contentassent de ma bonne volonté & de la promesse que je leur fis de ne les pasoublier dans mes prieres.

Ils reprirent la route de la peuplade de Saint François Xavier, & moi après m'être reposé un jour dans la Jaccra de ce Gentilhomme Espagnol, j'arrivai à Corduba au bout de huit jours de marche. Corduba est une ville assez considérable, & plus grande que Buenos-Ayres ; elle est située dans un terroir marécageux, mais néanmoins assez beau & assez fertile. Il y a un Siége Episcopal & un Chapitre, plusieurs Maisons Religieuses, & un Collége de Jésuites.

De Corduba j'allai à la *Punta*. C'est un petit bourg situé auprès des collines que l'on rencontre avant que d'arriver à cette chaîne de montagnes que les Espagnols appellent *las Cordileras* (*a*).

(*a*) On rend également ce mot en François par *Cordillieres* ou *Cordelieres*. Ce dernier a semblé mériter la préférence de la part des Académiciens François qui ont été dans le Pérou, à cause de l'allusion qui se trouve entre la chaîne de montagnes dont il s'agit & une *Cordeliere*, sorte de colier de ganse de soie noire, remplie de nœuds comme le cordon d'un Cordelier, dont les femmes se parent le cou.

Comme on m'avoit dit qu'il n'y avoit que trente cinq lieues de Corduba à la Punta, je partis ſans guide, mais après trois jours de marche, je me trouvai dans un pays déſert & ſabloneux qui eſt aſſez proche des montagnes. Je fus ſurpris par la nuit ſans avoir le tems de gagner une *Jaccra*, quoiqu'il s'y ent rouve un aſſez grand nombre ſur cette route, & bien m'en prit d'être monté ſur un arbre pour m'y repoſer, car je fus réveillé par un grand tigre, qui cependant s'en alla après avoir fait différentes tentatives pour monter près de moi.

Arrivé à la Punta, je trouvai cette Bourgade déſolée par une maladie contagieuſe qui avoit enlevé les deux tiers des habitans, & j'en repartis bientôt pour Mendoza, qui en eſt éloignée de vingt-cinq lieues.

Mendoza eſt une ville aſſez grande, mais peu peuplée. Elle eſt ſituée au pied des cordelieres qui forment une longue chaîne qui court du nord au ſud, & partagent toute l'Amérique méridionale. On trouve à Mendoza pluſieurs Maiſons Religieuſes, & un Collége de Jéſuites, où je fus auſſi bien reçu que je l'avois été au Paraguai.

J'étois cependant toujours occupé de mon voyage au Chili, où j'eſpérois de trouver quelque vaiſſeau François qui me porteroit aux iſles Mariannes; d'où je pourrois me rendre à la côte de Coromandel.

Il y a deux routes pour aller de Mendoza à Sant-iago. La premiere eſt de traverſer les Cordelieres ; la ſeconde de cotoyer ces montagnes, & de marcher au nord juſqu'à une Bourgade appellée *Sant Juan de la Fontera*, d'où l'on tourne enſuite vers le ſud, en cotoyant toujours les montagnes juſqu'à Sant-iago, qui eſt ſitué preſqu'à la même élévation du pôle que Mendoza. Par la premiere route il n'y a que vingt-cinq lieues à faire, mais il y en a plus de cent par la ſeconde.

A la vérité, la premiere de ces routes eſt ſi difficile à cauſe des neiges, qu'il faut paſſer dans les cordelieres, que les Eſpagnols aiment mieux prendre la ſeconde. L'envie que j'avois d'arriver promptement au Chili, me fit prendre la plus courte quoique dangéreuſe ; & je me perſuadai qu'étant au mois de Décembre, qui eſt le tems d'été dans ces contrées méridionales,

je traverserois les cordelieres aussi facilement que j'avois passé en Europe les Alpes & les Pyrénées, sur-tout étant à pied, & pouvant trouver plus d'accès que des gens à cheval.

Les deux premieres journées ne furent pas fort rudes ; mais quand j'eus pénétré plus avant dans ces montagnes, j'y trouvai des difficultés presque insurmontables. Tantôt il me falloit grimper avec les pieds & les mains sur des montagnes escarpées & toutes couvertes de neiges, & ensuite me laisser glisser sur la neige dans des vallons où l'on n'appercevoit nul sentier. Enfin après des fatigues incroyables que j'essuyai pendant sept jours, je me trouvai au-delà des cordelieres.

Je marchois droit à Sant-iago, dont je n'étois éloigné que de quatre lieues, & que depuis deux jours j'avois apperçu du sommet des plus hautes montagnes. Après avoir traversé un Lac, partie à gué, partie à la nage, j'entrai dans une belle Jaccra qui appartenoit au Collége des Jésuites de Sant-iago. Il y a un village avec une petite Eglise pour les habitans qui sont negres & esclaves, & au nombre de trois ou quatre cens.

Deux jours après j'arrivai à Sant-iago. Cette ville eſt la Capitale du Royaume du Chili. Elle eſt grande, bien peuplée, & ſituée dans une plaine agréable, qui eſt arroſée d'une belle riviere & d'un grand nombre de ruiſſeaux qui rendent les terres fertiles. Outre les fruits particuliers au pays, tous ceux qu'on y a tranſportés d'Europe y viennent parfaitement bien : la douceur du climat, la commodité du commerce, la fécondité des terres qui fourniſſent tout ce qu'on peut ſouhaiter pour les beſoins & les délices de la vie, y ont attiré pluſieurs familles Eſpagnoles. Les rues ſont larges, bien alignées, les maiſons ſolidement bâties & commodes, Il y a un Siége Epiſcopal, un Chapitre, & pluſieurs Communautés Religieuſes.

J'y ſéjournai fort peu de tems, & je partis pour la Conception qui eſt à cent lieues de Sant-iago, & qui étoit autrefois la Capitale du Chili. Je mis douze jours à m'y rendre, & le pays que je traverſai me parût un des plus beaux & des plus fertiles que j'euſſe vu.

La Conception eſt une petite Ville Epiſcopale, ſituée dans le fond d'une grande baye, où les vaiſſeaux ſont en

sûreté. Une isle que la nature a formée au milieu de la baye, les met à l'abri de la fureur des flots & des vents (*a*). Elle est peu riche & peu peuplée, quoique le terroir y soit fertile & abondant. Aussi tout y est à beaucoup meilleur marché qu'au Pérou, excepté les denrées d'Europe. Les maisons sont basses & mal bâties, sans meubles & sans ornement. Les Eglises se ressentent de la pauvreté du pays, & les rues sont comme dans les villages de France. Je trouvai dans le port, les trois vaisseaux dont on m'avoit parlé ; mais comme ils ne devoient remettre à la voile que longtems après, je me déterminai à aller à *Valparayſſo*, où l'on m'assûra qu'il y avoit un navire qui étoit sur son départ pour le Pérou. Valparayſſo n'est qu'à vingt lieues de Sant-iago, ainsi j'en fis deux cens pour y arriver, parce que je n'étois pas bien instruit.

Je me rendis ensuite par mer à Pisco, où j'appris que le *Prince des Asturies*, vaisseau François, devoit partir incessamment pour Canton, & le Capitaine me promit de me faire avertir à Lima

(*a*) Tome 7. page &c. 47.

du jour de son départ de Callao.

Un bâtiment Espagnol me transporta à ce Port qui est le principal & le plus fameux Port de toute l'Amérique méridionale. C'est le rendez-vous général de tous les Négocians de ces vastes provinces. Il n'est éloigné que de deux lieues de Lima qui est la Capitale du Pérou, & le centre de tout le commerce de ce Royaume & de celui du Chili ; les Espagnols ont bâti la petite ville de Callao le long du rivage, & elle est entourée d'une muraille de pierres de taille, garnie de plusieurs pieces d'Artillerie, toutes de fonte. Il y a un Gouverneur & une garnison de cinq cens hommes que le Roi d'Espagne y entretient.

A peine fus-je arrivé à Callao, que je pris la route de Lima. Cette ville, la plus riche du nouveau monde, a deux lieues de circuit. Elle est à deux lieues de la mer, au milieu d'un vallon le plus étendu & le plus beau de tous ceux qui sont le long de cette côte. Elle n'est fermée que d'une muraille de terre. Une petite riviere qui descend des montagnes coule auprès des murs, & sépare la ville du fauxbourg. Les

eaux de cette riviere qu'on conduit par des canaux dans les vallons, rendent la terre fertile & agréable, ſans quoi elle ſeroit aride & ſtérile, ainſi qu'il arrive dans toutes les plaines du Pérou qui manquent de ce ſecours. Il ne pleut jamais le long de cette côte. Cette Capitale du Pérou eſt très-agréable, & par ſa ſituation, & par la douceur du climat, & par le grand nombre de Maiſons Religieuſes & d'Egliſes qui ſont magnifiques & richement ornées ; le plan en eſt régulier : les rues y ſont larges & tirées au cordeau, les maiſons quoique d'un ſeul étage, ſont ſpacieuſes, bien bâties, & très-commodes: Elles étoient autrefois plus élevées, mais le furieux tremblement de terre qui renverſa preſque toute la ville ſur la fin du ſiecle paſſé, a fait prendre aux habitans la précaution de les conſtruire plus baſſes (*a*). Il s'en faut beaucoup que cette ville ſoit peuplée à proportion de ſon étendue. On n'y compte pas plus de trente-cinq à quarante mille ames.

Auſſi-tôt que j'y arrivai, *pourſuit*

(*a*) On verra ci-après le récit de l'affreux déſaſtre que cette Ville ſouffrit en 1746 par un nouveau tremblement de terre.

notre Capucin, j'allai rendre mes devoirs au Vice-Roi. C'étoit l'Evêque de Quito qui en faisoit les fonctions, parce que le Vice-Roi en titre étoit mort, aussi bien que l'Archevêque de Lima qui exerce de droit lorsque la Vice-Royauté vient à vaquer ; & au défaut de l'un & de l'autre, l'Evêque de Quito gouverne jusqu'à ce que celui que le Roi d'Espagne a nommé, ait pris possession.

Les Jésuites ont quatre maisons à Lima, outre leur Collége de Callao, savoir la maison Professe, le Collége, le Noviciat, & une Paroisse d'Indiens qui est à une des extrémités de la ville, & que l'on nomme *el Cercado*.

J'avois passé une huitaine de jours en retraite dans le Noviciat des Jésuites, lorsque je reçus la nouvelle que le *Prince des Asturies* alloit mettre à la voile, je me rendis à Callao, & nous levâmes l'ancre le premier de Mars 1713. Nous eûmes trois mois d'une navigation très-douce ; les vents aisés qui regnent sur cette mer nous porterent très-commodément aux isles Mariannes.

On a vu la suite du Journal de notre Capucin à l'article de la description des isles Mariannes & des isles Philippines.

CHAPITRE II.

Voyage à la Chine par le Détroit de Magellan & la mer du Sud. Erreur des Géographes sur l'étendue de la Terre de Feu & sur le Cap de Hornes.

NOUS mîmes à la voile de Saint-Malo le 26 Décembre 1704, dit le P. Nyel (a), avec un vent favorable, qui nous conduisit en quinze jours aux Canaries. Après avoir souffert des calmes fâcheux sous la ligne, & trois mois de navigation, nous nous trouvâmes environ à soixante lieues du détroit de Magellan que nous voulions passer pour entrer dans la mer du Sud.

Nous essuyâmes à l'entrée de ce détroit un coup de vent si impétueux, qu'il rompit quatre cables, & nous fit perdre deux ancres. Nous restâmes quinze jours en ce premier canal pour chercher les ancres que nous avions perdues, & pour faire de l'eau dans une riviere

(a) Lettres Édifiantes, tome 7. page 43.

que M. Baudrant de Belleſtre un de nos Officiers découvrit, & à laquelle il donna ſon nom. Cette terre eſt raſe, unie, entrecoupée de petites colines. Le terroir me parut aſſez-bon, & aſſez propre à être cultivé. Il y a bien de l'apparence que c'eſt en ce lieu, le moins large du détroit, que les Eſpagnols ſous le regne de Philippe II bâtirent la Fortereſſe de *nombre de Dios*, quand ils formerent la téméraire & inutile entrepriſe de fermer aux autres Nations le paſſage de Magellan en y bâtiſſant deux villes. Ils envoyerent à ce deſſein une nombreuſe flotte ſous la conduite de Sarmiento; mais la tempête l'ayant battue & diſperſée, le Capitaine arriva au détroit en très-mauvais état. Il bâtit deux Fortereſſes, l'une à l'entrée du détroit que je crois être nombre de Dios, & l'autre un peu plus avant, qu'il appella *Ciudad del Rey Philippe*, apparemment dans le lieu qu'on appelle aujourd'hui *le Port-Famine*, parce que ces malheureux Eſpagnols y périrent miſérablement faute de vivre & de tous les autres ſecours. Cependant il ne paroît aucun veſtige de ces Fortereſſes, ni dans l'un, ni dans l'autre endroit.

On ne vit aucun des habitans du pays, parce que ces peuples aux approches de l'hyver ont coutume de se retirer dans les terres.

Comme la perte de nos ancres & de nos cables ne nous permettoit plus de franchir le détroit de Magellan, où l'on est obligé de mouiller toutes les nuits, & que l'hyver du pays approchoit, on résolut de chercher par le détroit de Lemaire une route plus sûre pour entrer dans la mer du Sud ; en deux jours nous nous trouvâmes à l'entrée de ce second détroit, & nous le passâmes en cinq à six heures. Nous rengeâmes d'assez près la côte de la terre Del-Fuego ou de Feu, qui me parut n'être qu'un Archipel de plusieurs Isles plutôt qu'un Continent, comme on l'a cru jusqu'à présent.

Je dois ici remarquer en passant une erreur assez considérable de nos Cartes anciennes & modernes, qui donnent à la Terre de Feu, qui va depuis le détroit de Magellan jusqu'à celui de Lemaire, beaucoup plus d'étendue en longitude qu'elle n'en a. Car selon la supputation exacte que nous en avons faite, il est certain qu'elle n'a pas plus de soixante

lieues. La Terre de Feu eſt habitée par des Sauvages qu'on connoît encore moins que les peuples de la Terre Magellanique. On lui a donné le nom de Terre de Feu à cauſe de la multitude de feu que ceux qui la découvrirent les premiers, virent pendant la nuit.

Quelques relations nous apprennent que Dom Garcias de Nodel, ayant obtenu du Roi d'Eſpagne deux Frégates pour obſerver ce nouveau détroit, y mouilla dans une Baye, où il trouva pluſieurs de ces Inſulaires qui lui parurent dociles & d'un bon naturel. Suivant ces relations, ces barbares ſont blancs comme les Européans ; mais ils ſe défigurent le corps, & changent la couleur naturelle de leur viſage, par des peintures biſarres. Ils ſont à demi couverts de peaux d'animaux, portant au col un collier d'écailles de moules blanches & luiſantes, & autour du corps une ceinture de cuir. Leur nourriture ordinaire eſt une certaine herbe amere qui croit dans leur pays, & dont la fleur eſt à-peu-près ſemblable à celle de nos tulipes. Ces peuples rendirent toutes ſortes de ſervices aux Eſpagnols; ils travailloient avec eux & leur appor-

toient le poiſſon qu'ils pêchoient. Ils étoient armés d'arcs & de fléches, où ils avoient enchaſſé des pierres aſſez bien travaillées, & portoient avec eux une eſpece de coûteau de pierre, qu'ils mettoient à terre quand ils approchoient des Eſpagnols, pour leur marquer qu'ils ſe fioient à eux. Leurs cabanes étoient faites d'arbres entrelaſſés les uns dans les autres, & ils avoient ménagé dans le toît qui ſe terminoit en pointe une ouverture pour donner un libre paſſage à la fumée. Leurs canots, faits de gros arbres étoient aſſez proprement travaillés, & ne pouvoient contenir que ſept ou huit hommes, n'ayant que douze ou quinze pieds de long ſur deux de large; leur figure étoit à-peu près ſemblable à celle des gondoles de Veniſe. Les Barbares répétoient ſouvent *hoo, hoo,* ſans qu'on pût dire ſi c'étoit un cri naturel, ou quelque mot particulier à leur langue.

Au reſte, cette côte de la Terre de Feu eſt très-élevée, le pied des montagnes eſt rempli de gros arbres épais & fort hauts, mais le ſommet eſt preſque toujours couvert de neiges. On trouve en pluſieurs endroits un mouillage aſſez ſûr & aſſez bon pour faire

commodément du bois & de l'eau. En passant ce détroit nous reconnûmes vers notre gauche à une distance d'environ trois lieues, la terre des Etats de Hollande, qui nous parût aussi fort élevée & fort montagneuse.

Enfin après avoir passé le détroit de Lemaire, & reconnu au-delà quelques Isles, nous commençâmes à éprouver la rigueur de ce climat durant l'hyver, par le grand froid, la grêle, les pluies qui ne cessoient point, & par la briéveté des jours qui ne duroient que huit heures, & qui étant toujours très-sombres, nous laissoient dans une nuit continuelle.

Nous entrâmes donc dans cette mer orageuse, où nous souffrîmes de grands coups de vent qui séparerent notre vaisseau du *Marinet* avec lequel nous étions partis, & plus d'une fois nous eûmes à craindre d'être jettés par la tempête sur des terres inconnues. Cependant nous ne passâmes pas la hauteur de cinquante-sept degrés & demi de latitude sud, & après avoir combattu pendant quinze jours contre la violence des vents contraires, nous doublâmes en louvoyant, le Cap de Hornes, qui est la

pointe la plus méridionale de la Terre de Feu. Nous avons encore remarqué ici une autre erreur de nos Cartes, qui placent le Cap de Hornes à cinquante-sept degrés & demi ; ce qui ne peut être ; car quoique nous nous soyons élevés jusqu'à cette hauteur, nous sommes passés assez au large de ce Cap, & nous ne l'avons point reconnu. Ce qui nous fit juger que sa véritable situation doit être à cinquante-six degrés & demi.

Comme la plus grande difficulté de notre navigation consistoit à doubler le Cap de Hornes, nous continuâmes notre route avec moins de peine, & nous nous trouvâmes peu-à-peu dans des mers plus douces & plus tranquilles, de sorte qu'après quatre mois & demi de navigation, nous gagnâmes le port de la Conception, dans le Royaume de Chili, où nous mouillâmes le 12 de Mai.

Nous nous rendîmes ensuite à Arica, port du Pérou, à dix-neuf degrés environ de latitude méridionale. Cette ville & ce port étoient autrefois très-célebres, parce que c'étoit-là qu'on chargeoit les richesses immenses qui se tiroient des mines du Potosi pour les

conduire par mer à Lima ; mais depuis que des Pirates Anglois avoient exercé leurs brigandages sur ces côtes, on avoit pris la route de terre. On resta près de cinq mois dans ce port & dans celui de *Hilo*, qui n'en est éloigné que de trente lieues, & on fut mouiller ensuite à *Prisco*, à quarante lieues de *Lima*.

Il y avoit autrefois près de Prisco une ville située sur le rivage de la mer, mais elle fut presque entiérement ruinée par le tremblement de terre qui arriva le 19 d'Octobre de l'année 1682, & qui causa aussi un dommage très-considérable à Lima ; car la mer ayant quitté ses bornes ordinaires, engloutit cette ville malheureuse, qu'on a tâché de rebâtir un peu plus loin, à un quart de lieue de la mer.

L'année 1746 a été, ainsi qu'on l'a dit déja, l'époque d'un grand changement dans les deux villes dont on vient de parler, Lima & Callao. Ce récit qui se trouve dans le vingt-septieme Volume des Lettres Édifiantes, mérite bien une place dans cette Collection.

Le 28 Octobre, sur les dix heures & demie du soir, on sentit un tremblement de terre si violent, qu'en moins

de trois minutes toute la ville fut renverſée de fond en comble. Le mal fût ſi prompt, que perſonne n'eût le tems de ſe mettre en ſûreté, & le ravage ſi univerſel, que la fuite n'étoit point un moyen d'éviter le danger.

Il ne reſta que vingt-cinq maiſons ſur pied, & cependant de ſoixante mille habitans dont la Ville étoit compoſée, il n'en a péri que la douzieme partie ; il eſt peu d'exemples dans les hiſtoires d'un événement ſi lamentable, & il eſt difficile que l'imagination ſeule, puiſſe ſe faire un tableau fidele d'une pareille calamité. Qu'on ſe repréſente toutes les Egliſes détruites, généralement tous les autres édifices abattus, & les ſeules vingt-cinq maiſons qui ont réſiſté à l'ébranlement, ſi maltraitées qu'il fallut les abattre.

Des deux tours de la Cathédrale, l'une fut renverſée juſqu'à la hauteur de la voûte de la nef, & l'autre juſqu'à l'endroit où étoient les cloches, & l'Egliſe a été entiérement écraſée & boulverſée par la chûte de ces tours.

Il en a été de même des Egliſes magnifiques qu'avoient différens Religieux. Et le dommage a été auſſi fort conſidé-

rable dans toutes les autres Egliſes de la Ville, qui étoient au nombre de ſoixante-quatre, y compris les Monaſteres & les Hôpitaux.

Ce qui a augmenté les regrets, c'eſt que la grandeur & la magnificence de la plûpart de ces Egliſes pouvoit ſe comparer à ce qu'il y a de plus ſuperbe en ce genre : il y avoit dans preſque tous ces temples ſacrés, des richeſſes immenſes, ſoit en peintures, ſoit en vaſes d'or & d'argent garnis de perles & de pierreries que la beauté du travail rendoit encore plus précieux.

Il eſt à remarquer que dans les ruines de la Paroiſſe de Saint Sebaſtien, on a trouvé le ſoleil renverſé par terre hors du Tabernacle ſans qu'il fut endommagé ; mais le ſoleil de l'Egliſe des Orphelins a été briſé de même que ſes cryſtaux.

Les cloîtres, les cellules des Maiſons Religieuſes des deux ſexes furent totalement ruinés. La chûte des grands édifices écraſa & entraîna les petits, & remplit de matériaux & de débris preſque toutes les rues de la ville.

Dans l'épouvante exceſſive qui avoit ſaiſi tous les habitans, chacun cherch

à prendre la fuite ; mais les uns furent enſevelis ſous les ruines de leur maiſon, & les autres courant dans les rues furent écraſés par la chûte des murs. Quelques-uns furent tranſportés d'un lieu en un autre par la violence des ſecouſſes du tremblement, & en furent quittes pour de légeres bleſſures, d'autres trouverent leur ſalut dans l'impoſſibilité où ils furent de changer de place.

Le magnifique arc de triomphe qu'avoit fait conſtruire ſur le pont, le Marquis de Villagunera, dernier Vice-Roi des Indes, & au haut duquel il avoit fait placer une ſtatue équeſtre de Philippe V ; cet ouvrage ſi frappant par la majeſté & par la richeſſe de ſon architecture, a été renverſé & réduit en poudre. Le Palais du Vice-Roi & toutes les ſalles de Juſtice qu'il renfermoit dans ſa vaſte enceinte, a été tellement détruit, qu'il n'en ſubſiſte preſque plus rien. Le tribunal de l'Inquiſition, ſa magnifique Chapelle, l'Univerſité Royale, les Colléges, & tous les autres édifices de quelque conſidération, ne conſervent plus que de pitoyables veſtiges de ce qu'ils ont été.

Ce fut le plus triſte & le plus atten-

driſſant des ſpectacles que de voir au milieu de ces horribles débris, tous les habitans réduits à ſe loger ou dans les places ou dans les jardins.

Parmi les morts, il y eut très-peu de perſonnes de marque. Un des plus conſidérables fut Dom Martin de Olivade, ſon épouſe & ſa fille, qui étant ſortis de leur maiſon, ſe ſont trouvés dans la rue ſous un grand pan de muraille au moment qu'il eſt tombé. Dom Martin vint à bout de ſe tirer de deſſous les ruines, mais lorſqu'il apprit que ſon épouſe qu'il aimoit tendrement étoit écraſée, il en mourut de douleur. Une circonſtance ſinguliere qui ſemble ajouter au malheur de cette avanture ; c'eſt que cet Officier ne périt que parce qu'il chercha à ſe mettre en ſûreté, & qu'il ne lui ſeroit arrivé aucun mal s'il fût reſté chez lui : car ſa maiſon fut une de celles qui ne furent point renverſées.

Tous les morts, dit le P. Lozano, à qui eſt dûe cette relation, n'ont pû être enterrés en Terre-Sainte. On n'oſoit approcher des Egliſes dans la crainte que cauſoient les nouvelles ſecouſſes qui ſe ſuccédoient les unes aux autres. On a

d'abord creuſé des foſſes dans les places & dans les rues. Mais pour remédier promptement à ce déſordre, le Vice-Roi donna des ordres de porter tous les cadavres dans les Egliſes ſéculieres & régulieres, où on les enterra afin de délivrer la ville de l'infection dont elle étoit menacée. Ce travail n'a pas laiſſé de coûter la vie à pluſieurs de ceux qui en ont été occupés, à cauſe de la puanteur des corps, & on appréhende fort que ce funeſte tremblement de terre ne ſoit encore ſuivi de la peſte, car il y a plus de trois mille mulets ou chevaux écraſés qui pourriſſent, & qu'il a été impoſſible d'enlever d'abord.

Le mal a été incomparablement plus grand au port de Callao. Le tremblement de terre s'y fit ſentir avec une extrême violence à la même heure qu'à Lima. Il n'y a eu que quelques tours & une partie des remparts qui ayent réſiſté aux premieres ſecouſſes. Mais une demi-heure après, lorſque les habitans commençoient à reſpirer & à ſe reconnoître, tout-à-coup la mer s'enfle, s'éleve à une hauteur prodigieuſe, & retombe avec un fracas horrible ſur les terres, engloutiſſant tous les gros navires

res qui étoient dans le port ; lançant les plus petits par-dessus les murailles & les tours, à l'autre extrémité de la ville, renversant tout ce qu'il y avoit de maisons & d'Eglises, submergeant tous les habitans ; de sorte que Callao ne fut plus qu'un amas confus de sable & de gravier, & qu'on ne distingua plus le lieu où cette ville étoit située, qu'à deux grandes portes & quelques pans de mur du rempart qui resterent sur pied.

Le nombre des morts fut d'environ sept mille, tant habitans qu'étrangers, & on ne compta que cent personnes échappées à cette destruction générale.

On a appris par quelques-uns de ces derniers que plusieurs habitans s'étant saisis de quelques planches, avoient flotté long-tems au-dessus des eaux, mais que le choc & la force des vagues les avoient brisé la plûpart contre des écueils.

Comme les eaux monterent plus d'une lieue par-delà Callao, plusieurs de ceux qui avoient pû prendre la fuite vers Lima, furent engloutis au milieu du chemin. Il y avoit au port de Callao vingt-trois navires grands & petits ; dix-neuf

furent coulés à fonds, & les quatre autres furent jettés fort loin dans les terres. Pour donner une idée de la violence de la mer, il suffit de dire qu'elle transporta l'Eglise des Augustins presqu'entiere jusqu'à une Isle assez éloignée, où on l'apperçut dans la suite.

Il y a une autre Isle qu'on appelle *l'isle de Callao*, où l'on fait travailler les Forçats à tirer la pierre nécessaire pour bâtir; c'est dans cette Isle que le petit nombre de ceux qui furent sauvés, se trouverent après la retraite des eaux.

Il est difficile de calculer au juste la perte qui s'est faite à Callao. On sait qu'elle a dû être immense, parce que les grandes boutiques qui fournissent la ville de Lima des choses nécessaires, & où sont les principaux dépôts de son commerce, étoient alors extraordinairement remplis de grains, de suif, d'eau-de-vie, de cordages, de bois, de fer, d'étain, & de toute sortes de marchandises, outre les arsenaux, les magasins du Roi qui étoient aussi remplis d'armes & de provisions, & la valeur des maisons. On évalua à plus de six cens millions le montant des sommes qu'il en auroit coûté pour remettre les cho-

ſes, au même état où elles étoient avant cet horrible tremblement de terre.

Pendant l'affreuſe nuit qui anéantit Callao, les habitans de Lima étoient dans de continuelles allarmes, à cauſe des mouvemens redoublés qui faiſoient trembler la terre aux environs. Toute leur eſpérance étoit dans la ville de Callao, où ils ſe flattoient de trouver un aſyle & des ſecours. Leur douleur devint donc un véritable déſeſpoir lorſqu'ils apprirent que Callao n'exiſtoit plus. La nouvelle en fut apportée par des Soldats que le Vice-Roi de Lima avoit envoyés ſur les côtes pour obſerver ce qui s'y paſſoit. Jamais on n'a vu une conſternation ſemblable à celle qui ſe répandit alors dans Lima. Il n'y avoit plus de reſſource, les tremblemens continuoient toujours, & l'on en compta juſqu'au 29 Novembre, plus de ſoixante, dont quelques-uns furent très-conſidérables.

Dom Joſeph Marſo-y Velaſco, Vice-Roi du Pérou, ſe conduiſit dans cette triſte circonſtance avec un zele, une activité, & un courage qui méritent que ſon nom ſoit conſigné dans les annales de notre ſiecle. Tout le monde

rendit juſtice à ſes talens & à ſa prudence, & ſans lui la faim auroit achevé de détruire tous les malheureux habitans qui étoient échappés aux tremblemens de terre.

Tous les vivres qu'on attendoit de Callao étoient perdus, tous les fours étoient détruits à Lima, tous les conduits des eaux pour les moulins étoient comblés; en un mot environ quarante mille habitans ſe trouvoient ſans pain. Dans cette horrible confuſion, le Vice-Roi ne ſe déconcerta point; il envoya à tous les Baillis des provinces voiſines ordre de faire voiturer au plutôt tous les grains qui s'y trouvoient; il raſſembla tous les Maçons, les Boulangers & les Bouchers, & fit travailler nuit & jour pour remettre en état les moulins & les fours, & pour que la viande ne manquât point.

Comme il reçut avis que les côtes étoient couvertes de cadavres qui demeuroient ſans ſépulture, & que la mer jettoit à chaque inſtant ſur le rivage une quantité prodigieuſe de meubles & de vaiſſelle d'or & d'argent, il donna ſur-le-champ des ordres pour faire enterrer les corps. Quant aux effets, il

nomma des Officiers pour les retirer & en tenir un regiſtre exact, de façon que chacun pût reconnoître ce qui lui appartenoit. Il fit défenſe à tout particulier, ſous peine de la vie, de rien ramaſſer de tout ce qui ſeroit ſur les côtes, & pour ſe faire obéir en ce point important, il fit dreſſer deux potences à Lima, & deux à Callao, & quelques exemples de ſévérité tinrent tout le monde en reſpect.

La vigilance qu'il a apportée, la police qu'il a établie ont pourvû à tous les crimes de vol & d'aſſaſſinat que la confuſion favoriſoit. Auſſi-tôt que la terre a paru avoir repris ſon aſſiette ordinaire, il a fait dreſſer des plans de réédification de Lima & de Callao, & il a chargé de ces différentes opérations M. Godin, de l'Académie des Sciences de Paris, qui étoit un de ceux qui avoit été au Pérou pour y éclaircir la grande queſtion ſur la figure de la terre, & qui occupoit une charge de Profeſſeur de Mathématique à Lima, juſqu'à ce qu'il pût trouver les moyens de repaſſer en France.

Ce tremblement de terre ne ſe fit pas ſentir ſeulement à Lima & à Cal-

lao ; il fit auſſi de grands ravages dans tous les environs, d'un côté juſqu'à Gannetto, & de l'autre juſqu'à Chancay & Guaura.

Le P. Sepp (*a*) nous apprend que dans le voiſinage du Paraguai, il y a un peuple infidele qu'on a long-tems eſſayé de convertir ſans ſuccès. Il l'appelle *Tſcharos ;* ils ſont preſque auſſi féroces que les bêtes parmi leſquelles ils vivent ; ils vont quaſi tout nuds, & ils n'ont gueres de l'homme que la figure.

Il ne faudroit point d'autre preuve de leur barbarie, que la biſarre coutume qu'ils obſervent à la mort de leurs proches. Quand quelqu'un vient à mourir, chacun de ſes parens doit ſe couper l'extrémité des doigts de la main, ou même un doigt entier s'il veut témoigner une plus grande douleur ; s'il arrive qu'il meure aſſez de perſonnes pour que leurs mains ſoient tout-à-fait mutilées, ils vont aux pieds, dont ils ſe font pareillement couper les doigts à meſure que la mort leur enleve quelque parent.

Après avoir rapporté qu'une mala-

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 11, page 300.

die dangéreuſe le fit paſſer dans la peuplade de Saint François Xavier dans le Paraguai, notre Miſſionnaire dit qu'il fut deſtiné à établir une nouvelle peuplade avec des colonies tirées de la peuplade de Saint Michel, la plus grande qui ſoit dans le Paraguai; & voici comment il remplit ce projet. Laiſſons lui l'honneur d'en raconter lui-même l'exécution.

J'aſſemblai les principaux Indiens, qu'on appelle *Caciques*; ce ſont les chefs des premieres familles qui ont dans leur dépendance quarante, cinquante, & quelquefois cent Indiens, dont ils ſont abſolument les maitres. Je leur repréſentai la néceſſité où l'on étoit de diviſer leur peuplade à cauſe de la multitude exceſſive de ſes habitans; qu'ils devoient faire un ſacrifice à Dieu de l'inclination qu'ils avoient à demeurer dans une terre qui leur étoit ſi chere; que je ne leur demandois rien que je n'euſſe pratiqué moi-même, puiſque j'avois quitté ma patrie, mes parens & mes amis pour venir demeurer parmi eux; qu'au reſte ils pouvoient compter que je ne les abandonnerois pas; qu'ils me verroient marcher toujours à leur téte,

& partager avec eux les plus rudes travaux.

Ces paroles prononcées avec affection firent une telle impreſſion ſur leurs eſprits, qu'à l'inſtant vingt-un Caciques & ſept cens cinquante familles ſe joignirent à moi, & s'engagerent à me ſuivre par-tout où je voudrois les conduire. Ils renouvellerent leurs promeſſes à l'arrivée du P. Provincial, *Payguacu*, s'écrierent-ils en leur langue, *à guy yebete, yebi yebi oro, eniche angaudebe*; c'eſt-à-dire, grand Pere nous vous remercions de la viſite que vous voulez bien nous rendre, nous irons volontiers où vous ſouhaitez.

Une telle diſpoſition me fit juger favorablement du ſuccès de mon entrepriſe, & je ne ſongeai plus qu'à me mettre en chemin pour aller chercher un lieu propre à fonder la nouvelle peuplade. Les principaux Caciques m'accompagnerent à cheval; nous marchâmes toute la journée vers l'orient, & enfin nous découvrîmes ſur le ſoir un vaſte terrein environné de collines & de bois fort touffus. Au haut de ces collines nous trouvâmes quatre ſources extrêmement claires, dont les eaux ſer-

pentoient lentement dans les campagnes, & descendoient dans le fond de la vallée où elles formoient une petite riviere assez agréable. Les rivieres sont nécessaires dans une habitation d'Indiens, parce que ces peuples étant d'un tempérament très-chaud, ont besoin de se baigner plusieurs fois le jour. J'ai même été surpris de voir, que lorsqu'ils ont trop mangé, le bain étoit l'unique remede qui les guérissoit de leur indigestion.

Nous entrâmes ensuite dans les bois où nous fîmes lever quantité de cerfs & d'autres bêtes fauves. La situation d'un lieu si commode nous détermina à y faire notre établissement. Le lendemain, jour de l'Exaltation de la Croix, nous montâmes tous, au haut de la colline, on y planta une croix, on l'adora, & on chanta le *Te Deum* en action de graces.

Je portai aussi-tôt à la peuplade de Saint Michel la nouvelle de notre découverte. Tous les Indiens destinés à peupler la nouvelle Colonie se disposerent au départ, & firent provision des outils qu'ils purent trouver, soit pour couper les bois, soit pour défri-

cher les terres, & les préparer à recevoir des semences. Ils conduisirent aussi un grand nombre de bœufs propres au labour. Je ne jugeai pas à propos que leurs femmes & leurs enfans les suivissent, jusqu'à ce que la peuplade eût pris quelque consistance, & que la terre eût porté de quoi fournir à leur nourriture.

Les Caciques commencerent d'abord par faire le partage des terres que devoit posséder chaque famille. Ensuite ils semerent quantité de coton qui vient fort bien dans les campagnes du Paraguai, & qui fournit aux habillemens des Indiens. On avoit apporté autrefois du chanvre d'Espagne, & il y croissoit aussi-bien que le coton ; mais l'indolence des femmes Indiennes ne pouvant s'accommoder de toutes les préparations qu'il faut donner au chanvre pour le mettre en état d'être filé ; il a été abandonné, & les femmes se sont bornées à la toile de coton qu'elles font avec moins de peine.

Aussi-tôt qu'on eût appris dans les autres peuplades que nous travaillions à fonder une nouvelle Colonie, chacune à l'envi voulut nous aider. Les unes nous envoyerent des bœufs, d'au-

tres amenerent des chevaux ; quelques autres nous apporterent du bled d'inde, des poids & des fêves pour enſemencer les terres. Ce ſecours venu ſi à propos encouragea les Colons, ils partagerent les travaux entr'eux : une partie fut deſtinée à labourer la terre & à y ſemer les grains ; l'autre partie à couper des arbres pour la conſtruction de l'Egliſe & des maiſons. L'Egliſe fut placée au centre d'où partoient des lignes paralléles qui devinrent autant de rues.

Pendant que mes Indiens étoient occupés à conſtruire, je fis une découverte qui ſera dans la ſuite, de la plus grande utilité. Ayant apperçu une pierre extraordinairement dure, appellée ici *itacura*, parce qu'elle eſt ſemée de pluſieurs taches noires ; je la jettai dans un feu très-ardent, & je trouvai que ces grains ou ces taches qui couvroient la pierre ſe détachoient de la maſſe par la violence du feu, & ſe changeoient en du fer auſſi bon que celui qu'on tire des mines d'Europe.

Cette découverte me fit d'autant plus de plaiſir, que nous étions obligés de faire venir d'Eſpagne tous les outils dont on avoit beſoin. Mais il n'y avoit

pas moyen d'en fournir tant de peuples ; aussi un Indien se croyoit fort riche lorsqu'il avoit une faulx, une hache ou un autre instrument de cette nature. Quand j'arrivai au Paraguai, la plûpart des pauvres habitans coupoient leurs bleds avec des côtes de vache qui leur tenoient lieu de faucilles. Un roseau d'une espece particuliere qu'ils fendoient par le milieu leur servoit de couteau ; ils employoient des épines pour coudre leurs vêtemens.

Un an après la formation de cette peuplade, & la moisson paroissant très-abondante, je crus qu'il étoit tems de faire venir les femmes & les enfans des Colons. Rien de plus touchant que le spectacle de cette multitude d'Indiennes qui couroient dans les campagnes avec leurs enfans sur leurs épaules, & portant dans leurs mains des ustenciles de ménage. Aussi-tôt qu'elles furent arrivées, on les logea dans la maison qui leur étoit destinée, & les fatigues de leur voyage furent bientôt oubliées avec leurs parens.

Il ne s'agissoit plus que de donner une forme de gouvernement à cette Colonie naissante. On fit donc le choix de ceux qui avoient le plus d'autorité

& d'expérience pour administrer la justice. D'autres eurent les charges de la Milice, pour défendre le pays des excursions que les peuples du Bréſil font de tems en tems ſur ces terres ; on occupa le reſte du peuple aux arts méchaniques.

Il n'eſt pas concevable juſqu'où va l'induſtrie des Indiens pour tous les ouvrages des mains. Il leur ſuffit de voir un ouvrage d'Europe pour en faire un ſemblable, & ils l'imitent ſi parfaitement, qu'il eſt difficile de décider lequel des deux a été fait dans le Paraguai.

J'ai parmi mes Néophites un nommé *Paica*, qui fait toute ſorte d'inſtrumens de muſique, & qui les touche avec une dextérité admirable. Le même, grave ſur l'airain après l'avoir poli ; fait des ſphères aſtronomiques, des orgues d'une invention nouvelle, & une infinité d'autres ouvrages de cette nature.

Il y a des femmes parmi nos Indiennes qui avec des laines de diverſes couleurs, font des tapis qui égalent en beauté ceux de Turquie ; mais c'eſt ſur-tout pour la muſique qu'ils ont un génie particulier ; il n'y a point d'inſtrument quel qu'il ſoit, qu'ils n'apprennent à toucher

en très-peu de tems, & ils le font avec une délicateſſe qu'on admireroit dans les plus habiles maîtres.

Ce qu'il eſt très-difficile d'accorder, c'eſt que ces peuples avec un génie ſi rare pour tous les ouvrages qui ſe font de la main, n'aient cependant nul eſprit pour comprendre ce qui eſt tant ſoit peu dégagé de la matiere, & qui ne frappe pas les ſens. Leur ſtupidité pour les choſes de la Religion eſt telle, que les premiers Miſſionnaires douterent quelque-tems s'ils avoient aſſez de raiſon pour être admis aux Sacremens. Ils propoſerent leurs doutes au Concile de Lima, qui après avoir mûrement examiné les raiſons qu'on apportoit pour & contre, décida pourtant qu'ils n'étoient pas tellement dépourvus d'intelligence, qu'on dût refuſer de les admettre aux faveurs des Chrétiens.

Ajoutons encore ici quelques obſervations intéreſſantes ſur le Paraguai, tirées d'un Mémoire Apologétique des Miſſions qui y ſont établies, préſenté au Conſeil ſuprême des Indes en 1732, par le P. Rodero, Procureur-Général de ces Miſſions.

§. I.

Observations Géographiques & Physiques sur le Paraguai. Censure de la conduite des Jésuites dans ce pays. Impositions qu'ils levent sur les Habitans.

LE PARAGUAI a environ deux cens cinquante lieues de long sur deux cens de large. Comme dans cette étendue, ce pays est arrosé d'un nombre infini de rivieres, & couvert de forêts immenses, & de longues chaînes de montagnes, la plûpart très-hautes ; comme il s'y rencontre beaucoup de lagunes & de marais, dont les eaux croupissantes corrompent beaucoup l'air, & bien moins de terres défrichées & cultivées qu'il y en a qui ne le sont pas, il regne beaucoup de variété dans le climat. Les peuplades qui sont sur les bords de l'Urugai jouissent du climat le plus doux & le plus tempéré, parce qu'elles sont sous le 26^{e} degré, dans le voisinage de Buenos-Ayres, où il regne des vents frais qui temperent agréablement la chaleur. Aussi la terre y produit une partie de ce qu'on trouve en Espagne.

On voyoit il y a trente ou quarante

ans des troupeaux innombrables de bœufs, de moutons & de chevaux, qui erroient dans ces vaſtes campagnes qui s'étendent d'un côté juſqu'à la mer & au Bréſil & de l'autre juſqu'à Buenos-Ayres & à Montevide. Mais maintenant tout eſt preſque entiérement ruiné, en partie par la ſéchereſſe qui regne depuis quelques années, & encore plus par l'avidité des Eſpagnols qui ont détruit tous ces beſtiaux ſans en retirer d'autre profit que la graiſſe qu'ils ont gardée pour eux, & les cuirs dont ils ont fait commerce en Europe.

Il ne reſte plus qu'une certaine quantité d'animaux domeſtiques qu'on conſerve avec grand ſoin dans chaque peuplade, ſoit pour la nourriture de ſes habitans, ſoit pour les donner en échange des autres choſes dont on a beſoin.

Cette herbe appellée *herbe du Paraguai*, ne venoit naturellement que ſur les montagnes de *Maracayu*, éloignées de près de deux cens lieues du Paraguai. C'eſt la feuille d'un arbre de la grandeur d'un pommier moyen. Son goût approche de celui de la mauve, & quand elle a toute ſa grandeur, elle eſt à-peu-près de la figure de la feuille d'oranger.

On distingue plusieurs especes de cette herbe, quoique ce soit toujours la même feuille suivant le degré de développement qu'elle avoit acquis lorsqu'elle a été cueillie. Les vertus principales de cette herbe, sont d'être apéritives, diurétiques & purgatives. Prise avec excès elle enivre & cause les mêmes incommodités que les liqueurs fortes. La graine de l'arbre qui donne cette herbe est semblable à celle du lierre.

Comme les Indiens du Paraguai perdoient beaucoup de tems à aller chercher cette herbe, qu'ils échangoient ensuite contre les denrées dont ils avoient besoin, & qu'il en périssoit plusieurs en voyage, les Jésuites firent venir de *Maracayu* du jeune plan, qui réussit très-bien dans le Paraguai, & qui par la suite devint la principale richesse du pays.

Le Roi d'Espagne a accordé aux Indiens des peuplades de cette contrée, la permission de porter chaque année douze mille arrobes (*a*), de l'herbe du Paraguai dans les villes voisines où

(*a*) Poids de vingt-cinq livres.

l'arrobe vaut environ vingt-deux livres de notre monnoie.

En réponse à l'anonyme qui accuse les Jésuites de tirer vingt millions de livres de leurs disciples, par des impôts, par les corvées & le commerce, & qui compte dans le Paraguai trois cens mille familles ; ces Missionnaires répliquent que les trente peuplades du Paraguai ne sont en tout composées que de cent cinquante mille ames : qu'à l'égard du commerce, il se fait de peuplade à peuplade. Les contrées chaudes donnent de la cire, du coton, du miel, du maïs ou bled de Turquie ; les pays froids fournissent des troupeaux de bœufs & de moutons, de la laine & du froment. Le commerce de toutes ces denrées se fait par échange, car on n'y connoît ni or ni argent.

Il est certain aussi que les Jésuites font faire trois semences, aux Indiens de chaque peuplade, qui sont en état de travailler. La premiere est pour les Indiens, & se porte toute entiere dans leurs maisons. La seconde qui est la plus abondante, se dépose dans de vastes magasins pour le bien commun du pays ; pour faire subsister les infirmes, les or-

phelins, ceux qui ſont occupés aux travaux publics, ou qui manquent de proviſions, & enfin pour aſſiſter les autres peuplades, que la ſéchereſſe, des maladies populaires, ou la mortalité des beſtiaux réduiſent quelquefois à une extrême indigence. Enfin la troiſieme récolte eſt conſacrée à l'entretien de l'Egliſe & de tous ceux qui lui ſont attachés, comme les Miſſionnaires & les Muſiciens.

Tout ce qu'il y a de ſurplus, & qui peut ſe trafiquer, comme les toiles de coton, la laine, le miel, la cire, & l'herbe de Paraguai, ſe tranſporte aux villes de Sainte Foi & de Buenos Ayres, où les Miſſionnaires ont deux Procureurs qui font vendre ces marchandiſes, pour acheter toutes les choſes dont les peuplades ont beſoin, comme du fer, de l'acier, du cuivre, des harnois pour les chevaux, des hameçons, du linge, des étoffes de ſoie pour les ornemens de l'Egliſe, de maniere qu'il n'entre jamais d'or ni d'argent dans les peuplades.

Chaque Indien du Paraguai paye en denrées la valeur d'une piaſtre, quoique tous les autres Indiens en payent

cinq ; les premiers ont la permiſſion de porter des armes à feu, ce qui eſt interdit à tous les autres, & les Jéſuites attribuent ces priviléges aux marques d'attachement qu'ils ont données dans tous les tems à la domination Eſpagnole, & au courage avec lequel ils ont conſtamment défendu ſes intérêts dès qu'ils ont été appellés. Ils entrent à ce ſujet dans un détail chronologique des occaſions où les Indiens ſe ſont ſignalés, les armes à la main, pour ſoutenir les droits de la couronne d'Eſpagne contre les Portugais & d'autres Indiens. Si on reproche à ces Miſſionnaires la ſévérité avec laquelle ils maintiennent la loi qui défend aux étrangers & même aux Eſpagnols de demeurer plus de trois jours à leur paſſage dans chaque peuplade, & qui les empêche d'avoir aucune communication avec les Indiens ; ils répondent que c'eſt pour prévenir la corruption que les étrangers traînent après eux, pour fermer la porte à l'yvrognerie, qui eſt le vice qui prend le plus facilement racine parmi les Indiens, & qui devient la ſource d'une infinité d'autres.

Le Paraguai fut découvert par Jean

de Solis, grand Pilote de Castille, que le hazard fit entrer dans la riviere de *Rio-Janeyro*, le premier de Janvier 1516, & qui peu de tems après fut tué, rôti & mangé par les Indiens, avec une douzaine de ses gens. Dix-neuf ans après, Cabot qui avoit assisté son pere dans la découverte de l'isle de Terre-Neuve en 1496, & qui se voyant négligé des Anglois, fort occupé chez eux, avoit été offrir ses services à l'Espagne, & en avoit obtenu la place de Solis, marcha sur les traces de ce Navigateur, & aborda au Paraguai en 1526. Depuis cette époque les Espagnols firent successivement différens établissemens, non sans essuyer bien des trahisons, des perfidies & des cruautés des Indiens, qui leur tuerent beaucoup de monde. Les villes de Buenos-Ayres, de l'Assomption furent fondées, & commencerent, ainsi que les villes les plus superbes, par quelques cabanes ramassées les unes auprès des autres, pour la plus grande sûreté de ceux qui les habitoient.

Enfin l'an 1587, les Jésuites qui depuis trente ans étoient déja répandu dans le Brésil, & qui venoient de s'é-

tablir aussi au Pérou, arriverent à Buenos-Ayres, & de-là pénétrerent parmi les nations Indiennes du Paraguai qu'ils convertirent, & qu'ils réunirent en peuplades ainsi qu'on l'a vu ; & c'est de ces peuplades qu'en 1732 les Jésuites tirerent des petites armées de cinq à six mille hommes sur les sollicitations du Vice-Roi du Pérou, pour aider à réduire les habitans Métis & Espagnols de la Province du Paraguai qui s'étoient révoltés, & qui paroissoient vouloir se rendre indépendans & maîtres du Gouvernement, sous le nom de *Communes* (*a*).

Observons encore avant de finir cet article, que le témoignage de Dom d'Ulloa, un des savans Espagnols, qui accompagna les Académiciens de Paris dans leurs opérations au Pérou, confirme tout ce qu'on vient de dire des Missions du Paraguai d'après les écrits des Jésuites.

Les Missions du Paraguai, dit cet Ecrivain étranger (*b*), ne se bornent

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 21, page 262.
(*b*) Cité dans l'Histoire des Voyages, tome 13, *in*-4°. page 332.

pas à la province de ce nom. Elles s'étendent en partie sur les territoires de Santa-crux, de la Sierra, de Tucuman & de Buenos-Ayres. Depuis près d'un demi siecle qu'elles ont commencé, on y a converti quantité de nations Indiennes répandues dans les terres de ces quatre Evêchés. Les Jésuites commencerent par les Guaranis Indiens, dont les uns habitoient les bords des rivieres dUruguai & de Parana, & les autres cent lieues plus haut les terres qui sont au nord-oueſt de Guyara. Mais pour mettre à couvert ces nouveaux convertis des incursions des Portugais qui enlevoient pour l'esclavage tous ceux qu'ils pouvoient prendre, on les transporta au nombre de douze mille dans les terres du Paraguai, & l'on y joignit à-peu-près le même nombre d'Indiens de Tapsé. Ces peuplades grossies avec le tems par de nouvelles conversions, augmenterent au point qu'en 1734, on comptoit trente-deux bourgs ou villages d'Indiens Guaranis, qui contenoient plus de trente mille familles, & leur nombre croissant de jour en jour, on pensoit alors à fonder trois nouveaux bourgs. Cette même année il y

avoit auſſi ſept peuplades de la nation des Chiquites dans le Diocèſe de Santa-crux de la Sierra, & l'accroiſſement continuel faiſoit penſer auſſi à multiplier le nombre des villages.

Les Miſſions du Paraguai ſont environnées d'Indiens idolâtres, dont les uns vivent en bonne intelligence avec les nouveaux Chrétiens, & les autres les menacent continuellement de leurs incurſions. On compte les Guenoas, les Charuas, les Pampas, les Chiriguanes; les autres nations ſont peu connues. Cependant le zele & la prévoyance des Miſſionnaires fait la ſécurité de leurs diſciples. Des motifs de ces deux genres les conduiſent ſouvent chez ces peuples barbares, & leurs peines ne ſont pas toujours inutiles.

Les Miſſionnaires ne ſe contentent pas de veiller ſcrupuleuſement ſur la conduite ſpirituelle des habitans de leurs Miſſions, & leurs ſoins ne ſe bornent pas à la direction des ames; outre les loix qu'ils ont faites pour la conduite temporelle de ces peuples, ils les aſſujettiſſent à des exercices militaires, pour en faire des ſoldats propres à défendre leurs foyers.

Chaque

Chaque peuplade a son Arsenal particulier, où l'on renferme toutes les armes qui servent à la milice, dans les cas où la guerre est indispensable, soit contre les Portugais, ou contre les nations infideles du voisinage. Les armes sont des fusils, des épées & des bayonnettes. Tous les soirs, les jours de Fête, on apprend à les manier par des exercices publics. Les hommes de chaque village sont divisés en plusieurs compagnies, qui ont leurs Officiers, en uniforme galonné d'or ou d'argent, avec la devise de leur Canton. Les Gouverneurs, les Régidors, & les Alcaldes de chaque Bourgade sont élus par les habitans, & confirmés par le Curé, qui se réserve par ce moyen le pouvoir de rejetter ou d'admettre ceux qu'ils ne jugent pas capables de ces emplois. Ces Officiers ont aussi des habits de cérémonie, différens de ceux qu'ils portent hors de leurs fonctions.

Tous les villages ont des écoles pour apprendre à lire & écrire, il y en a pour la danse & pour la musique, où l'on fait d'excellens éleves, parce qu'on n'y admet personne sans avoir consulté son inclination & ses talens. Ceux à qui l'on

remarque du génie apprennent la langue latine, & quelques-uns s'y rendent fort habiles. Dans la cour de la maiſon du Curé, il y a divers atteliers de Peintres, de Sculpteurs, de Doreurs, d'Orfévres, de Serruriers, de Charpentiers, de Tiſſerands, d'Horlogers, & des autres profeſſions néceſſaires ou utiles. Les jeunes gens ont la liberté de choiſir celle qui pique leur goût, & s'y forment par l'exemple & les leçons des maîtres. Les maiſons des Indiens qui ſont toutes couvertes de tuile, ſont ſi bien diſpoſées, ſi commodes, & meublées ſi proprement, que celles des Eſpagnols ne les valent point dans pluſieurs bourgs du Pérou. Rien n'eſt négligé dans ces villages. Il s'y trouve juſqu'à des fabriques de poudre à canon, dont une partie eſt réſervée pour les tems de guerre, & l'autre employée aux feux d'artifice, par leſquels on ſolemniſe toutes les fêtes, eccléſiaſtiques & civiles. On a vu cidevant comment ſe célébroit le ſervice divin.

Entre les édifices publics de chaque Bourgade, on voit une maiſon de Force où les femmes de mauvaiſe vie ſont renfermées. Elle ſert en méme-tems de

Beatrie, nom par lequel les Eſpagnols déſignent une retraite pour les femmes qui n'ont point de famille, & dont les maris ſont abſens.

On a pourvu ſinguliérement, non-ſeulement à l'entretien de cette maiſon, mais encore à la ſubſiſtance des vieillards, des orphelins, & de ceux qui ſont hors d'état de gagner leur vie. Tous les habitans ſont obligés de travailler deux jours de la ſemaine pour cultiver & ſemer en commun un eſpace de terre convenable, ce qui s'appelle *travail de la Communauté*. Si le produit paſſe les beſoins, on applique le ſurplus à l'ornement des Egliſes, à l'habillement des vieillards, des orphelins, & des impotens.

Les Jéſuites, Curés de toutes les Paroiſſes de cette nouvelle république, ont beſoin d'exciter au travail quelques nations, telles que les Guaranis, naturellement pareſſeux, & c'eſt par cette raiſon qu'ils prennent auſſi ſoin de faire vendre les marchandiſes des Fabriques, & les denrées qui proviennent de la culture des champs : au contraire les Chiquites ſont laborieux & ménagers, & pourvoient d'eux-mêmes à la ſubſiſ-

rance de leurs Curés & des Eglises.

L'administration spirituelle, poursuit le savant Espagnol, n'est pas moins bien reglée que le gouvernement politique ; nul des habitans ne manque de secours spirituel, & son nécessaire est assuré. Enfin cette portion du monde est le séjour de la paix & du bonheur, & ces avantages sont dûs à l'exactitude avec laquelle les loix sont observées.

Le seul malheur de tous ces Indiens, c'est d'être sujets à des maladies contagieuses, telles que la petite vérole, les fievres malignes, & plusieurs autres auxquelles ils donnent vulgairement le nom de *peste*, parce qu'elle fait d'étranges ravages. Aussi quelques nombreuses qu'on ait représenté les peuplades, elles ne le sont pas autant qu'elles devroient l'être, pour le tems qui s'est écoulé depuis leur formation, & pour la tranquilité dont elles jouissent.

Jamais les Jésuites ne souffrent qu'aucun habitant du Pérou, de quelque nation qu'il soit, Espagnol ou Métis, entre dans leurs Missions du Paraguai. On les accuse fort injustement, observe Dom d'Ulloa, de vouloir cacher ce qui s'y passe, par la crainte qu'on ne partage

avec eux les avantages du commerce du pays, où d'ailleurs il n'y a ni mines d'or ni d'argent ; leur unique vue eſt de maintenir dans l'innocence & la ſimplicité, les Indiens qu'ils ont fait ſortir de leur barbarie, & qu'on peut compter entre les meilleurs Chrétiens du monde, comme entre les plus fideles ſujets de l'Eſpagne.

§. II.

GUARANIS, beauté de leur langage. Animaux de leur Pays.

LE Pere Chomé (*a*) s'expliquoit de la maniere ſuivante ſur les Indiens Guaranis en 1732. Cette nation eſt diviſée en trente peuplades, où l'on compte cent trente huit mille ames.

J'avoue qu'après avoir été un peu initié aux myſteres de cette langue, je fus ſurpris d'y trouver tant de majeſté & d'énergie ; chaque mot eſt une définition exacte de la choſe qu'on veut exprimer, & qui en donne une idée claire & diſtincte. Je ne me ſerois jamais imaginé qu'au centre de la barbarie l'on

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 22, page 409.

parlât une langue, laquelle à mon sens, par sa noblesse & par son harmonie, ne le cede gueres à aucune de celles que j'avois appriſe en Europe. Elle a d'ailleurs ses agrémens & ses délicateſſes, qui demandent bien des années pour la poſſéder dans la perfection.

Ces contrées ſont infeſtées de bêtes féroces, & ſur-tout de tigres. On y trouve diverſes ſortes de ſerpens, & une infinité d'inſectes qui ne ſont pas connus en Europe. Parmi ces inſectes, il y en a un ſingulier, que les Eſpagnols nomment *Piqué*, & les Indiens *Tung*; il eſt de la groſſeur d'une petite puce; il s'inſinue peu-à-peu entre cuir & chair, principalement ſous les ongles, & dans les endroits où il y a quelque calus; là il fait ſon nid & laiſſe ſes œufs. Si l'on n'a pas ſoin de l'enlever promptement, il ſe répand de tous côtés, & produit les plus triſtes effets dans la partie du corps où il eſt logé; d'où il arrive qu'on ſe trouve tout-à-coup perclus, ou des pieds, ou des mains. Heureuſement on eſt averti de l'endroit où cet inſecte s'eſt gliſſé par une violente démangeaiſon. Le remede eſt de miner peu-à-peu ſon gîte avec la pointe

d'une épingle, & de l'en tirer tout entier, ſans quoi il ſeroit à craindre que la plaie ne s'envenimât.

Les oiſeaux y ſont en grand nombre, mais bien différens de ceux qu'on trouve en Europe ; il y a plus de vingt ſortes de perroquets ; les plus jolis ne ſont pas plus gros qu'un petit moineau, leur chant eſt à-peu-près ſemblable au chant de la linotte ; ils ſont verds & bleus, & quand ils ſont pris, en moins de huit jours on les rend ſi familiers, qu'ils viennent ſur le doigt du premier qui les appelle.

C'eſt ſur-tout dans les marais qu'on voit des oiſeaux de toute eſpece qui ſurprennent par l'agréable variété de leurs couleurs, & par la diverſité de leur bec, dont la forme eſt ſinguliere. Les oiſeaux de proie y ſont auſſi très-communs, & il y en a d'une énorme grandeur.

CHAPITRE III.

Du Pays appellé Chaco *& des* Chiriguanes. *Origine de ces Peuples ; deſcription de leur vie, de leurs mœurs & uſages.*

L'ÉTENDUE du pays auquel on donne le nom de *Chaco* eſt très-difficile à déterminer, parce qu'il n'a point de limites fixes, non plus que les provinces de Tucuman, du Paraguai, & de Rio de la Plata, entre leſquelles il eſt ſitué, & dont les Gouverneurs ſont ſouvent obligés de réprimer les hoſtilités que commettent les Indiens de *Chaco*. Suivant la carte que les Jéſuites ont publiée du Paraguai, le *Chaco* a environ deux cens lieues de longueur, & cent de large.

Cette étendue de pays eſt partagée du ſeptentrion au midi par une longue chaîne de montagnes, qui commencent à Potoſi, & continuent juſqu'à la province de Guayra. C'eſt dans ces montagnes que trois grandes rivieres pren-

nent leurs sources, savoir le Guapay, la riviere Rouge, & le Picol-Mayo. Ces deux dernieres arrosent une grande étendue de terres, & viennent ensuite décharger leurs eaux dans le grand fleuve de Paraguai.

C'est à la naissance de ces deux rivieres (*a*), & dans les confins du Pérou, que vinrent se réfugier les Chiriguanes il y a environ deux siecles, abandonnant la province de Guayra qui étoit leur terre natale, ainsi que des Guaranis. Les affreuses montagnes qu'ils habitent ont cinquante lieues d'étendue à l'est de la ville de Tarija, & plus de cent au nord : voici qu'elle fut la cause de leur transmigration (*b*).

Au tems que les Rois de Castille & de Portugal s'efforçoient d'accroître leur domination dans les Indes occidentales, un brave Portugais plein d'ardeur pour le service du Roi son maître, Jean II, voulut signaler son zele par de nouvelles découvertes ; il part du Brésil avec trois autres Portugais également intrépides qu'il s'étoit asso-

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 21.
(*b*) *Idem*, tome 25, page 6.

ciés, & après avoir marché trois cens lieues dans les terres, il arrive sur le bord du fleuve Paraguai, où ayant engagé jusqu'à deux mille Indiens pour l'accompagner, il fit plus de 500 lieues, & arriva jusqu'aux confins de l'Empire de l'Ynca. Après y avoir amassé beaucoup d'or & d'argent, il reprit sa route pour se rendre au Brésil, & il fut cruellement massacré avec ses compatriotes par les Indiens qui l'accompagnoient.

Ces barbares ne doutant point qu'une action si noire n'attirât sur eux les armes Portugaises, se retirerent dans les montagnes, où ils sont encore à présent. Ils n'étoient gueres que quatre mille quand ils y pénétrerent; on en compte aujourd'hui plus de vingt mille qui y vivent sans habitation fixe, sans loi, sans police, sans humanité, errans par troupes dans les forêts, désolans les nations voisines, dont ils enlevent les habitans, qu'ils emmenent dans leurs terres, où ils les engraissent pour les égorger ensuite, & les servir dans les festins qu'ils se font fréquemment entr'eux. Le Pere Chomé (a) donne une autre raison de leur émigration.

(a) Lettres Édifiantes, tome 22, page 414.

Lorsque les Guaranis, dit-il, se soumirent à l'Evangile, & que réunis par les premiers Missionnaires, ils formerent diverses peuplades ; il se trouva parmi eux un certain nombre d'infideles, dont on ne put jamais vaincre la férocité & l'obstination.

Ces barbares craignant le ressentiment de leurs compatriotes, dont ils n'avoient pas voulu suivre l'exemple, prirent la résolution d'abandonner leur terre natale, & d'aller chercher un asyle en d'autres contrées. Dans cette vue ils passerent le fleuve Paraguai, & avançant dans les terres, ils fixerent leurs demeures au milieu des montagnes.

Les nations chez lesquelles ils s'étoient réfugiés, en conçurent de la défiance, & après avoir délibéré sur le parti qu'elles avoient à prendre, ou de déclarer la guerre à ces nouveaux venus, ou de les laisser vivre tranquillement dans les montagnes ; elles jugerent qu'étant nées sous un ciel brûlant, & passant dans des pays extrêmement froids, ils ne pourroient résister longtems aux rigueurs d'un si rude climat, & qu'ils y périroient bientôt de miseres ; *Chiriguano*, disoient-elles en leur

langue, c'eſt-à-dire, le froid les détruira ; & c'eſtde-là qu'eſt venu le nom de Chiriguanes, qu'ils ont pris pour ſe diſtinguer davantage des Guaranis dont ils étoient ſortis.

Les Chiriguanes, loin d'être détruits par la rigueur du climat, multiplierent prodigieuſement ; & en aſſez peu d'années, leur nombre monta à trente mille ames ; comme ces peuples ſont naturellement belliqueux, ils ſe jetterent ſur leurs voiſins, les exterminerent peu-à-peu, & s'emparerent de toutes leurs terres.

Les Chiriguanes occupent maintenant une vaſte étendue de pays ſur les rivieres *Picolmaio* & *Parapiti*.

C'eſt inutilement, dit le même Miſſionnaire (*a*), qu'on s'eſt employé juſqu'ici à inſpirer des ſentimens de religion & même d'humanité à ces barbares. Il y a plus de deux cens ans que de fervens Miſſionnaires brûlant de zele pour leur converſion, s'y livrerent avec une charité infatigable, ſans avoir pû retirer aucun fruit de leurs travaux. Un de ces Chiriguanes me dit un jour :

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 24, page 314.

» Tu te donnes bien des peines inuti-
» les ; & fermant la main, les Indiens,
» ajouta-t-il, ont le cœur fermé comme
» mon poing : tu n'en dis pas assez, lui ré-
» pliquai-je, leur cœur est plus dur que
» la pierre ; ni plus ni moins, me ré-
» pondit-il, mais en même-tems ils sont
» plus adroits & plus rusés que tu ne
» penses ; il n'y a point d'homme quel-
» que fin qu'il soit, qu'ils ne trompent
» à moins qu'il ne soit bien sur ses gar-
» des. »

C'est en partie cette subtilité de leur esprit qui met obstacle à leur conversion. Ils sont naturellement gais, pleins de feu, enclins à la plaisanterie, & leurs bons mots ne laissent pas d'avoir leur sel ; lâches pour l'ordinaire quand ils trouvent de la résistance, mais insolens jusqu'à l'excès lorsqu'ils s'apperçoivent qu'on les craint.

Leurs bourgades sont toutes disposées en forme de cercle, & la place en est le centre. Ils sont fort sujets à s'enyvrer d'une liqueur très-forte que font leurs femmes, & ils ne reconnoissent aucune divinité ; lorsqu'ils sont chez eux, ils vont d'ordinaire tout nuds. Ils ont pourtant des culottes de

cuir, mais le plus souvent ils les portent sous le bras. Quand ils voyagent, ils se mettent un collet de cuir pour se garantir des épines dont leurs forêts sont remplies.

Les femmes ne se couvrent que de vieux haillons, qui leur pendent depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Elles portent les cheveux longs & bien peignés; au-dessus de la tête elles se font avec leurs cheveux une espece de couronne qui a assez bon air. Elles se peignent d'ordinaire le visage d'un rouge couleur de feu, & tout le reste du corps lorsqu'il y a quelque fête où l'on doive s'enyvrer. Les hommes se contentent de se tracer sur le visage quelques signes de la même couleur, auxquels ils ajoutent quelques gros traits noirs; quand ils sont peints de la sorte, hommes & femmes, ils ont un air effroyable. Les hommes se percent la levre inférieure, & ils y attachent un petit cylindre d'étain, ou d'argent, ou de résine transparente. Ce prétendu ornement s'appelle *Tembeta*.

Les garçons & les filles jusqu'à l'âge de douze ans n'ont pas le moindre vêtement; c'est une coutume généralement

établie parmi tous ces infideles de l'Amérique méridionale. Leurs armes ſont la lance, l'arc & les fléches. Les femmes y ſont du moins auſſi ruſées que les hommes, & ont une égale averſion pour le Chriſtianiſme. Ce qui paroîtra ſurprenant, c'eſt que dans la licence où ils vivent, je n'ai jamais remarqué qu'il échappât à aucun homme la moindre action indécente à l'égard des femmes, & jamais il ne ſort de leur bouche une parole tant ſoit peu deshonnête.

Leurs mariages, ſi l'on peut leur donner ce nom, n'ont rien de ſtable : un mari quitte ſa femme quand il lui plaît. De-là vient qu'ils ont des enfans preſque dans toutes les bourgades. Dans l'une ils ſe marient pour deux ans, & ils vont enſuite ſe remarier dans une autre.

Ce prétendu mariage ſe fait ſans beaucoup de façon. Lorſqu'un Indien recherche une Indienne pour ſa femme, il tâche de gagner ſes bonnes graces en la régalant pendant quelques-tems des fruits de ſa moiſſon, & du gibier qu'il prend à la chaſſe ; après quoi il met à ſa porte un faiſceau de bois ; ſi elle le retire & le place dans

ſa cabane, le mariage eſt conclu. Si elle le laiſſe à la porte, il doit prendre ſon parti & chaſſer pour une autre.

Ils n'ont point d'autres Médecins qu'un ou deux des plus anciens de la bourgade ; toute la ſcience de ces prétendus Médecins conſiſte à ſouffler autour du malade pour en chaſſer la maladie.

Lorſqu'une fille a atteint l'âge de la *nubilité*, on l'oblige à demeurer dans ſon hamac, qu'on ſuſpend au haut du toît de la cabanne ; le ſecond mois on baiſſe le hamac juſqu'au milieu ; à la fin du troiſieme mois, de vieilles femmes entrent dans la cabanne armées de bâtons ; elles courent de tous côtés en frappant tout ce qu'elles rencontrent, & pourſuivant à ce qu'elles diſent la couleuvre qui a piqué la fille juſqu'au ſang ; l'une d'entr'elles met fin à ce manége en diſant qu'elle a tué la couleuvre.

Quand une femme a mis un enfant au monde, il eſt d'uſage que ſon mari obſerve durant trois ou quatre jours un jeûne ſi rigoureux, qu'il ne lui eſt pas même permis de boire.

Ils n'abandonnent point leurs morts

comme d'autres barbares. Quand quelqu'un de leur famille eſt décedé, ils le mettent dans un pot de terre proportionné à la grandeur du cadavre, & l'enterrent près de leur propre cabanne. C'eſt ce qui fait qu'on voit tout autour de chaque cabanne, la terre élevée en talut, ſelon le nombre de pots de terre qui y ſont enterrés.

Les femmes pleurent les morts trois fois le jour, dès le matin, à midi, & vers le ſoir; cette cérémonie dure pluſieurs mois, & commence même auſſi-tôt qu'ils jugent que la maladie eſt dangéreuſe. Trois ou quatre femmes environnent le hamac du malade, avec des cris & des hurlemens effroyables, & cela dure quelquefois quinze jours de ſuite. Le malade aime mieux qu'on lui rompe la tête que de n'être pas pleuré de la ſorte; car ſi l'on manquoit à cette cérémonie, ce ſeroit un ſigne infaillible qu'il n'eſt pas aimé.

Ils croyent l'immortalité de l'ame, mais ſans ſavoir ce qu'elle devient par la ſuite; ils s'imaginent qu'au ſortir du corps elle eſt errante dans les broſſailles des bois qui ſont autour de leurs bourgades; ils vont la chercher tous

les matins ; las de la chercher inutilement, ils l'abandonnent.

Ils doivent avoir quelque idée de la métempsycose, car une Indienne dont la fille étoit malade dans une bourgade voisine, voyant un jour passer un renard, en fut effrayée, & s'écria, ne seroit-ce pas l'ame de ma fille qui seroit morte.

Ils tirent un mauvais augure du chant de certains oiseaux, d'un sur-tout nommé *chocos*, qui est de couleur cendrée, & qui n'est pas plus gros qu'un moineau. Sils se mettent en voyage & qu'ils l'entendent chanter, ils ne vont pas plus loin, & retournent à l'instant chez eux. Je me souviens, dit le Missionnaire, que conférant un jour avec les Capitaines de trois bourgades & un grand nombre d'Indiens, un de ces chocos se mit à chanter dans le bois voisin, ils demeurerent tout interdits & saisis de frayeur, la conversation cessa sur l'heure.

Au reste, les Magiciens & les Sorciers qui font fortune chez la plûpart des Sauvages sont parmi eux en exécration, & passent pour des pestes publiques. Trois ou quatre mois avant

que je vinſſe parmi eux, ils avoient brûlé vifs quatre Indiens, ſur le ſimple ſoupçon que le fils d'un Capitaine étoit mort par les maléfices qu'ils avoient jettés ſur lui. Lorſqu'ils voyent qu'une maladie traîne en longueur, & que les Jongleurs ne la guériſſent point, ils ne manquent pas de dire que le malade eſt enſorcelé.

CHAPITRE IV.

Province & Nation des Chiquites

§. I.

Sa description géographique ; ses productions naturelles ; qualités de son terroir.

CETTE province contient une infinité de nations Sauvages, que les Espagnols ont nommé *Chiquites*, uniquement parce que la porte de leurs cabannes est basse & fort petite, & qu'ils ne peuvent y entrer qu'en s'y glissant & en rampant. Ils en usent de cette façon afin de n'y point donner entrée aux mosquites & à beaucoup d'autres insectes très-incommodes, dont le pays est fort-infesté, sur-tout dans le tems des pluies.

La province des Chiquites a deux cens lieues de long sur cent de large. Elle est bornée au couchant par la ville de Sainte-Croix de la Sierra, & un peu plus loin par la Mission des Moxes,

dont on parlera ci-après. Elle s'étend à l'orient jusqu'au fameux lac *des Xarayes*, qui est d'une si grande étendue, qu'on le nomme la *Mer Douce*. Une longue chaîne de montagnes la borne au nord, & la province de Chaco au midi. Elle est arrosée par deux rivieres, savoir le *Guapay* qui prend sa source dans les montagnes de *Chuquisaca*, & coule dans une grande plaine jusqu'à une espece de village des Chiriguanes, nommé *Abopo*, d'où prenant son cours vers l'orient, il forme une grande demi-lune qui renferme la ville de Sainte-Croix de la Sierra ; puis tirant entre le nord & le couchant, il arrose les plaines qui sont au bas des montagnes, & va se décharger dans le lac Mamoré, sur le bord duquel sont quelques Missions des Moxes.

La seconde riviere se nomme *Aperé* ou *Saint Michel*, sa source est dans les montagnes du Pérou, d'où coulant sur les terres des Chiriguanes, où elle change son nom en celui de Parapiti, elle se perd dans d'épaisses forêts ; & après plusieurs détours qu'elle fait entre le nord & le couchant, elle va droit au midi ; puis recevant dans son

lit tous les ruiſſeaux des environs, ell
paſſe par les peuplades des Baures, qu
appartiennent à la Miſſion des Moxes
& décharge ſes eaux dans le lac Ma
moré, d'où elle ſe rend dans le gran
fleuve Maragnon ou des Amazones.

Tout ce pays eſt fort montagneu
& rempli d'épaiſſes forêts. La quantit
des différentes abeilles qu'on y trouv
fourniſſent du miel & de la cire e
abondance. Il y en a d'une eſpece qu
ces Indiens nomment *Opemus*, qu
reſſemblent le plus à celles d'Europe
Le miel qu'elles produiſent exhale un
agréable odeur, leur cire eſt fort blan
che, mais un peu molle.

On y voit des ſinges, des poules
des tortues, des buffles, des cerfs, de
chevres, des tigres, des ours, &
d'autres bêtes féroces. On y trouv
auſſi des couleuvres & des viperes
dont le venin eſt très-violent. Il y
en a dont on n'eſt pas plutôt mordu
que le corps s'enfle extraordinairement
& que le ſang ſort par tous les mem-
bres, par les yeux, par les oreilles, la
bouche, les narines, & même par les
ongles. Comme l'humeur peſtilentielle
s'évapore avec le ſang, leurs morſures

ne sont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin est beaucoup plus dangéreux ; n'en eût-on été mordu qu'au bout du pied, il monte aussi-tôt à la tête, & se répand dans toutes les veines, & de-là s'ensuivent aussi-tôt des défaillances, le délire & la mort : on n'a pu trouver jusqu'ici un remede efficace contre leurs morsures.

Le terroir de cette province est sec de sa nature, mais dans le tems des pluies qui durent depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Mai, toutes les campagnes sont inondées, & tout commerce est interdit entre les habitans. Il se forme alors de grands lacs qui abondent en poissons ; & c'est le tems où les Indiens font la meilleure pêche. Ils composent une certaine pâte amere qu'ils jettent dans ces lacs, & dont les poissons sont friands ; cette pâte les enivre, ils montent aussi-tôt à fleur d'eau, & on les prend sans peine.

Quand les pluies sont cessées, ils sement dans leurs terres, du riz, du maïs, du bled d'inde, du coton, du sucre, du tabac ; outre cela elles produisent diverses racines, telles que celles d'yuca & de magnoc, dont on fait

la caſſave, des patates & des fruits propres du pays, tels que ſont ceux du platane, des pins, des mani & des zapallos. Ces derniers ſont une eſpece de calebaſſe, dont le fruit eſt meilleur & plus ſavoureux qu'en Europe ; cette contrée ne donne ni bled ni vin.

§. II.

De la langue des Chiquites ; leur portrait, leurs maladies, leurs remedes.

AVANT de parler du caractere & de la vie des Chiquites ; il eſt bon de dire d'abord que leur langue eſt la plus difficile à apprendre de toutes celles des différentes nations barbares de ces contrées.

Vous ne vous perſuaderez jamais, écrit un Miſſionnaire à un de ſes Freres, ce qu'il m'en coûte d'application & de travail pour m'inſtruire de la langue de nos Indiens. Je dreſſe un Dictionnaire de cette langue ; & quoique j'aie déja rempli vingt-cinq cahiers, je n'en ſuis encore qu'à la lettre C. Leur Grammaire eſt très-difficile, leurs verbes ſont tous irréguliers, & les conjugaiſons différentes. Quand on ſait conjuguer,

guer, on n'en eſt pas plus avancé pour les autres. Que dirai-je de leur prononciation ? les paroles leur ſortent de la bouche quatre à quatre, & l'on a une peine infinie à entendre ce qu'ils prononcent ſi mal. Les Indiens des autres nations ne peuvent la parler que quand ils l'ont appriſe de jeuneſſe. Nous avons d'anciens Miſſionnaires qui n'oſent ſe flatter de la ſavoir dans ſa perfection, & ils aſſûrent que quelquefois ces peuples ne s'entendent pas eux-mêmes.

La priere ſuivante dans le langage Chiquite, tels qu'ils la font au commencement de chaque action, peut donner une idée de leur langue.

Oi naucipi Santa Crucis, o qui may Zoy chacu, Zoi Chupa, me unama po Chineneco Zumamene, au niri naqui Yaitotik, ta naqui Aytotik, ta naqui Eſpiritu Sancto ; c'eſt à dire, mot pour mot, par le ſigne de la Sainte-Croix, défendez-nous, notre Dieu, de ceux qui nous haïſſent : au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit.

C'eſt au Pere Joſeph de Arce qu'eſt dû l'honneur d'avoir le premier préſenté la lumiere de l'Evangile aux yeux des Chiquites à la fin du ſiecle dernier

d'autres Miſſionnaires ayant enſuite ſecondé ſon zele & partagé ſes travaux en l'année 1726, on comptoit dans ces terres ſauvages, ſix peuplades, dont voici les noms & la diſtance des unes aux autres. En commençant par le ſud on trouve la peuplade de Saint Jean qui eſt à neuf lieues de Saint Joſeph. On compte trente lieues de Saint Joſeph à Saint Raphaël, & huit de cette peuplade à Saint Michel.

On ſe diſpoſoit en la même année 1726 à pénétrer vers le ſud dans les terres des Zamucos, où l'on avoit des eſpérances bien fondées d'y former une peuplade des peuples de cette nation & des Ugaranos leurs voiſins qui comptent l'une & l'autre plus de deux mille quatre cens Indiens.

Les Chiquites ont la plûpart la taille belle & grande, le viſage un peu long; quand ils ont atteint l'âge de vingt ans, ils laiſſent croître leurs cheveux : ils vont preſque tout nuds, ils laiſſent pendre négligemment ſur leurs épaules un paquet de queues de ſinge, & de plumes d'oiſeaux qu'ils ont tués à la chaſſe; afin de faire voir par-là leur habileté à tirer de l'arc. Ils ſe percent les oreilles,

& la levre inférieure, où ils attachent une piece d'étain : ils ſe ſervent encore de chapeaux de plumes aſſez agréables par la diverſité des couleurs. Les ſeuls Caciques ont des chemiſettes : les femmes portent une eſpece de tablier qui s'appelle dans leur langue *typon*.

L'humidité des ſaiſons & la chaleur exceſſive du climat des Chiquites, cauſe parmi eux beaucoup de maladies, & même une ſorte de peſte qui enleve beaucoup de monde ; ces peuples ſont d'ailleurs ſi groſſiers qu'ils ignorent juſqu'aux moyens de ſe précautionner contre les injures de l'air (*a*).

Ils ne connoiſſent que deux manieres de ſe faire traiter dans leurs maladies : la premiere eſt de faire ſucer la partie où ils ſentent de la douleur, par des gens que les Eſpagnols ont appellés pour cette raiſon *Chupadores*. Cet emploi eſt exercé par les Caciques, qui par-là ſe donnent une grande autorité ſur l'eſprit de ces peuples. Leur coutume eſt de faire diverſes queſtions au malade : où ſentez-vous de la douleur, lui demandent-ils ? En quel lieu êtes

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 12, page 2.

vous allez immédiatement avant votre maladies ? N'avez-vous pas répandu la chica (*a*) ? N'avez-vous pas jetté de la chair de cerf, ou quelque morceau de tortue ? Si le malade avoue quelqu'une de ces choſes ; juſtement reprend le Médecin, voilà ce qui vous tue ; l'ame du cerf ou de la tortue eſt entrée dans votre corps pour ſe venger de l'outrage que vous lui avez fait. Le Médecin ſuce enſuite la partie affectée, & au bout duquel tems, il jette par la bouche une matiere noire : voilà, dit-il, le venin que j'ai tiré de votre corps.

Le ſecond remede auquel ils ont recours eſt plus conforme à leurs mœurs barbares : ils tuent les femmes Indiennes qu'ils s'imaginent être la cauſe de leur mal, & offrant ainſi par avance cette eſpece de tribut à la mort, ils ſe perſuadent qu'ils ſont exempts de le payer pour eux-mêmes. Comme leur intelligence eſt fort bornée, & que leur eſprit ne va pas plus loin que leurs ſens, ils n'attribuent toutes leurs maladies

(*a*) Liqueur forte, compoſée de maïs, de magnoc, & de quelques autres fruits du pays.

qu'aux causes extérieures, n'ayant aucune idée des principes internes qui alterent la santé.

§. III.

Conduite civile des Chiquites, leurs Mariages, leurs habitations, leurs occupations.

ON ne voit parmi eux aucune forme de police, ni de gouvernement : cependant dans leurs assemblées, ils suivent les avis des anciens & des Caciques. Le pouvoir de ces derniers ne se transmet point à leurs enfans, ils doivent l'acquérir par leur valeur & par leur mérite. Ils passent pour braves quand ils ont blessé leur ennemi, ou qu'ils l'ont fait prisonnier. Ils n'ont souvent d'autres raisons de se faire la guerre, que l'envie d'avoir quelques ferremens, ou de se rendre les maîtres des autres, à quoi ils sont portés par leur naturel fier & hautain. Du reste, ils traitent fort bien leurs prisonniers, & souvent ils les marient à leurs filles.

Bien que la poligamie ne soit pas permise au peuple, les Caciques peuvent avoir deux ou trois femmes : comme

le rang qu'ils tiennent les oblige à donner souvent la chica, & que ce sont les femmes qui l'apprêtent ; une seule ne suffiroit pas à cette fonction. On ne prend aucun soin de l'éducation des enfans, & on ne leur inspire aucun respect pour leurs parens ; ainsi abandonnés à eux-mêmes, ils ne suivent que leur caprice, & ils s'accoutument à vivre dans une indépendance absolue.

Leurs cabannes sont de paille, faites en forme de four : la porte en est si petite & si basse, qu'ils ne peuvent s'y glisser qu'en se traînant sur le ventre : c'est, comme on l'a dit ci-devant, ce qui les a fait nommer *Chiquites* par les Espagnols, comme qui diroit *peuples rappetissés*. Ils en usent ainsi, à ce qu'ils disent, afin de se mettre à couvert des mosquites, dont on est fort incommodé pendant le tems des pluies.

Ils ont pourtant de grandes maisons construites de branches d'arbres, où logent les garçons qui ont quatorze à quinze ans ; car à cet âge ils ne peuvent plus demeurer dans la cabanne de leur pere. C'est dans ces mêmes maisons qu'ils reçoivent leurs hôtes, & qu'ils les régalent en leur donnant la

chica. Ces sortes de festins qui durent d'ordinaire trois jours & trois nuits, se passent à boire, à manger, & à danser. C'est à qui boira le plus de chica, dont ils s'enyvrent jusqu'à devenir furieux. Alors ils se jettent sur ceux dont ils croyent avoir reçus quelques affronts, & il arrive souvent que ces sortes de réjouissances se terminent par des scènes tragiques, & par la mort de plusieurs d'entr'eux.

Voici de quelle maniere ils passent la journée dans leurs villages ; ils déjeûnent au lever du soleil, puis ils jouent de la flûte en attendant que la rosée se passe, car selon eux, elle est fort nuisible à la santé. Quand le soleil est un peu élevé, ils vont labourer leurs terres avec des pelles d'un bois très-dur, qui leur tient lieu de bêches ; à midi ils viennent dîner ; sur le soir ils se promenent, ils se rendent des visites les uns aux autres, ils se donnent à manger & à boire : le peu qu'ils ont se partage entre tous ceux qui se trouvent présens.

Comme les femmes sont ennemies du travail, elles passent presque tout leur tems à se visiter, & à s'entretenir en-

ſemble : elles n'ont d'autres occupations que de tirer de l'eau, d'aller querir du bois, de cuire le maïs, *l'yuca*, &c. de filer de quoi faire leur *typon*, ou bien les chemiſettes, & les hamacs de leurs maris ; car pour ce qui les regarde, elles couchent ſur la terre, qu'elles couvrent d'un ſimple tapis de feuille de palmiers, ou bien elle ſe repoſent ſur une claie faite de gros bâtons aſſez inégaux. Ils ſoupent au coucher du ſoleil, & auſſi-tôt après ils vont dormir, à la réſerve des jeunes garçons & de ceux qui ne ſont pas mariés. Ceux-ci s'aſſemblent ſous des arbres, & ils vont enſuite danſer devant toutes les cabannes du village.

Leur danſe eſt aſſez particuliere : ils forment un grand cercle, au milieu duquel ſe mettent deux Indiens qui jouent chacun d'une longue flûte qui n'a qu'un trou, & qui par conſéquent ne rend que deux tons. Ils ſe donnent de grands mouvemens au ſon de cet inſtrument, ſans pourtant changer de place. Les Indiennes forment pareillement un cercle de danſe derriere les garçons, & ils ne vont prendre du repos qu'après avoir pouſſé ce divertiſſement juſqu'à deux ou trois heures dans la nuit.

Le tems de leur pêche & de leur chasse suit la récolte du maïs. Quand les pluies sont passées, lesquelles durent depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Mai, ils se partagent en diverses troupes, & vont chasser sur les montagnes pendant deux ou trois mois : ils ne reviennent de leur chasse que vers le mois d'Août, qui est le tems auquel ils ensemencent leurs terres.

Il n'y a gueres de nation, quelque barbare qu'elle soit, qui ne reconnoisse quelque divinité. Pour ce qui est des Chiquites, il n'y a parmi eux nul vestige d'aucun culte qu'ils rendent à quoi que ce soit de visible, ou d'invisible, pas même au démon qu'ils appréhendent extrêmement. Ainsi ils vivent comme des bêtes, sans nulle connoissance d'une autre vie, n'ayant d'autre dieu que leur ventre, & bornant toute leur félicité aux satisfactions de la vie présente. C'est ce qui les a porté à détruire tout-à-fait les sorciers qu'ils regardoient comme les plus grands ennemis de la vie, & même à présent il suffiroit qu'un homme eût rêvé en dormant que son voisin est sorcier, pour qu'il se portât à lui ôter la vie s'il le pouvoit.

Cependant ils ne laissent pas d'être fort superstitieux, sur-tout par rapport au chant des oiseaux qu'ils observent avec une attention scrupuleuse : ils en augurent les malheurs qui doivent arriver, & de-là ils jugent souvent que les Espagnols sont près de faire des irruptions sur leurs terres ; cette appréhension seule est capable de les faire fuir bien avant dans les montagnes : alors les enfans se séparent de leurs peres, & les peres ne regardent plus leurs enfans que comme des étrangers ; les liens de la nature qui sont connus des bêtes mêmes, n'ont pas la force de les unir ensemble : un pere vendra son fils pour un couteau ou pour une hache.

§. IV.

Route des Mamelus, du Bréfil dans les terres.

COMME la connoissance de la route que tinrent les Mamelus (a) du Bréfil, peut être utile, afin de se précautionner contre leurs violences, & que d'ailleurs,

(a) Nation d'origine Portugaise, dont il sera parlé ci-après.

cet itinéraire ne servira pas peu à réformer les Cartes Géographiques, il est à propos de rapporter ici ce que l'on a appris de Gabriel-Antoine Maziel, l'un des trois Portugais qui furent faits prisonniers dans un combat entre les Indiens soutenus des Espagnols, & les Portugais.

Il déclara qu'il partit du Brésil avec ses compagnons, & qu'ils se mirent en canots sur la riviere *Aiemby*, qui tombe dans le fleuve *Parana*, par le côté du nord ; qu'ils entrerent ensuite dans ce fleuve, & qu'ayant trouvé l'embouchure de la riviere *Imuncina*, qui s'y décharge du côté du sud, ils la remonterent pendant huit jours, ne faisant que des demi-journées de chemin, jusque vers la ville de *Xeres*, qui est à présent détruite. Ils laisserent en ce lieu-là les canots sur lesquels ils étoient venus de Saint Paul ; avec quelques-uns de leurs gens pour les garder, & pour semer de quoi recueillir à leur retour ; ils continuerent leur voyage à pied, & après douze demi-journées qu'ils firent dans les campagnes agréables de *Xeres*, il arriverent à la riviere *Boinhay*, qui va tomber dans le fleuve Pa-

raguai du côté du nord ; ils firent d'autres canots pour descendre cette riviere, & ils semerent des grains pour leur retour ; après avoir navigué pendant dix jours, ils arriverent au fleuve Paraguai ; ils le remonterent pendant huit jours, & ils arriverent à l'entrée de l'étang *Manioré ;* & après un jour entier, ils prirent terre au port des Indiens *Itatines*, où ils enterrerent leurs canots dans une grande sabliere, afin de s'en servir à leur retour ; ils poursuivirent ensuite leur voyage à pied, ne faisant qu'une ou deux lieues au plus par jour, afin d'avoir le tems de courir sur les montagnes pour y trouver de quoi vivre, & pour se rendre au lieu où ils campoient avant midi.

Tel fût ensuite l'ordre de leur marche. Le premier jour ils partirent du port des *Itatines*, tirant à l'occident, un peu vers le nord, & ils arriverent à un marais d'eau salée. Le second ils marcherent ce jour-là, & presque tout le reste du voyage à l'occident, & ils s'arrêterent en un lieu nommé *Imbo-caytibazon*, où ils ne trouverent point d'eau. Le troisieme, détournant un peu vers le sud, ils vinrent sur les bords

d'un ruisseau, ils y firent quelques puits pour avoir de l'eau. Le quatrieme ils se rendirent à une marre, appellée *Guacuruti*. Le cinquieme ils s'arrêterent dans un champ, près d'un ruisseau. Le sixieme ils allerent à un autre ruisseau, au pied d'une montagne. Le septieme à une marre, dans un grand champ, nommé *Jacuba*. Le huitieme ils marcherent dans une vaste campagne, tirant au nord, & ils camperent sur les bords d'un ruisseau. Le neuvieme, suivant la même route, ils allerent à Yacu. Le dixieme ils passerent une montagne en tirant sur le nord, & ils arriverent auprès d'une marre. Le onzieme ils marcherent vers l'occident, & ils s'arrêterent dans un champ. Le douzieme ils passerent dans une plaine, & suivant la même route, ils arriverent à une bourgade ruinée qui avoit appartenue aux Itatines. Le treizieme, suivant encore la même route, ils arriverent à une autre bourgade ruinée de cette même nation. Le quatorzieme ils continuerent leur route dans une campagne, & ils arriverent à un ruisseau. Le quinzieme ils se firent un chemin sur une montagne, & tirant à l'occident, un peu vers le

sud, ils allerent à un autre ruisseau. Le seizieme tournant un peu au nord, ils marcherent jusqu'à un ruisseau. Le dix-septieme ayant marché au nord, ils camperent entre deux petites collines. Le dix-huitieme faisant même route, ils vinrent à l'entrée de *Tarayri*. Le dix-neuvieme, marchant au sud, un peu vers l'occident, ils camperent sur les bords d'un ruisseau, au pied d'une montagne. Le vingtieme ils tirerent au nord, vers la source de ce ruisseau, & ayant continué huit jours cette même route, ils arriverent au pays des *Tancas*, qui est de la nation des *Chiquites*, d'où l'on voit la montagne *Agna-purahey*, qui s'étend vers le sud. Le vingt-huitieme ils passerent vers le sud, à une autre bourgade des *Tancas*, plus voisine de cette montagne. Le vingt-neuvieme, ayant passé une montagne, & tirant vers l'occident, ils arriverent à un étang des *Pegnoquis*, dans un grand champ. Le trentieme ils suivirent la même route pour se rendre au bout de cet étang, où commence la chaîne des montagnes de *Pignocas*. Le trente-unieme ils eurent de mauvais chemins dans un pays montagneux & tout co-

vert de palmiers, ils tirerent à l'occident, un peu vers le nord, & ils vinrent à la colline des *Guimecas*; ils continuerent la même route pendant quatre jours. Ce fût-là que quelques années auparavant, Jean Borallo de Almada, chef des Mamelus, fut battu par les *Pegnoquis*. Le trente-cinquieme tirant vers l'occident, ils arriverent à la riviere *Aperé*, autrement de Saint Michel. Le trente-sixieme & le trente-septieme ils marcherent sur des montagnes, & vinrent aux habitations des *Xamarus*. Le trente-huitieme ils passerent la montagne des *Pignocas* pour se rendre aux bourgades des *Pegnoquis*, & traverserent la riviere *Aperé*. Enfin ils finirent leur marche dans le pays des *Quimes*, puis ils s'emparerent de la bourgade de Saint François Xavier chez les Pignocas, où ils furent entiérement défaits par les Indiens réunis aux Espagnols.

Le Portugais qui a donné ce détail, déclara encore que trois ans auparavant, il avoit fait une excursion avec ses compagnons, en remontant la riviere Paraguai dans un vaste pays où est la nation des *Paresis*: que commen-

çant leur marche à l'entrée de l'étang *Manioré*, ils étoient arrivés en quatre jours à l'isle des *Yaraes :* c'est un peuple que les Espagnols appellent *Grandes Oreilles*, parce qu'ils se les percent, & y mettent des pendants de bois : qu'après avoir parcouru l'isle, ils mirent quatre jours à trouver l'embouchure de la riviere *Yapuy*, qui se jette du côté gauche dans la riviere Paraguai : que delà en quatre autres journées, ils arriverent à l'embouchure de l'*Isipoti*, & que continuant de naviger, ils se trouverent cinq jours après aux habitations des *Guarayus*, appellées *Caraberes* & *Araaibaybas*, qu'ils continuerent leur chemin à pied pendant trois jours, & qu'ayant suivis une assez longue chaîne de montagnes, ils entrerent dans le pays des *Parelis* & de *Mboriyaras*, d'où par la même route, ils s'en retournerent au Brésil.

CHAPITRE V.

Des Mamelus, *& de la nation des* Manavias.

§. I.

Origine des Mamelus, *leurs brigandages, leurs Villes.*

DANS le tems que les Portugais firent la conquête du Bréſil, ils y établirent pluſieurs Colonies, une entr'autres appellée *Pirantininga*, ou la ville de Saint Paul. Ces nouveaux Colons qui n'étoient compoſés que d'hommes, prirent des femmes chez les Indiens. De ce mélange il provint des enfans qui dans la ſuite dégénérerent beaucoup de leurs ancêtres. Ils tomberent inſenſiblement dans un tel décri, par la licence de leur conduite, & par le déréglement de leurs mœurs, que les villes voiſines auroient cru ſe perdre de réputation, ſi elles euſſent continué d'avoir communication avec la ville de Saint Paul; & quoique les habitans tiraſſent leur

origine des Portugais, les autres Colonies de cette nation les jugerent tellement indignes de ce nom qu'ils dèshonoroient, qu'elles leur donnerent celui de *Mamelus*.

La ville de Saint Paul devint l'asyle & le repaire de quantité de brigands, soit Italiens, soit Hollandois, soit Espagnols, qui en Europe s'étoient dérobés aux supplices que méritoient leurs crimes, ou qui cherchoient à mener impunément une vie licencieuse. La douceur du climat, la fertilité de la terre qui fournit toutes les commodités de la vie, servoit encore à augmenter leurs penchans pour toutes sortes de vices.

Du reste, il n'est point aisé de les réduire : leur ville est située à treize lieues de la mer, sur un rocher escarpé, environné de précipices. On n'y peut grimper que par un sentier fort étroit, où une poignée de gens arrêteroit une armée nombreuse : au bas de la montagne sont quelques villages remplis de Marchands, par le moyen desquels ils font leur commerce. Cette heureuse situation les entretient dans l'amour de l'indépendance : aussi n'obéissent-ils

aux loix & aux ordonnances émanées du trône de Portugal, qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs intérêts ; & ce n'eſt que dans une néceſſité preſſante qu'ils ont recours à la protection du Roi.

Ces brigands, la plûpart ſans foi ni loi, & que nulle autorité ne pouvoit retenir, ſe répandoient comme un torrent débordé ſur toutes les terres des Indiens, qui n'ayant que des fléches à oppoſer à leurs mouſquets, ne pouvoient faire qu'une foible réſiſtance. Ils enlevoient une infinité de ces malheureux, pour les réduire à la plus dure ſervitude. On prétend que dans l'eſpace de cent trente ans, ils ont détruit ou fait eſclaves deux millions d'Indiens, & qu'ils ont dépeuplé plus de mille lieues de pays juſqu'au fleuve des Amazônes. La terreur qu'ils ont répandue parmi ces peuples, les a rendus plus ſauvages encore qu'ils ne l'étoient, & les a forcés, ou à ſe cacher dans les antres & le creux des montagnes, ou à ſe diſperſer de côté & d'autres dans les endroits les plus ſombres des forêts.

Les Mamelus voyant que par cette diſperſion leur proie leur échappoit,

eurent recours à une ruse diabolique qui leur réussit. Trois d'entr'eux se déguiserent en Missionnaires ; & à la faveur de ce déguisement, il ne leur fut pas bien difficile d'attirer à eux une foule d'Indiens : ils leur firent de petits présens & après avoir gagné leur confiance, ils leur persuaderent de quitter leur misérable retraite, pour se joindre à d'autres peuples, & former avec eux une nombreuse peuplade, où ils seroient plus en sûreté. Après les avoir assemblés en grand nombre, ils les amusoient jusqu'à l'arrivée de leurs troupes ; alors il se jettoient sur ces misérables, les chargeoient de fers, & les conduisoient dans leurs Colonies. C'est ainsi que dans moins de cinq ans, ils enleverent plus de trois cens mille Indiens ; mais ces infortunés périrent presque tous, ou de misere dans les voyages, ou des mauvais traitemens qu'ils recevoient de ces maîtres impitoyables, qui les surchargoient de travaux, soit aux mines, soit à la culture des terres, qui leur épargnoient les alimens, & qui les faisoient souvent expirer sous les coups. C'est cette cruauté des Mamelus qui a déterminé le Roi de Portugal à armer

les Indiens pour défendre leur pays. Ils ſont toujours prêts à marcher au premier ordre du Gouverneur ; & ils ſe ſont rendus ſi redoutables, que les Mamelus n'oſent plus gueres ſe préſenter devant eux.

§. II.

Des Indiens Manacicas, *de leur pays, & de ſes productions.*

NON loin des Mamelus, & à deux grandes journées de la peuplade de Saint Xavier, habitent les *Manacicas*. Cette nation eſt partagée en un grand nombre de villages qui ſont ſitués vers le nord, entre de grandes forêts ſi épaiſſes, qu'à peine y voit-on le ſoleil. Ces bois vont de l'orient à l'occident, & ſe terminent à de vaſtes ſolitudes, qui ſont inondées la plus grande partie de l'année.

La terre y eſt abondante en fruits ſauvages : on y trouve quantité d'animaux farouches, entre leſquels il y en a un d'une eſpece ſinguliere ; on le nomme *Famacoſio*. Cet animal reſſemble au ſinge par la tête, & au chien par le corps, à la réſerve qu'il eſt ſans queue ; c'eſt de tous les animaux le plus féroce & le plus léger à la courſe ; de

ſorte qu'on ne peut gueres échapper à ſes griffes : ſi l'on en rencontre quelqu'un en chemin, & que pour ſe dérober à ſa fureur, on monte ſur un arbre, l'animal pouſſe un certain cri ; & à l'inſtant on en voit pluſieurs autres, qui tous enſemble creuſent la terre autour de l'arbre, le déracinent & le font tomber.

Les Indiens ont trouvé le moyen de ſe défaire de ces animaux en s'aſſemblant en certain nombre, & ſe renfermant dans une enceinte de fortes paliſſades : puis ils font des cris, ce qui fait accourir ces animaux de toutes parts ; & tandis qu'ils travaillent à fouir la terre, pour abattre les pieux de la paliſſade, les Indiens les tuent, ſans aucun riſque, à coups de fléches.

Tout ce pays eſt arroſé de rivieres fort poiſſonneuſes, qui fertiliſſent ces terres, & rendent les moiſſons fort abondantes. Ces Indiens ont le teint olivâtre, & ſont du reſte bien pris dans leur taille. Il regne quelquefois parmi eux une maladie aſſez extraordinaire ; c'eſt une eſpece de lépre qui leur couvre tout le corps, & y forme une croûte ſemblable à l'écaille du poiſ-

son : mais cette incommodité ne leur cause ni douleur ni dégoût. Ils sont aussi vaillans que les Chiquites ; anciennement même ils ne formoient tous ensemble qu'une seule nation : mais les troubles & les dissentions qui s'éleverent parmi eux, les obligerent de se séparer. Depuis ce tems-là, par le commerce qu'eurent ces peuples avec d'autres nations, leur langage se corrompit entiérement ; l'idolâtrie s'est introduite parmi eux, de même que l'usage barbare de manger de la chair humaine.

§. III.

Maniere de construire leurs Villages ; occupation des Manacicas ; *leur Gouvernement.*

Il y a de l'art dans la disposition de leurs villages ; on y voit de grandes rues, des places publiques, trois ou quatre grandes maisons partagées en salles & en plusieurs chambres de suite : c'est où logent le principal Cacique & les Capitaines. Ces maisons sont destinées aussi aux assemblées publiques & aux festins, & servent de temples à leurs

dieux. Les maisons des particuliers sont construites dans un certain ordre d'architecture qui leur est propre. Ce qui surprend, c'est qu'ils n'ont point d'autre outil que des haches de pierre, pour couper le bois, & le mettre en œuvre.

Les femmes s'occupent avec grand soin à fabriquer des toiles, & à faire tous les ustensiles du ménage, auxquels elles emploient une terre préparée de longue main. Les vases qu'elles travaillent avec cette terre, sont si beaux & si délicats, qu'à en juger par le son, on croiroit qu'ils sont de métal.

Leurs villages sont peu éloignés les uns des autres; c'est ce qui facilite les fréquentes visites qu'ils se rendent, & les festins qu'ils se donnent très-souvent, où ils ne manquent gueres de s'enyvrer. Dans ces festins, le cérémonial Indien donne la place d'honneur au Cacique. Les *Mapono*, ou Prêtres des Idoles, occupent la seconde place; les Médecins sont au troisieme rang; & après eux les Capitaines, & le reste de la Noblesse.

Les habitans de chaque village rendent à leur Cacique une obéissance entiere. Ils bâtissent ses maisons, ils cultivent

vent ses terres, ils fournissent sa table de ce qu'il y a de meilleur dans le pays ; c'est lui qui commande dans tout le village, & qui fait punir les coupables. Les femmes sont tenues à la même obéissance à l'égard de la principale femme du Cacique ; car il peut en avoir autant qu'il lui plaît. Tous lui paient la dixieme partie de leur pêche, ou de leur chasse ; & ils ne peuvent y aller sans avoir obtenu sa permission.

Le Gouvernement est héréditaire : on prépare de bonne heure le fils aîné du Cacique, à succéder à son pere par l'autorité qu'on lui donne sur toute la jeunesse ; & c'est comme un apprentissage qu'il fait de la maniere de bien gouverner. Quand il est parvenu à un âge mûr, & capable du maniement des affaires, son pere se démet du Gouvernement, & lui en donne l'investiture avec beaucoup de cérémonie : tout dépossedé qu'il est, on n'en a pas moins d'affection & de respect pour lui. Quand il vient à mourir, ses obseques se font avec grand appareil. Son sépulcre se place dans une voûte souterraine bien murée, afin que l'humidité n'altere pas sitôt ses ossemens.

Le pays des Manacicas forme une espece de pyramide, qui s'étend du midi au nord, & dont les extrémités sont habitées par ces Indiens. Au milieu sont d'autres peuples aussi différens par la langue qu'ils parlent, que ressemblans par la vie barbare qu'ils menent.

§. IV.

De différentes nations voisines des Manacicas, *& de leurs mœurs & usages religieux.*

A LA baze de la pyramide, sont à l'orient les *Quimonocas*, & à l'occident les *Tapacuras*. Le côté du nord, en laissant au-delà les *Puizocas* & les *Paunacas*, est environné de deux rivieres, nommées *Potaquissimo* & *Zununaca*, dans lesquelles se jettent plusieurs ruisseaux, qui portent la fécondité dans toutes les terres. Les premiers villages vers l'orient sont ceux des *Eirinuncas* (*a*) : vers l'occident se trouvent

(*a*) Des *Mopoficos*, *Zibacas*, *Jurucarecas*, *Quiviquicas*, *Cozocas*, *Subarecas*, *Ibocicas*, *Ozonimacca*, *Tunumaaca*, *Zouca*, *Ofaaca*, *Quinomeca*, *&c.* On trouve encore les noms

ceux de *Zounaaca ;* & en tirant de-là vers la pointe de la pyramide au nord, on rencontre les *Quimiticas*. Les *Zibacas* qui n'en ſont pas fort éloignés, ont ſû toujours ſe préſerver des irruptions des Mamelus, qui ont déſolé tout le reſte du pays, qui s'étend juſqu'au fleuve Paraguai. Entre l'orient & le ſeptentrion on trouve les *Parabacas*, les *Quiziacas*, les *Naquicas*, & les *Mapaſinas*, nation fort brave, mais qui a été détruite en partie par une ſorte d'oiſeaux nommés *Pereſiucas*, qui vivent ſous terre, & qui n'étant pas plus gros qu'un moineau, ont tant de force, & ſont ſi hardis, que voyant un Indien, ils ſe jettent ſur lui & le tuent (*a*),

---

d'un graud nombre de villages Indiens, qui forment autant de tribus ou nations ſéparées, dont la langue eſt différente. La relation du voyage de quelques Miſſionnaires ſur le fleuve Paraguai qui ſuivra cet article, apprendra combien il ſe trouve de variété parmi le langage & les uſages de tous ces Indiens.

(*a*) Le Pere Duhalde, Éditeur du vingt-cinquieme volume des Lettres Édifiantes, d'où ces détails ſont tirés, auroit bien dû ſuppléer ici à la brieveté du Jéſuite Eſpagnol, en nous expliquant par quels moyens un oiſeau de la groſſeur d'un moineau peut tuer un homme.

vis-à-vis de ces peuples sont les *Mochezuus* & les *Picozas*, qui vont tous nuds ; les femmes même n'ont qu'une bandelette qui leur pend du col, pour y attacher leurs enfans. Les *Tapacuras* qui s'étendent entre l'occident & le septentrion, sont également nuds, & se nourrissent de chair humaine, près de-là sont les *Voures*, & plus de vingt autres nations dont on peut voir les noms dans les Lettres Edifiantes.

Pour ce qui est de la religion de ces peuples & des cérémonies qu'ils y observent, il n'y a point dans toutes ces Indes occidentales de nations plus superstitieuses ; ils paroissent avoir cependant quelque idée confuse du mistere de l'Incarnation.

C'est une tradition parmi eux, que dans les siecles passés, une Dame d'une grande beauté, conçût un fort bel enfant, sans l'opération d'aucun homme ; que cet enfant étant parvenu à un certain âge, opéra les plus grands prodiges, qui remplirent toute la terre d'admiration ; qu'à certain jour, ayant rassemblé un grand peuple, il s'éleva dans les airs, & se transforma en ce soleil que nous voyons. Son corps est tout

lumineux, disent les *Maponos*, ou Prêtres des idoles ; & s'il n'y avoit pas une si grande distance de lui à nous, nous pourrions distinguer les traits de son visage.

Il étoit très-naturel qu'un si grand Personnage fût l'objet de leur culte ; cependant ils n'adorent que des démons qui s'apparoissent quelquefois à eux sous des formes horribles. Ils reconnoissent une trinité de Dieux principaux, qu'ils distinguent des autres dieux qui ont beaucoup moins d'autorité : savoir le Pere, le Fils, & l'Esprit. Ils nomment le Pere *Omequeturiqui*, ou bien *Uragozoriso*. Le nom du Fils est *Urusana* ; & l'Esprit se nomme *Urupo*. Cette Vierge qu'ils appellent *Quipoci*, est la mere du Dieu *Urusana*, & la femme d'*Uragozoriso*. Le Pere parle d'une voix haute & distincte ; le Fils parle du nez, & la voix de l'Esprit est semblable au tonnerre. Le Pere est le Dieu de la justice, & châtie les méchans ; le Fils & l'Esprit, de même que la Déesse, font la fonction de Médiateurs, & intercedent pour les coupables.

C'est une vaste salle de la maison du Cacique, qui sert de temple aux dieux.

Une partie de la salle se ferme d'un grand rideau ; & c'est-là le sanctuaire où ces trois divinités qu'ils appellent d'un nom commun *Tinimaacas*, viennent recevoir les hommages des peuples, & publier leurs oracles. Ce sanctuaire n'est accessible qu'au principal Mapono ; car il y en a deux ou trois autres subalternes dans chaque village : mais il leur est défendu d'en approcher sous peine de mort.

C'est d'ordinaire dans les tems des assemblées publiques, que ces dieux se rendent dans leur sanctuaire. Un grand bruit, dont toute la maison retentit, annonce leur arrivée : ces peuples qui passent le tems à boire & à danser, interrompent leurs plaisirs, & poussent de grands cris de joie pour honorer la présence de leurs dieux. » *Tata-Equice*, » disent-ils ; c'est-à-dire, pere êtes-vous » déja venu ? Ils entendent une voix qui » leur répond *Panitoquès :* elle veut » dire ; enfans, courage : continuez à » bien boire, à bien manger, & à bien » vous divertir ; vous ne sauriez me » faire plus de plaisir. J'ai grand soin » de vous tous ; c'est moi qui vous pro- » cure les avantages que vous retirez

» de la chasse & de la pêche ; c'est de » moi que vous tenez tous les biens » que vous possédez. »

Après cette réponse, que ces peuples écoutent en grand silence & avec respect, ils retournent à leurs danses & à la chica qui est leur boisson ; & bientôt leurs têtes étant échauffées par l'excès qu'ils font de cette liqueur, la fête se terminent par des querelles, par des blessures, & par la mort de plusieurs d'entr'eux.

Les dieux ont soif à leur tour, & demandent à boire ; on prépare des vases ornés de fleurs ; & on choisit l'Indien & l'Indienne qui sont le plus en vénération dans le village, pour présenter la boisson. Le Mapono entrouve le coin du rideau, & la reçoit pour la porter aux dieux ; car il n'y a que lui qui soit leur confident, & qui ait droit de les entretenir. Les offrandes de ce qu'on a pris à la chasse & à la pêche ne sont pas oubliées.

Quand ces peuples sont au fort de leur yvresse & de leurs querelles, le Mapono sort du sanctuaire, & leur imposant silence, il leur annonce qu'il a exposé aux dieux leurs besoins ; qu'il

en a reçu des réponſes favorables
qu'ils leur promettent toutes ſortes de
proſpérités, de la pluie ſelon les be-
ſoins, une bonne récolte, une chaſſe
& une pêche abondantes, & tout ce
qu'ils peuvent déſirer. Un jour qu'un
de ces Indiens, moins dupe que ſes
compatriotes, s'aviſa de dire en riant
que les dieux avoient bien bû, & que la
chica les avoit rendus de bonne-hu-
meur ; le Mapono qui entendit ce trait
de raillerie, changea auſſi-tôt ſes magni-
fiques réponſes en autant d'impréca-
tions, & les menaça de tempêtes, de
tonnerres, de la famine & de la mort.

Il arrive ſouvent que le Mapono rap-
porte de la part des dieux des réponſes
bien cruelles ; il ordonne à tout le vil-
lage de prendre les armes, d'aller fon-
dre ſur quelqu'un des villages voiſins,
de piller tout ce qui s'y trouvera, &
d'y mettre tout à feu & à ſang. Il eſt
toujours obéi : c'eſt ce qui entretient
parmi ces peuples des inimitiés & des
guerres continuelles, & ce qui les porte
à s'entre-détruire les uns les autres.

Outre ces dieux principaux, ils en
adorent d'autres d'un ordre inférieur,
qu'ils nomment *Iſituus*, ce qui ſignifie

Seigneurs de l'eau. L'emploi de ces dieux est de parcourir les rivieres & les lacs, & de les remplir de poissons en faveur de leurs dévôts. Ceux-ci les invoquent dans le tems de leur pêche, & les encensent avec de la fumée de tabac. Si la chasse ou la pêche a été abondante, ils vont au temple leur en offrir une partie en signe de reconnoissance.

Ils nomment les ames *Oquipans* : ils croyent qu'elles sont immortelles, & qu'au sortir de leurs corps, elles sont portées par leurs Prêtres dans un lieu où elles doivent se réjouir éternellement. Quand quelqu'un vient à mourir, on célebre ses obséques avec plus ou moins de solemnité, selon le rang qu'il tenoit dans le village. Le Mapono, auquel ils croyent que cette ame est confiée, reçoit les offrandes que la mere & la sœur du défunt lui apportent : il répand de l'eau, pour purifier l'ame de ses souillures ; il console cette mere & cette femme affligée, & leur fait espérer que bientôt il aura d'agréables nouvelles à leur dire sur l'heureux sort de l'ame du défunt, & qu'il va la conduire au ciel.

Après quelque-tems le Mapono de-

retour de ſon voyage, fait venir la mer
& la femme ; & prenant un air gai,
ordonne à celle-ci d'eſſuier ſes larmes
& de quitter ſes habits de deuil, parc
que ſon mari eſt heureuſement arriv
dans le ciel, où il l'attend pour parta
ger ſon bonheur avec elle.

Le voyage du Mapono avec l'am
eſt pénible ; il lui faut traverſer d'épaiſ
ſes forêts, des montagnes eſcarpées
deſcendre dans des vallées remplies d
rivieres, de lacs, & de marais bour
beux, juſqu'à ce qu'enfin après bien
des fatigues, il arrive à une grande ri
viere, ſur laquelle eſt un pont de bois,
gardé nuit & jour par un dieu nommé
Tatutiſo, qui préſide au paſſage des
ames, & qui met le Mapono dans le
chemin du ciel.

Ce dieu a le viſage pâle, la tête chau
ve, une phiſionomie qui fait horreur,
le corps plein d'ulcères, & couvert de
miſérables haillons. Il ne va point au
temple pour y recevoir les hommages
de ſes dévots ; ſon emploi ne lui en
donne pas le loiſir, parce qu'il eſt con
tinuellement occupé à paſſer les ames.
Il arrive quelquefois que ce dieu arrête
l'ame au paſſage, ſur-tout ſi c'eſt celle

d'un jeune homme, afin de la purifier ; si cette ame eſt peu docile, & réſiſte à ſes volontés, il s'irrite, il prend l'ame & la précipite dans la riviere, afin qu'elle ſe noie. C'eſt-là, diſent-ils, la ſource de tant de funeſtes événemens qui arrivent dans le monde. Des pluies abondantes & continuelles avoient ruiné les moiſſons dans la terre des Indiens *Turucares*. Ce peuple qui étoit inconſolable, s'adreſſa au Mapono pour demander aux dieux quelle étoit la cauſe d'un ſi grand malheur. Le Mapono après avoir pris le tems de conſulter les dieux, rapporta leur réponſe, qui étoit qu'en portant au ciel l'ame d'un jeune homme dont le pere vivoit encore dans le village, cette ame manqua de reſpect au *Tatutiſo*, & ne voulut point ſe laiſſer purifier ; ce qui avoit obligé ce dieu cruellement irrité, de la jetter dans la riviere.

A ce récit, le pere de ce jeune homme qui aimoit tendrement ſon fils, & qui le croyoit déja au ciel, ne pouvoit ſe conſoler ; mais le Mapono ne manqua pas de reſſource dans ce malheur extrême. Il dit au pere affligé, que s'il vouloit lui préparer un canot

bien propre, il iroit chercher l'ame de son fils au fond de la riviere. Le canot fut bientôt prêt, & le Mapono le chargea sur ses épaules. Peu après les pluies étant cessées, & le ciel devenu serein, il revint avec d'agréables nouvelles ; mais le canot ne reparut jamais.

Du reste, c'est un pauvre paradis que le leur ; & les plaisirs qu'on y goûte ne sont gueres capables de contenter un esprit tant soit peu raisonnable : ils disent qu'il y a de fort gros arbres, qui distilent une sorte de gomme dont ces ames subsistent ; que l'on y trouve des singes que l'on prendroit pour de Ethiopiens ; qu'il y a du miel & un peu de poisson ; qu'on y voit voler de toutes parts un grand aigle, sur lequel ils débitent beaucoup de fables ridicules.

Les *Morotocos*, voisins des *Manacas*, sont de haute taille, & d'une complexion robuste ; ils font leurs fléches & leurs lances d'un bois très-dur, qu'ils savent manier avec beaucoup d'adresse. Les femmes y ont toute l'autorité, & non seulement les maris leur obéissent ; mais ils sont encore chargés des plus vils emplois du ménage & des détails domestiques. Elles ne conservent pas plus

deux enfans ; quand elles en ont davantage, elles les font mourir, pour se débarrasser des soins qu'exige leur enfance. Quoiqu'ils aient des Caciques & des Capitaines, il n'y a parmi eux nul vestige de gouvernement & de religion. Leur pays est sec & stérile, & tout environné de montagnes & de rochers ; ils n'ont pour tout aliment que des racines qu'ils trouvent en abondance dans les bois. Ils ont des forêts de palmiers. Le tronc de ces arbres leur fournit une moële spongieuse, dont ils expriment le suc qui leur sert de boisson ; quoique durant l'hyver l'air soit fort froid dans leur climat, & que souvent il y gêle, ils sont totalement nuds, & n'en ressentent nulle incommodité. Un calus général leur épaissit la peau, l'endurcit, & les rend insensibles aux injures de l'air.

CHAPTIRE VI.

Voyage sur le fleuve Paraguai ; Nations des contrées qu'il arrose & des peuples qui habitent ses bords.

NOUS partîmes le 10 Mai 1703 (*a*) du port de notre peuplade de la Purification, d'où après avoir passé par *Atingui*, nous prîmes terre le vingt-sept du même mois à *Itati*. De-là nous continuâmes notre route vers la riviere *Paramini*, dans le lieu où le Parana se jette dans le fleuve Paraguai. Les vents furieux qui regnoient alors nous causerent tant de fatigues & de retard, que nous ne pûmes aborder que le 27 Juin Juin au port de l'Assomption, où nous trouvâmes une grande barque, quatre balses, deux pirogues & un canot.

Nous nous embarquâmes, & après avoir avancé quelques lieues, nous dé-

(*a*) Ils étoient quatre Jésuites. Voyez le vingt-cinquieme volume des Lettres Édifiantes, page 62.

couvrîmes un peu au loin des canots d'Indiens *Payaguas*, qui vraisemblablement alloient à la découverte. Un Missionnaire se mit dans le canot pour les aller joindre & les gagner par des témoignages d'amitié, mais les Indiens s'enfuirent en criant de toutes leurs forces. *Pée pémonda ore camarada Buenos-Ayres viarupi*; ce qui veut dire, nous ne nous fions point à des gens d'une nation qui a fait périr tant de nos camarades qui demeuroient aux environs de *Buenos-Aires*.

Cependant le Missionnaire étant descendu à terre, attacha à des branches d'arbre plusieurs bagatelles de peu de valeur, qui sont estimées de ces barbares. Ces petits présens les rassurerent, ils s'en saisirent, & quatre d'entr'eux s'approcherent d'une des balses, & y laisserent des nattes de jonc fort jolies & d'un travail délicat. Un Néophite, nommé Anicet, se persuadant qu'après ces témoignages réciproques d'amitié, il pourroit établir des liaisons parmi les Payaguas, s'approcha de quelques-uns avec cinq ou six de ces compagnons; mais tandis qu'il tâchoit de gagner leur confiance par de petits

préſens, une troupe de Payaguas, partagée en deux canots, ſortirent d'une embuſcade où ils étoient cachés, & vinrent fondre ſur Anicet & ſes compagnons, qu'ils aſſommerent à coups de maſſues.

Les Payaguas voyant qu'on ne cherchoit point à tirer vengeance de cet aſſaſſinat, parurent en grand nombre dans une quantité prodigieuſe de canots, qui formoient deux eſpeces d'eſcadre. L'une débarque ſon monde à terre, & l'autre rodoit de tous côtés ſur le fleuve, ſans cependant que ni les uns ni les autres oſaſſent nous attaquer. Dans l'obſcurité de la nuit ſeulement, ils nous jetterent des pierres, & tirerent des fléches ſur nous ſans que nous ayons reçu aucun dommage.

Le ſix Août nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Xexui*. Le vingt-un nous trouvâmes un petit fort entouré de paliſſades avec trois grandes croix. C'étoit l'ouvrage des Payaguas qui avoient planté ces croix dans la vue de ſe délivrer des tygres qui infeſtoient leur pays.

Le trente nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Tapotii*, où nous

apperçûmes deux canots d'Indiens nommés *Guachicors*. La bouche de cette riviere eſt éloignée de trente lieues de celle de *Piray*; mais avant que d'y arriver, il faut paſſer par des courans très-rapides, qui ſe trouvent entre une longue ſuite de rochers. Nous en vîmes douze fort hauts, & taillés naturellement d'une maniere ſi agréable à la vue, qu'on les auroit pris pour l'ouvrage de l'art.

A ſix lieues de-là eſt le lac *Nengetures*, où ſe jette une riviere qui deſcend des terres habitées par les *Guamas*. Ces peuples ſont en quelque ſorte les eſclaves des *Guaicuras*. Ils y entretiennent leurs haras de mules & de cavales, ils cultivent la terre & y ſement du tabac, qui y croît en abondance. Il y a dans cette contrée beaucoup d'autres nations, une entr'autres nommée *Lenguas*, qui parle la même langue que les Chiquites.

Deux lieues au-delà de ce lac eſt l'embouchure du *Mboimboi*. De-là juſqu'au *Xarayes*, on voit de vaſtes campagnes, où des grains croiſſent naturellement & ſans culture. Le 22 Septembre nous paſsâmes entre les mon-

tagnes de *Cunayequa* & de *Ito*, où sont les *Sinamacas*. Le vingt-neuf nous arrivâmes à l'endroit où le fleuve *Paraguai* se partageant en deux bras, forme une grande isle.

Le dix-sept nous jettâmes l'ancre à la vue du lac *Jaragui*, qui est caché en partie entre les bois & les montagnes, jusques vers les *Orejones*. Les campagnes de l'un & l'autre côté du fleuve sont pleines d'habitations Indiennes. Elles sont en plus grand nombre à la gauche du fleuve, parce que les marais & les lacs dont elles sont environnées, les rendent en quelque sorte inaccessibles, & mettent ces nations à couvert des *Mamelus*. On en compte environ quarante à gauche, & vingt à droite.

La plûpart de ces nations se réduisent à deux ou trois villages, & à trois ou quatre cens hommes ; & quoiqu'elles confinent les unes aux autres, elles parlent chacune une langue différente, & ne s'entendent point entr'elles. Elles n'ont nul commerce ensemble, & se font souvent la guerre.

Le dix-huit, après avoir laissé à main droite le lac *Tuquis*, nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Paraiguazu*,

qui décharge ſes eaux dans le fleuve avec une impétuoſité extraordinaire. Nous y rencontrâmes un jeune Indien qui nous marqua beaucoup d'affection, & qui monta dans notre barque avec ſes armes & ſa natte qui étoit délicatement travaillée. Il régala nos Indiens d'un capivara ou capivard qu'il avoit tué. C'eſt un quadrupede de la grandeur d'un cochon d'un an, qui reſte ordinairement le jour dans la mer, & ne vient à terre que pendant la nuit. Son poil eſt blanchâtre, court, menu, & roide, ſa tête eſt de même forme que celle du lievre, ſes yeux ſont petits & vifs, & il n'a point de queue. Au moyen de ſes ongles qui ſont fort pointus, il monte très-bien ſur les arbres pour en manger les fruits.

Enfin le 31 Octobre nous entrâmes dans le fameux lac de *Xarayes*, dans lequel pluſieurs rivieres navigables viennent ſe décharger. On croît communément que c'eſt dans ce lac que le fleuve *Paraguai* prend ſa ſource. A l'entrée du lac eſt ſituée l'iſle des *Orejones*, où il y avoit autrefois une nation très-nombreuſe, qui a été détruite entiérement par les *Mamelus*. Le climat de

cette isle est temperé & très-sain, quoiqu'elle soit à la hauteur de dix-sept degrés & quelques minutes. Selon l'opinion commune, elle a quarante lieues de long, & dix de large. Son terroir est fertile, bien qu'elle soit pleine de montagnes toutes couvertes de beaux arbres, qui paroissent très-propres à toute sorte d'ouvrages.

Comme nous étions dans la saison où les eaux du fleuve diminuent, & qu'il y avoit à craindre que notre barque ne donnât sur des bas fonds, nous prîmes le parti de quitter cette isle après y avoir séjourné un mois & demi.

Etant arrivé à l'endroit du fleuve où les *Payaguas* avoient assommé Anicet & ses compagnons, nous leur députâmes un de leurs compatriotes, qui étoit de nos amis, pour les assûrer que nous leur pardonnions le meurtre de nos Indiens, & que nous n'avions que des pensées de paix & d'amitié.

Nos députés s'acquiterent si bien de leur commission, que quelques *Payaguas* vinrent avec eux demander pardon de leur meurtre, & nous remirent un Espagnol qu'ils avoient fait esclave. Notre amitié s'étant renouvellée, vingt

leurs canots arriverent les uns après
s autres dans notre barque, & nous
ur fîmes à chacun quelques petits pré-
ns. Leurs Caciques vinrent enſuite
us apporter des fruits, & nous don-
rent un canot fort propre.

Ce qui eſt étonnant, c'eſt que cette
tion qui ne compte gueres que qua-
cens hommes capables de porter
armes, s'étend ſur tout le fleuve
raguai. Une partie ſe répand environ
ux cens lieues ſur le fleuve ou ſur la
re, depuis le lac *Xarayes*. L'autre
rtie, rode ſans ceſſe vers la ville de
ſſomption, pillant & faiſant eſclaves
ux qu'ils rencontrent. Leur vie eſt
ntinuellement errante & vagabonde.
ne peuvent être long-tems ſous le
me ciel ; aujourd'hui ſur la Terre-
rme, demain dans quelque Iſle, ils
vivent que de la chaſſe & de la pêche.
Le 17 Décembre nous arrivâmes à
ſſomption, que nous quittâmes le 9
nvier ſuivant, pour nous rendre dans
s cheres peuplades du Paraguai.

CHAPITRE VII.

Pays des Moxes *; ſes production différentes ; nations qui l'habitent.*

SOUS le nom de *Moxes* (*a*), on comprend un aſſemblage de différentes nations d'infideles de l'Amérique. Ces peuples habitent un pays immenſe, qui ſe découvre à meſure qu'en quittant Saint Croix de la Sierra, on cotoye une longue chaîne de montagnes eſcarpées qui vont du ſud au nord. Il eſt ſitué dans la Zone-Torride, & s'étend depuis dix juſqu'à quinze degrés de latitude méridionale. On en ignore entiérement les limites.

Cette vaſte étendue de terre paroît une plaine aſſez unie ; mais elle eſt preſque toujours inondée, faute d'iſſue pour faire écouler les eaux. Elles s'y amaſſent en abondance par les pluies fréquentes, par les torrens qui deſcendent des montagnes, & par les débordemens de

(*a*) Tome 10, page 186.

rivieres. Pendant plus de quatre mois de l'année, ces peuples ne peuvent avoir de communication entr'eux ; car la néceſſité où ils ſont de chercher des hauteurs pour ſe mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabannes ſont fort éloignées les unes des autres.

Outre cette incommodité, ils ont encore celle du climat, dont la chaleur eſt exceſſive. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit temperé de tems en tems, en partie par l'abondance des pluies & par l'inondation des rivieres, en partie par le vent de nord, qui y ſouffle preſque toute l'année ; mais auſſi d'autrefois le vent du ſud qui vient du côté des montagnes, couvertes de neiges, ſe déchaîne avec tant d'impétuoſité, & remplit l'air d'un froid ſi piquant, que ces peuples preſque nuds, & d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de ſoutenir ce dérangement ſubit des ſaiſons, ſur-tout lorſqu'il eſt accompagné d'inondations, qui ſont preſque toujours ſuivies de la famine & de la peſte.

Les ardeurs d'un climat brûlant, jointes à l'humidité preſque continuelle de la terre, produiſent une grande quantité de ſerpens, de vipères, de fourmis,

de moſquites, de punaiſes volantes, & une infinité d'autres inſectes qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir ſi ſtérile, qu'il ne peut porter ni bled, ni vigne, ni aucun des arbres fruitiers qu'on cultive en Europe; c'eſt ce qui fait auſſi que les bêtes à laine ne peuvent y ſubſiſter. Il n'en eſt pas de même des taureaux & des vaches; on a éprouvé qu'ils y multiplioient comme dans le Pérou.

Les *Moxes* ne vivent gueres que de la pêche & de quelques racines que le pays produit en abondance. Il y a de certains tems où le froid eſt ſi âpre, qu'il fait mourir une partie du poiſſon dans les rivieres. Les bords en ſont quelquefois tout infectés; c'eſt alors que les Indiens courent avec précipitation ſur le rivage pour en faire leur proviſion. Quelque puant que ſoit ce poiſſon, ils ne le mangent pas avec moins d'appétit, pace que le feu ſelon eux, raccommode tout; ils ſont pourtant obligés de ſe retirer ſur les montagnes une bonne partie de l'année, & d'y vivre de la chaſſe. On trouve ſur ces montagnes une infinité d'ours, de

léopards,

léopards, de tigres, de chevres, de porcs sauvages, & quantité d'autres animaux tout-à-fait inconnus en Europe. On y voit aussi différentes especes de singes. La chair de cet animal, quand elle est boucanée, est pour les Indiens un mets délicieux.

Ce qu'ils racontent d'un animal appellé *Ocorome*, est assez singulier. Il est suivant eux de la grandeur d'un gros chien, son poil est roux, son museau pointu, & ses dents sont fort affilées. S'il trouve un Indien désarmé, il l'attaque & le jette par terre, sans pourtant lui faire de mal, pourvu que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort : alors l'ocorome remue l'Indien, tâte avec soin toutes les parties de son corps, & se persuadant qu'il est mort effectivement comme il le paroit, il le couvre de paille & de feuillages, & s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien échappé de ce danger, se releve aussi-tôt, & grimpe sur quelque arbre ; d'où il voit revenir l'ocorome, accompagné d'un tigre, qu'il semble avoir invité au partage de sa proie ; mais ne la trouvant plus, il pousse d'affreux hurlemens, en regar-

dant ſon camarade, comme s'il vouloit lui témoigner la douleur qu'il a de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les *Moxes*, ni loix, ni gouvernement, ni police. On n'y voit perſonne qui commande, ni qui obéiſſe. S'il ſurvient quelque différend parmi eux, chaque particulier ſe fait juſtice par ſes mains.

Comme la ſtérilité du pays les oblige de ſe diſperſer dans diverſes contrées, afin d'y trouver de quoi ſubſiſter, il eſt rare qu'ils puiſſent ſe raſſembler. Ils bâtiſſent des cabannes fort baſſes dans les lieux qu'ils ont choiſi pour leur retraite, & chaque cabanne eſt habitée par ceux de la même famille; ils ſe couchent à terre ſur des nattes, ou bien ſur un hamac, qu'ils attachent à des pieux, ou ſuſpendu entre deux arbres, & là ils dorment expoſés aux injures de l'air, aux inſultes des bêtes, & aux morſures des moſquites. Néanmoins ils ont coutume de parer à ces inconvénients en allumant du feu autour de leur hamac: la flamme les échauffe, la fumée éloigne les moſquites, & la lumiere écarte au loin les bêtes féroces; mais leur ſommeil eſt bien troublé par le ſoin qu'ils

doivent avoir de rallumer le feu quand il vient à s'éteindre.

Ils n'ont point de tems reglé pour leur repas ; toute heure leur eſt bonne, dès qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens ſont groſſiers & inſipides, il eſt rare qu'ils en faſſent d'excès ; mais ils ſavent ſe dédommager du côté de la boiſſon. Ils ont trouvé le ſecret de faire une liqueur très-forte avec quelques racines pourries qu'ils ſont infuſer dans de l'eau. Cette liqueur les enyvre en peu de tems, & les porte aux derniers excès de fureur. Ils en uſent principalement dans les fêtes qu'ils célebrent en l'honneur de leurs dieux.

Au bruit de certain inſtrument, dont le ſon eſt fort déſagréable, ils ſe raſſemblent ſous des eſpeces de berceaux, qu'ils forment de branches d'arbres entrelaſſées les unes dans les autres, & là ils danſent tout le jour en déſordre, & boivent à longs traits leur liqueur enyvrante. La fin de ces ſortes de fêtes eſt preſque toujours tragique ; elles ne ſe terminent gueres que par la mort de pluſieurs de ces malheureux, & par des actions indignes de l'homme raiſonnable.

Quoiqu'ils ſoient ſujets à des infirmités preſque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remede. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes médicinales, que le ſeul inſtinct apprend aux bêtes pour leur guériſon. mais en revanche ils ſont très-habiles dans la connoiſſance des herbes vénéneuſes, dont ils ſe ſervent en toute occaſion pour tirer vengeance de leurs ennemis. Ils ont l'habitude d'empoiſonner leurs fléches lorſqu'ils ſe font la guerre; & ce poiſon eſt ſi actif, que les moindres bleſſures deviennent mortelles.

L'unique ſoulagement qu'ils ſe procurent dans leurs maladies, conſiſte à appeller des enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir particulier de les guérir. Ces Charlatans vont trouver les malades, récitent ſur eux quelques prieres ſuperſtitieuſes, leur promettent de jeûner pour leur guériſon, & de prendre un certain nombre de fois par jour, du tabac en fumée; ou bien ce qui eſt une inſigne faveur, ils ſucent la partie affectée, après quoi ils ſe retirent, à condition toutefois qu'on leur payera libéralement ces ſortes de ſervices.

Ce n'eſt pas que le pays manque de remedes propres à guérir tous leur maux ; il y en a abondamment, & de très-efficaces. Ceux qui ſe ſont appliqués à connoître les ſimples qui y croiſſent, ont compoſé, de l'écorce de certains arbres, & de quelqu'autres herbes, un antidote admirable contre la morſure des ſerpens. On trouve preſqu'à chaque pas ſur les montagnes, de l'ébene & du gayac, de la canelle ſauvage, & une autre écorce d'un nom inconnu qui eſt très-ſalutaire à l'eſtomac, & qui appaiſe ſur-le-champ toutes ſortes de douleurs.

Il y croît encore pluſieurs autres arbres, qui diſtillent des gommes & des aromates propres à réſoudre les humeurs, à échauffer & à ramolir, ſans parler de pluſieurs ſimples connus en Europe, & dont ces peuples ne font nul cas, tels que ſont le fameux arbre de quinquina, & une écorce appellée *caſcarille*, qui a la vertu de guérir toutes ſortes de fievres.

Rien ne fait mieux voir leur ſtupidité, que les ridicules ornemens dont ils croient ſe parer, & qui ne ſervent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne

ſont naturellement. Les uns ſe noirciſſent une partie du viſage, & ſe barbouillent l'autre, d'une couleur qui tire ſur le rouge. D'autres ſe percent les levres & les narines, & y attachent diverſes babioles, qui font un ſpectacle riſible. On en voit quelques-uns qui ſe contentent d'appliquer ſur leur poitrine, une plaque de métal ; d'autres qui ſe ceignent, de pluſieurs fils paſſés dans des grains de verre, mêlés avec des dents, & des morceaux de cuir des animaux qu'ils ont tués à la chaſſe. Il y en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgés : plus ils portent de ces marques de cruauté, plus ils ſe rendent reſpectables à leurs compatriotes. Les moins difformes ſont ceux qui ſe couvrent la tête, les bras & les genoux de diverſes plumes d'oiſeaux, qu'ils arrangent avec un certain ordre qui n'eſt pas ſans agrément.

L'unique occupation des *Moxes* eſt d'aller à la chaſſe & à la pêche, ou d'ajuſter leurs arcs & leurs fléches. Celle des femmes eſt de préparer la liqueur que doivent boire leurs maris, & de prendre ſoin des enfans. Ils ont la coutume barbare d'enterrer les petits en-

ſans, quand la mere vient à mourir ; & s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux, elle enterre l'un d'eux, alléguant pour raiſon, que deux enfans ne peuvent pas bien ſe nourrir à la fois.

Toutes ces différentes nations ſont preſque toujours en guerre les unes avec les autres. Leur maniere de combattre eſt toute confuſe & tumultueuſe. Ils n'ont point de chefs, & ne gardent nulle diſcipline ; du reſte, une heure ou deux de combat finit toute la campagne. On reconnoît les vaincus à la fuite. Ceux qui ſont pris ſont eſclaves, & on les vend pour peu de choſe aux peuples avec qui ils ſont en commerce

Les enterremens des *Moxes* ſe font ſans cérémonies ; les parens du mort creuſent une foſſe, ils accompagnent enſuite le corps en ſilence & en pouſſant des ſanglots. Quand il eſt mis en terre, ils partagent entr'eux ſa dépouille, & dès-lors ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de cérémonies à leurs mariages ; tout conſiſte dans le conſentement mutuel des parens de ceux qui s'épouſent, & dans

quelques préſens que fait le mari au pere, ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouſer. On compte pour rien le conſentement de ceux qui contractent ; & c'eſt une autre coutume établie parmi eux, que le mari ſuit ſa femme par-tout où elle veut aller.

Quoiqu'ils admettent la poligamie, il eſt rare qu'ils ayent plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir pluſieurs. Cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes, comme un crime énorme ; & ſi quelqu'une oublioit ſon devoir, elle paſſe dans leur eſprit pour une infâme ; ſouvent même il lui en coûte la vie.

Parmi les *Moxes*, il y en a qui adorent le ſoleil, la lune & les étoiles ; d'autres adorent les fleuves, quelques-uns, un prétendu tigre inviſible : quelqu'autres portent toujours ſur eux un grand nombre de petites idoles, d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme qui ſoit l'objet de leur créance ; ils vivent ſans eſpérance d'aucun bien futur ; & s'ils font quelques actes de religion, la crainte ſeule en eſt le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque choſe

un esprit, qui s'irrite quelquefois contre eux, & qui leur envoye les maux dont ils sont affligés ; c'est pour cela que leur principal soin est d'appaiser ou de ne pas offenser cette puissance secrette à laquelle, disent-ils, il est impossible de résister. Du reste, ils ne font paroître au dehors aucun culte extérieur & solemnel, & parmi tant de nations diverses, on n'en a pû découvrir qu'une ou deux, qui usassent d'une espece de sacrifice.

On trouve pourtant parmi les *Moxes*, deux sortes de Ministres, pour traiter des choses de la religion. Il y en a qui sont de vrais enchanteurs, dont l'unique fonction est de rendre la santé aux malades. D'autres sont comme les Prêtres destinés à appaiser les dieux. Les premiers ne sont élevés à ce rang d'honneur qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de viande & de poisson. Il faut outre cela qu'ils ayent été blessés par un tigre, & qu'ils se soient échappés de ses griffes.

C'est alors qu'on les révere comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge de-là qu'ils ont été respectés & favorisés du tigre invisible, qui les a

protégés contre les efforts du tigre visible avec lequel ils ont combattus.

Quand ils ont exercé long-tems cette fonction, on les fait monter au suprême Sacerdoce. Mais pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entiere avec la même rigeur, & que leur abstinence se produise au dehors par un visage hâve, & exténué. Alors on exprime le suc de certaines herbes fort piquantes, & on leur en jette dans les yeux, ce qui leur fait souffrir des douleurs aigues ; & c'est ainsi qu'on leur imprime le caractere du Sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vue s'éclaircit, ce qui fait qu'ils donnent à ces Prêtres le nom de *Tiharaugui*, qui signifie en leur langue, celui qui a les yeux clairs.

A certain tems de l'année, & sur-tout vers la nouvelle lune, ces Prêtres rassemblent ces peuples sur quelques collines un peu éloignées de la bourgade. Dès le point du jour tout le peuple marche vers cette endroit en silence ; mais quand il est arrivé au terme, il rompt tout-à-coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-ils, afin d'attendrir le cœur de leur divinité. Toute la jour-

née se passe dans le jeûne & dans ces cris confus ; & ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes.

Leurs Prêtres commencent par se couper les cheveux, & c'est parmi ces peuples le signe d'une grande joie, & par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes & rouges. Ils font apporter ensuite de grands vases, où l'on verse la liqueur enyvrante qui a été préparée pour la solemnité. Ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs dieux, & après en avoir bû sans mesure, il l'abandonnent à tout le peuple, qui à leur exemple, en boit aussi avec excès. Toute la nuit est employée à boire & à danser : un d'eux entonne la chanson, & tous formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence, & à pancher nonchalamment la tête de côté & d'autre; avec des mouvemens de corps indécens ; car c'est en quoi consiste toute leur danse. On est censé plus dévot & plus religieux à proportion qu'on fait plus de ces folies & de ces extravagances. Enfin ces sortes de réjouissances finissent d'ordinaires par des blessures & par la mort de plusieurs d'entr'eux.

Ils ont quelque connoissance de l'immortalité de l'ame, mais ils ne soupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre, ou des récompenses à espérer.

Toutes ces nations sont distinguées les unes des autres, par les diverses langues qu'elles parlent. On en compte jusqu'à trente-neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entr'elles.

Les plus féroces sont les *Garaycus*, qui se sont rendus redoutables par leur cruauté & la barbare coutume qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Ils poursuivent les hommes à-peu près de la même maniere qu'on va à la chasse des bêtes. Ils les prennent vivans s'ils peuvent, ils les entraînent avec eux, & les égorgent l'un après l'autre à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe, parce que, disent-ils, ils sont sans cesse affrayés par les cris lamentables des ames dont ils ont mangé les corps : ainsi errans & vagabonds, ils répandent par-tout la consternation & l'effroi.

Il n'en est pas de même des *Baures*; ils sont doux & humains, & plus civilisés que les *Moxes*; leurs bourgades sont

fort nombreuses. On y voit des rues & des places d'armes où les soldats font l'exercice. Chaque bourgade est environnée d'une bonne palissade, qui la met à couvert de leurs ennemis. Ils dressent des especes de trappes dans les grands chemins, qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats ils se servent d'une sorte de bouclier fait de cannes entrelassées les unes dans les autres, & revêtues de coton & de plumes de diverses couleurs, qui sont à l'épreuve des fléches. Ils choisissent ceux qui ont le plus de valeur & d'expérience pour en faire des Capitaines, à qui ils obéissent; ils reçoivent bien leurs hôtes. Une de leurs cérémonies est d'étendre à terre une grande piece de coton, sur laquelle ils font asseoir celui à qui ils veulent faire honneur.

Non loin des *Baures*, est, dit-on, le pays des *Amazônes*, femmes belliqueuses. Tout ce qu'on en dit est, qu'à certain tems de l'année, elles reçoivent des hommes chez elles : qu'elles tuent les enfans mâles qui en naissent : qu'elles ont grand soin d'élever les filles, & que de bonne-heure, elles les endurcissent aux travaux de la guerre.

CHAPITRE VIII.

Description du Fleuve Maragnon *ou des* Amazônes.

CETTE fameuse riviere (*a*), dont la carte a été donnée en 1707 par le Pere Samuël Fritz, Jésuite, qui l'a navigée depuis sa source jusqu'à son embouchure, est la plus grande que l'on ait encore découverte dans la monde entier ; les uns l'ont appellée la riviere *d'Orellana*, d'autres lui ont donné le nom de *Maragnon* ; & quelques autres l'ont nommée la riviere des *Amazônes :* c'est sans doute à cause des *Amazônes* qui ont leurs habitation le long de son rivage, assez près de la nouvelle *Grenade*, & par conséquent de la riviere d'*Orinoque.*

L'*Orinoque* en certains endroits ne paroît pas si large que la riviere des *Amazônes*, mais il l'est beaucoup plus vers l'isle de la *Sainte-Trinité*, où il se

(*a*) Tome 12, page 212.

décharge dans la mer par soixante-six embouchures. Au milieu de toutes ces embouchures, il y a une infinité d'Isles habitées par des Indiens infideles.

On rapporte des *Amazônes*, qu'elles ont un divorce presque perpétuel avec leurs maris ; qu'elles ne les vont voir qu'une fois pendant l'année, & que les maris viennent les revoir à leur tour l'année suivante ; que dans le tems de ces visites mutuelles, ils font de grands festins, ils célebrent leurs mariages, ils coupent les mammelles aux jeunes filles, afin que dans un âge plus avancé, elles puissent tirer plus habilement de l'arc, & combattre plus aisément leurs ennemis. On ajoute que quand elles vont visiter leurs maris, ceux-ci sont obligés de les nourrir, de leur préparer à manger, & de les servir, tandis qu'elles se tiennent tranquilles dans leurs hamacs.

Le fleuve *Maragnon* a sa source dans le lac *Lauricocha*, assez près de la ville de *Guanuco*, dans le Royaume du Pérou. Il va en serpentant : son cours est de dix-huit cens lieues ; il se décharge dans la mer du nord par quatre-vingt-quatre embouchures, qui embrassent

une étendue du même nombre de lieues
Il porte la douceur de ſes eaux à plu
de trente lieues en pleine mer. Un grand
nombre de rivieres viennent s'y déchar
ger du côté du nord & du midi : la
plûpart de ces rivieres ont leur ſource
à plus de cent lieues de leur embou-
chure. On y trouve toutes ſortes de
poiſſons, & beaucoup de gibier dans
les campagnes voiſines.

Ce grand fleuve eſt couvert d'une
infinité d'Iſles de différentes grandeurs
les moindres ſont de quatre, cinq, dix
& vingt lieues ; elles ſont aſſez près les
unes des autres : & les inondations qui
y arrivent tous les ans, ſervent beau-
coup à les fertiliſer. Les peuples qui
les habitent ſe font du pain des racines
d'yuca : quand ce pain eſt ſec, ils le
détrempent dans l'eau, laquelle après
avoir bouilli à petit feu, fermente,
& forme un breuvage qui enyvre de
même que le vin ; cette liqueur eſt fort
en uſage dans leurs feſtins.

Près de la ville de *Borgia*, il ſe
trouve un détroit qui ſe nomme *Pongo*,
il a trois lieues de longueur, & il ſe
partage en vingt-cinq bras dans ſa lar-
geur. La riviere dans cet endroit eſt ſi

rapide que les batteaux passent ce détroit en un quart-d'heure. A trois cens soixante lieues de la mer se trouve un autre détroit vers l'embouchure de la riviere *Tupinamba*, où le fleuve des *Amazônes* est tellement rétreci par les terres, qu'il n'a gueres qu'un quart de lieues de large ; communément il a une lieue ou une demi-lieue.

Depuis la ville de *Jaen*, où la riviere des *Amazônes* commence à porter bateau, jusqu'à la mer, les deux rives sont couvertes d'arbres fruitiers de toute espece : les cacaotiers y abondent aussi-bien que les cédres, & d'autres arbres propres du pays. On y voit des vignes sauvages, & une écorce aromatique, qui sert à la teinture : il s'y trouve quantité de bocages qui produisent toute sorte de simples.

Parmi une infinité de poissons qui se trouvent dans cette riviere, il n'y en a point de plus remarquable, ni de plus délicat que la vache marine. Les Espagnols l'appellent *pece-buen*, à cause de la ressemblance qu'elle a avec le bœuf. Cet animal va paître sur le rivage, & se nourrit des herbes qu'il y trouve : la femelle allaite ses petits comme la vache terrestre.

On y trouve auſſi beaucoup de tortues, de ſerpens, de crocodiles, & une eſpece de couleuvre qui dévore les hommes.

Dans les montagnes il y a des tigres, des ſangliers, des dains. On trouve dans les plaines des animaux de toute eſpece, dont pluſieurs ſont inconnus en Europe, mais dont le goût eſt excellent ; & dans les lacs quantité d'oies & d'oiſeaux de rivieres. Outre cela il y a diverſes ſortes de fruits, comme ſont les bananes, les ananas, les goyaves, les amandes de montagnes, qui reſſemblent aſſez à nos chateignes, des dattes, des eſpeces de truffles, & le pays eſt peuplé d'une infinité de nations barbares, ſur-tout le long des rivieres. Les Portugais y ont quelques Colonies vers l'embouchure du fleuve ; & en le remontant ſix cens lieues, on voit un petit fort qu'ils ont élevés à l'embouchure de *Rionegro*. Le *Maragnon* dans cette vaſte étendue a vingt à trente braſſes de profondeur.

Les Miſſions que les Jéſuites ont établies aux environs de ce fleuve ſont très-pénibles, & ils y entrerent en l'année 1658 ; leur principal établiſſement

ſt dans la ville de *Borgia*, qui eſt omme la capitale de la Province de *os-maynas*, laquelle eſt à trois cens eues de *Quito* : cette province s'étend e long des rivieres de *Paſtaça*, de *Guallaga*, & *d'Ucayale*.

Les barbares peuples de ces contrées, bſerve le Pere Fritz, maſſacrerent le ere François de Signeroa, près de *Guallaga*, en l'année 1666 ; le Pere uarez, dans le pays d'*Abijiras*, en 1667 ; le Pere Auguſtin de Hurtado, ans le pays des *Andoas*, en 1677 ; le ere Henri Richler, dans le pays de *iros*, en 1695 ; & en cette année 1707, n a confirmé la nouvelle de la mort du Pere Nicolas Durango, qui a été tué ans le pays des *Gayes*.

CHAPITRE IX.

De la Guianne *& de l'Iſle* Cayenne.

LA *Guianne* eſt une contrée de l'Amérique méridionale, ſituée ſur la côte orientale, entre la riviere des *Amazones*, ou le *Cap-Nord*, & l'embouchure du fleuve *Orinoque*. M. Barrere dans ſa deſcription de la France Equinoxiale, ou Guianne Françoiſe, lui donne trois cens lieues d'étendue.

L'iſle de *Cayenne* eſt ſituée à la côte de Guianne, à quatre degrés quarante-cinq minutes latitude nord, & à trois cens trente-deux de longitude ; elle eſt formée par deux bras de riviere, & ſa circonférence eſt d'environ dix-huit lieues. La ville qui y eſt bâtie & qui porte auſſi le nom de *Cayenne*, y fut commencée en 1634, qu'il s'y établit une Colonie Françoiſe, qui après en avoir été expulſée deux fois par les Hollandois, y forma enfin l'établiſſement que la France poſſede aujourd'hui dans cette Iſle, lequel a éprouvé en différens tems & de nos jours, des échecs & des accroiſſemens.

La premiere peuplade que les Miſſionnaires Jéſuites établirent dans cette contrée, fut celle de *Kourou* en l'année 1720. Elle fut formée par le Pere Lombard (*a*), à l'embouchure de la riviere de *Kourou*, d'où elle prit le nom, à 14 lieues de l'iſle de *Cayenne*; & après beaucoup de travaux & de ſoins pour apprendre la langue de différentes nations barbares, ce Jéſuite convertit un aſſez grand nombre de ces Sauvages, & les détermina à ſe fixer près de lui, en bâtiſſant un village & une Egliſe. Ce qu'il y eût ſur-tout de ſingulier dans cet établiſſement, c'eſt que le P. Lombard n'ayant point d'argent pour payer l'Entrepreneur qui dirigeoit la conſtruction des bâtimens, & ſur-tout de l'Egliſe, il eut aſſez d'éloquence pour engager ſes Néophytes ſauvages, diviſés en cinq compagnies, à faire chacune une pyrogue, bateau qui peut contenir 50 hommes, que l'Entrepreneur prit chacune pour deux cens livres. Les femmes de leur côté, filerent entr'elles autant de coton qu'il en falloit pour faire huit hamacs, &

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 18, page 318.

le même Architecte le prit pour cin
cens livres.

Cette peuplade (*a*) eſt ſituée dan
une belle anſe arroſée par la rivier
Kourou, & elle eſt fortifiée par des pa
liſſades, des petites redoutes, & de
eſpeces de baſtions; toutes les rues ſo
tirées au cordeau, & aboutiſſent à un
grande place, au milieu de laquelle e
bâtie l'Egliſe où les Sauvages ſe ren
dent le matin & le ſoir. Il paroît par l
récit des Miſſionnaires que cette peu
plade formée pour la plus grande pa
tie des *Galibis*, eſt gouvernée comm
celles du *Paraguai*; que les Chrétiens
ſont aſſujettis à un grand nombre d'exe
cices ſpirituels, auxquels préſident le
Miſſionnaires, qui font le bonheur d
ces barbares, puiſqu'ils établiſſent en
tr'eux l'union & la paix, & qu'ils leu
procurent un grand nombre de com
modités, en les mettant à l'abri des at
teintes des maladies & de la miſere qu
abrégoient ſi ſouvent leurs jours.

Le bonheur dont ces peuples paroi
ſoient jouir aux yeux même de leur
compatriotes, attira un grand nombr

(*a*) Tome 21, page 467.

le ces derniers, & accrût la peuplade
le *Kourou* au point qu'on en forma une
ouvelle à *Ouy-a-pok*, ſous la direction
lu Pere Fauque. Cet établiſſement eſt
nvironné de différentes nations, &
ntr'autres des *Maraones*, des *Maou-*
ions, des *Touyanes*, des *Palikours*, des
Mayes, des *Karanarious*, *&c.*

Il s'en forma encore une troiſieme
ur la riviere d'*Aprouague*, entre l'iſle
ayenne & *Ouy-a-pok*, de différentes
ations qui ſe ſauvoient des poſſeſſions
ortugaiſes vers le fleuve des *Amazô-*
es, & ſur-tout des peuples *Arouas* &
Mariones.

Le projet du Pere Fauque ſur l'éta-
liſſement de quelques autres Miſſions
ans la *Guianne*, paroiſſant propre à
ournir quelques lumieres ſur la géo-
raphie de ces contrées ; c'eſt ce qui
ous détermine à le rapporter, en pré-
enant que ce Miſſionnaire confeſſe que
on plan fût rédigé de concert avec M.
e la Garde, Commandant pour le Roi
ans le fort d'*Ouy-a-pok*.

La premiere pourroit s'établir ſur les
ords du *Ouanari* ; c'eſt une aſſez grande
viere qui ſe décharge dans l'embou-
hure même de l'*Ouy-a-pok*, à la droite

en allant de *Cayenne* au fort. Les peu
ples qui compoſeroient cette Miſſio
ſont les *Tocoyenes*, *les Maraones*, &
les *Maourions*. Elle ne ſeroit éloigné
du fort que de trois ou quatre lieues
& il ne faudroit point ſavoir d'autr
langue que celle des *Galibis*.

La ſeconde Miſſion pourroit êt
compoſée des *Palicours*, *des Carana*
rious, & des *Mayets*, qui ſont répandu
dans les *Savanes*, aux environs de *Co*
ripi ; c'eſt une autre grande riviere qui
décharge auſſi dans l'*Ouy-a-pok* à la ga
che, vis-à-vis du *Ouanari*. Ces natio
habitent maintenant des lieux preſqu
impraticables, leurs cazes ſont ſubme
gées une partie de l'année ; ainſi on pou
roit les tranſporter vers le haut du *Couri*
Ces peuples ſeroient d'autant plus aiſés
convertir, qu'on ne trouve parmi eu
aucun *Pyaye* comme ailleurs, & qu'ils n
pratiquent pas la poligamie. Les *Pyay*
ſont des eſpeces d'Enchanteurs & d
Magiciens, qui ont beaucoup de créd
parmi toutes les nations Sauvages.

En montant vers les ſauts d'*Ouy-a*
pok, on pourroit établir une troiſiem
Miſſion, à quatre journées du fort ; el
ſeroit placée à l'embouchure du *Ca*
mopi

mopi, & composée des nations Indiennes qui sont éparses çà & là depuis le fort jusqu'à cette riviere : ces principales nations sont les *Caranes*, les *Pirious*, & les *Acoquas*.

A cinq ou six journées au-delà, en suivant toujours la même riviere, & entrant un peu dans les terres, on pourroit former une quatrieme Mission, composée des *Macapas*, des *Ouayes*, des *Tarripis*, & des *Pirious*.

Enfin une cinquieme Mission pourroit être fixée à la crique (*a*) des *Palanques*, qui se jette dans *l'Ouy-a-poc*, à sept journées du fort. Elle se formeroit des *Palanques*, des *Ouens*, des *Tarripis*, des *Pirious*, des *Coussanis*, & des *Macouanis*. La même langue qui est celle des Terres, se parle dans ces trois dernieres Missions.

Le Pere Lombard (*b*) donne sur la *Guianne* quelques détails d'autant plus précieux que ce Missionnaire y a résidé plus de dix ans. Le pays des environs d'*Ouy-a-pok* est habité par quantité de

(*a*) On donne le nom de *crique* à un gros ruisseau, ou à une petite riviere.

(*b*) Tome 20, page 223.

nations Indiennes toutes différentes. On vient depuis peu d'en découvrir, en 1730, une qui eſt très-nombreuſe, & qui eſt établie à deux cens lieues du fort d'*Ouya-pok*; c'eſt la nation des *Amikouanes*, que l'on appelle autrement *les Indiens à longues oreilles*, parce qu'en effet ils les ont très-longues, & pendantes juſques ſur leurs épaules. C'eſt à l'art, & non pas à la nature, qu'ils ſont redevables d'un ornement ſi extraordinaire, qui leur plaît ſi fort. Ils prennent de bonne-heure les précautions néceſſaires pour ſe procurer cet agrément. Ils percent les oreilles à leurs enfans, & ils y inſerent de petits bois pour empêcher que l'ouverture ne ſe ferme (*a*), & de tems en tems, ils en mettent de plus gros les uns que les autres, juſqu'à ce que le trou devienne aſſez grand pour y paſſer certains ouvrages qu'ils font exprès, & qui ont deux ou trois pouces de diametre.

(*a*) Ce goût des grandes oreilles n'eſt pas particulier à ces peuples. Les *Siamois*, & preſque tous les *Aſiatiques*, comptent auſſi pour un agrément, l'avantage d'avoir de longues oreilles, & prennent des précautions pour les faire beaucoup allonger.

Cette nation qui a été inconnue jusqu'ici, est extrêmement sauvage. Quand ces Indiens veulent couper leurs bois, ils se servent de certains cailloux, qu'ils aiguisent les uns contre les autres pour les affiler, & qu'ils inserent dans un manche de bois en guise de hache. J'ai vû à *Ouy-a-pok* une de ces sortes de hache; le manche a environ deux pieds, & au bout, il y a une échancrure pour insérer le caillou; je l'examinai, & bien qu'il soit mince, il me parut peu tranchant. J'ai vû aussi un de leurs pendans d'oreilles; c'est un rouleau de feuilles de palmiste d'un grand pouce de large. Ils gravent sur le tranchant quelque figure bisarre, qu'ils peignent en noir ou en rouge, & qui attaché à leurs oreilles, leur donne un air tout-à-fait risible; mais à leur goût c'est une de leurs plus belles parures.

En deçà des *Amicouanes*, il y a plusieurs autres nations; quoiqu'elles soient fort différentes, & même qu'elles se fassent quelquefois la guerre, il n'y a point de diversité dans leur langage. C'est le même parmi les *Aromagotas*, les *Palusaks*, les *Tarripis*, *les Ouayes*, les *Pirious*, les *Coustumis*, les *Acoquas*, &

les *Caranes*. Toutes ces nations ſont vers le haut de la riviere *Ouy-a-pok*. Il y en a un grand nombre d'autres ſur les côtes, comme les *Palicours*, les *Mayes*, les *Karanarious*, les *Couſſaris*, les *Toukouyanes*, les *Roccorios*, & les *Maraones*.

Deux voyages du Pere Fauque (*a*), répandent encore ſur la *Guianne* quelques lumieres, que nous recueillons avec plaiſir, parce qu'elles peuvent être utiles. Le Miſſionnaire étoit accompagné de M. Duvillard, Officier du fort d'*Ouy-a-pok*. Nous partîmes, dit le Pere Fauque, le 12 Décembre 1729, dans deux petits canots, avec ſept Indiens, ſavoir trois *Caranes*, deux *Acoquas*, un *Piriou*, & un *Palanque*. Nous arrivâmes de bonne-heure au premier ſaut nommé *Yeneri*; il eſt long d'un demi-quart de lieue, & c'eſt le plus dangéreux qu'on trouve dans toute la riviere d'*Ouy-a-pok*. Il faut y débarquer le bagage, & traîner les canots ſur les roches.

C'eſt aux environs de ce ſaut que demeurent les *Caranes*, nation à la vé-

(*a*) Tome 20, page 248.

rité peu nombreuse, mais qui par sa bravoure a tenu tête aux François & à dix autres nations Indiennes.

Le lendemain nous ne fîmes qu'errer de roche en roche, pour donner aux Indiens le tems de haler les canots. Nous arrivâmes avant midi au second saut, nommé *Cachiri*, qui est long de près d'un quart de lieue, & éloigné du premier saut d'environ une lieue. On voit là une petite riviere sur la gauche, qu'on nomme *Keri-kourou*, & qu'on nonte plus de vingt lieues dans les erres, quoiqu'elle soit remplie de sauts.

Après avoir passé ce saut, nous découvrîmes une crique assez grande, u'on appelle *Armontabo*, & nous ampâmes près de ses bords sur une oche, où les Indiens nous dresserent n petit *ajupa* pour y passer la nuit; on onne le nom d'*ajupa* à un appentis ou angard ouvert de tous côtés.

Le quatorze, notre navigation n'eut en de difficile, le chenal de la riviere toit si droit, qu'on eût dit que la naure l'eût tiré au cordeau. Nos Indiens rerent souvent leurs fléches sur des *akous*. C'est un poisson fort délicat, u'on peut comparer à la dorade de

Provence ; on le trouve dans le plu
fort du courant. Il eſt d'ordinaire tel
lement attaché à ſucer une eſpece d
mouſſe qui naît contre les rochers, qu'o
peut s'approcher fort près de lui ſan
qu'il s'en apperçoive.

Vers les quatre heures du ſoir nou
trouvâmes un pareſſeux. Ce nom co
vient fort bien à ſon inaction & à ſo
indolence, car je ne crois pas qu'il faſ
cent pas en un jour dans le plus bea
chemin.

Il étoit perché ſur la pointe d'u
rocher élevé au milieu de l'eau. Il
quatre pattes armées de trois griffes aſſ
longues, & un peu crochues. Sa pea
eſt couverte d'un poil preſque auſſi lon
& auſſi fin que de la laine. Sa queue e
très-courte, & ſon muſeau reſſemb
parfaitement au viſage d'un homme q
auroit la tête enveloppée d'un capuc
bien étroit. Celui-ci n'étoit gueres pl
gros qu'un chat.

Le quinze, nous trouvâmes ſur nou
route des iſlots, des bancs de roch
des courans, & nous rencontrâmes u
grande riviere qui monte juſqu'à trer
lieues dans les terres, où il y a une n
tion d'Indiens inconnus, qu'on appe

Aranajoux. Nous allâmes nous reposer dans les cases de deux Pêcheurs *Pirious*, près desquels résidoit un *Pyaie*, espece d'Enchanteur & de Magicien qui avoit trois femmes. Il laissoit mourir d'inanition ceux qui venoient le consulter, & il proposoit ensuite aux veuves de les épouser.

Le seize, nous rencontrâmes une bande nombreuse d'*Acoquas* qui enyvroient la riviere ; c'est le terme des Sauvages pour exprimer le secret qu'ils ont de prendre le poisson en les enyvrant avec du bois de *Nekou*, qu'ils jettent dans l'eau, & dont le poisson est très-friand.

Ce fût au mois de Septembre 1735, que le Pere Fauque (*a*) entreprit son second voyage dans un petit *couillara*, tronc d'arbre creusé & terminé en pointe, qui peut porter cinq ou six personnes. Après avoir remonté la riviere de *Couripi*, pour entrer dans celle d'*Ouassa* ; je me rendis chez mon *Banaré*, de la nation des *Palicours*, dit le Missionnaire. On appelle *Banaré* ceux avec lesquels on contracte des liaisons d'ami-

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 23, page 305.

tié, qui s'entretiennent par de petit
préſens qu'on ſe fait mutuellement. Je fu
viſiter enſuite *Youcarra*, Capitaine d
la nation, à qui M. des Roſes, Com
mandant d'*Ouy-a-pok*, avoit donn
depuis peu, un brevet avec la canne d
commandement. Cette canne eſt u
jonc, orné d'une pointe d'argent, au
armes de France, qui ſe donne de
part du Roi, aux Capitaines des Sauv
ges. Comme je l'avois vû à *Ouy-a-pok*
où je lui avois promis de l'aller voir
il parut fort empreſſé de me recevoi
& il donna auſſi-tôt ſes ordres à ſ
Poitos, c'eſt-à-dire, à ceux de ſa d
pendance, & ſur-tout aux femmes au
quelles appartiennent les ſoins du m
nage. Nous convînmes enſemble d'u
endroit pour y établir une Miſſion,
il me témoigna de grands déſirs de l'
voir dans ſa nation.

Cette Miſſion pourroit ſe fixer pr
de la demeure d'*Youtarra*, qui eſt pre
que tout-à-fait à la ſource de la rivie
d'*Ouaſſa*, d'où l'on peut en un jo
entrer dans *Cachipour*, par la comm
nication d'une petite crique. On
ſera même moins expoſé aux *Maqu*
C'eſt un inſecte aſſez ſemblable a

cousins, mais beaucoup plus gros, & dont l'extrémité des pieds est blanche. Ils sont quelquefois en si grand nombre, que pour prendre un repas, il faut se retirer dans quelque coin obscur, où manger en se promenant.

Quelques Indiens pour se garantir de ces importuns insectes, se font des cases au milieu de l'eau, dans des marais fort éloignés de la terre, où ne pénetrent gueres ces petits animaux, parce qu'ils ne trouvent ni arbres, ni herbes aux environs, pour se reposer. La plûpart dorment dans ce qu'ils appellent la *tocaye ;* c'est une case écartée dans les bois, qui ressemble à une glaciere. Ils ne s'y rendent que vers les huit heures du soir, & sans bruit, de crainte que ces insectes ne les suivent, car leur instinct les porte à aller où il y a du feu, & où ils entendent du bruit. La *tocaye* renferme quelquefois trente ou quarante Indiens, & il y fait une chaleur insuportable.

Tous les Indiens ont la curiosité de visiter les hardes des étrangers, sans cependant y jamais rien prendre. L'usage des *Palicours* est de se faire enterrer dans le lieu de leur naissance. Si

quelqu'un meurt fort éloigné de sa patrie, ses parens vont chercher ses os, les transportent avec beaucoup de soin à l'endroit où il est né, & les y enterrent. Cet usage, observe le Pere Fauque, est conforme à la conduite que tînt Joseph à l'égard de son pere Jacob, & je dois dire qu'on remarque parmi ces peuples tant de coutumes du peuple Juif, qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'ils en descendent.

En continuant mon voyage dans mon canot, je trouvai deux cases de *Caranarious*. Ce sont des Indiens qui poussent encore fort loin le dénument de toutes choses. Ils n'ont pas même de plantations ; les graines des plantes & des arbres, ou le poisson, font leur nourriture ordinaire. La cassave & la boisson des Sauvages qui se font avec la racine de manioc, sont le plus grand régal pour eux. Quand ils veulent s'en procurer, ils portent du poisson chez les *Palicours*, & ceux-ci leur donnent du manioc en échange. Ces derniers ont pris un tel ascendant sur les *Caranarious*, qu'ils s'en servent comme de leurs esclaves ; ils leur font faire leurs abattis, leurs canots, leur pêche, &

souvent ils leur enlevent de force le peu de traitte qu'ils font chez les François.

Ce que cette derniere nation a de singulier, c'eſt que preſque tous ceux qui la compoſent, hommes & femmes, ſont couverts d'une eſpece de lépre; c'eſt-à-dire, que leur épiderme n'eſt qu'une dartre farineuſe qui ſe leve comme par écailles, ce qui eſt extrêmement dégoûtant. Parmi les *Palicours*, il y a auſſi une nation appellée *Mayets*, qui eſt ſujette à la même maladie. Cette lépre flue de tems en tems, & rend une odeur inſuportable.

Les *Palicours* ont des coutumes ſingulieres, parmi leſquelles deux m'ont frappé principalement. La premiere eſt que les enfans mâles vont tout nuds juſqu'à l'âge de puberté, alors on leur donne la *camiſa*. C'eſt une aune & demi de toile qu'ils ſe paſſent entre les cuiſſes, & qu'ils laiſſent pendre devant & derriere par le moyen d'une corde qu'ils ont à la ceinture. Avant que de recevoir la *camiſa*, ils doivent paſſer par des épreuves fort dures. On les oblige à jeûner pendant pluſieurs jours de ſuite. On les fait reſter dans leur hamac

comme s'ils étoient malades, & on les fouette fréquemment. Ces petites cérémonies servent dans leurs idées à leur inspirer de la bravoure ; dès quelles sont achevées, ils deviennent hommes faits.

L'autre coutume est encore plus extraordinaire, c'est que les personnes du sexe y sont absolument nues. Elles ne portent que jusqu'au tems de leur mariage une espece de tablier d'environ un pied en quarré, fait d'un tissu de petits grains de verre, qu'on nomme *rassade ;* mais du moment qu'elles ont un mari, elles restent entiérement découvertes. Je ne sache point, remarque le Pere Fauque, que dans tout ce continent, il y ait aucune autre nation où regne une semblable indécence.

Un troisieme voyage du Pere Fauque dans ces contrées, nous apprend que les *Ouens* ou *Ouyages* sauvages qui habitent le long de la riviere *Camoppi*, enterrent leurs morts dans des fosses rondes, & qu'ils les y placent dans l'attitude d'un homme accroupi sur ses talons. Sur cette riviere de *Camoppi*, on trouve un animal amphibie de la grosseur d'un marcassin, que l'on appelle *cabiais* ou *cabiouara*. Après être

rentré dans la riviere d'*Ouy-a-pok* ; nous eûmes la satisfaction, dit ce Missionnaire, de voir deux ou trois *mani-pouris* qui traversoient la riviere en des endroits où le chenal étoit fort découvert. Le *mani-pouri* est une espece de mulet sauvage. On tira sur un, mais on ne le tua pas. A moins que la balle ou la fléche ne perce les flancs de cet animal, il s'échappe presque toujours, surtout s'il peut gagner l'eau ; parce qu'alors il plonge, & va sortir au bord opposé à celui ou le chasseur l'a blessé. Cette viande est grossiere & d'un goût désagréable.

Notre Missionnaire rapporte ensuite qu'il visita les *Coussanis*, nation fort pauvre ; que les femmes n'avoient pas même le tablier de rassade que les personnes de leur sexe ont coutume de porter. La plus grande preuve que ces Sauvages donnent de leur amitié & de leur confiance à une autre nation, c'est d'aller danser chez elle. Il dit que ces peuples ne vont gueres au-delà de quarante-cinq à cinquante ans, à cause de la vie errante & vagabonde qu'ils menent. Voici comment se font leur transmigration, plusieurs mois avant la saison

propre à défricher les terres, ils vont à une grande journée de l'endroit où ils sont, pour y choisir un emplacement qui leur convienne ; ils abattent tous les bois que contient le terrein qu'ils veulent occuper, & ils y mettent le feu : quand tout est consommé, ils plantent des branches de manioc, car cette racine vient de bouture. Dès que ce manioc est mûr, c'est-à-dire, au bout d'un an ou de quinze mois, ils quittent leur premiere demeure, & viennent camper dans ce nouvel emplacement. Aussi-tôt qu'ils y sont logés, ils vont abattre du bois à une journée plus loin pour l'année suivante, brûlent le bois qu'ils ont abattu, & plantent leur manioc à l'ordinaire. C'est ainsi qu'ils passent leur vie, & leurs années peuvent se compter par leur campemens.

CHAPITRE X.

*Relation de la prise du Fort d'*Ouy-a-pok, *près de l'Isle de* Cayenne, *par un Corsaire Anglois en* 1744.

C'EST au Pere Fauque qu'on doit le récit de cet événement, & la sensibilité avec laquelle il le raconte, ne nous permet pas d'en altérer les expressions. A peine la guerre a-t-elle été déclarée en Europe entre la France & l'Angleterre, que les Anglois sont venus croiser aux isles, sous le vent de *Cayenne*, dans l'espérance de prendre des vaisseaux, & de piller quelques habitations. Comme ils manquoient d'eau, ils s'approcherent d'*Ouy-a-pok* pour en faire. Quelques Indiens qu'ils arrêterent, leur donnerent des connoissances de la colonie d'*Ouy-a-pok*, dont ils ignoroient l'existence; d'autres leur servirent de guides, & tout concourut à faire tomber la Colonie entre les mains des Corsaires.

Leur chef étoit Simon Potter, Créole

de la nouvelle Angleterre, armé en guerre avec commission du sieur Williems-Guene, Gouverneur de Rodelam ; il commandoit le Prince Charles de Lorraine, de dix pieces de canon, douze pierriers, & soixante hommes d'équipage. Ils mouillerent le six Novembre, & firent de l'eau à la montagne *d'argent*, nom que l'on donne à la pointe intérieure de la baye de la riviere d'*Ouy a-pok*. Le lendemain ayant vû du feu sur une autre montagne, appellée la montagne à *Lucas*, ils y allerent, & prirent deux sentinelles, qui auroient eu le tems de nous avertir, mais dont l'un traître à sa patrie, ne le voulut pas.

Après avoir appris par leur moyen la situation, la force, & généralement tout ce qui regardoit le poste d'*Ouy-a-pok* ; ils se déterminerent à le surprendre, & guidés par les deux traîtres, ils mirent à terre la nuit du 11, à environ cinquante toises d'*Ouy-a-pok*.

La sentinelle de la porte crut que c'étoient des Indiens ou des Negres domestiques, qui vont & viennent assez souvent pendant la nuit. Elle cria, on ne répondit point, il donna l'alerte

dans la place, ou chacun s'éveilla en ſurſaut ; mais les Corſaires étoient déja dans la place, & à la faveur des cris effroyables, & d'un feu très-vif de leurs fuſils, & de leurs piſtolets en entrant dans le fort, ils jetterent une telle épouvante dans les eſprits, que chacun connoiſſant la foibleſſe du poſte, qui n'étoit défendu que par dix ou douze ſoldats, ne vit d'autre reſſource, dans le premier mouvement de ſa terreur, que dans la fuite, & ſe retira dans les bois dont on eſt environné.

Le Commandant tira pourtant, & bleſſa au bras gauche le Capitaine Anglois, jeune homme d'environ trente ans, & ce fut le ſeul bleſſé qu'il y eût des deux côtés. Tout fut mis au pillage dans le fort, & le Miſſionnaire fut lui-même pris priſonnier. Sur quelques repréſentations que je lui fis, dit ce Miſſionnaire, le Capitaine répondit que c'étoit le Roi de France qui avoit déclaré le premier, la guerre au Roi d'Angleterre, & qu'en conſéquence, les François avoient déja pris, pillé & brûlé un poſte Anglois, nommé *Campo*, auprès du *Cap-Breton*. Il ajouta même, en forme de plainte, qu'il y avoit eu quelques per-

sonnes, & sur-tout des enfans étouffés dans l'incendie.

Dès qu'il fut jour, le pillage recommença avec la même confusion & le même désordre que la veille. Chacun apportoit au fort ce qui lui étoit tombé sous la main, & le jettoit en tas. L'un arrivoit revêtu d'une soutane ; l'autre avec un panier de femme ; un troisieme avoit un bonnet quarré sur la tête. Il en étoit de même de ceux qui gardoient le butin. Ils fouilloient dans le monceau de hardes, & quand ils trouvoient quelque chose qui leur faisoit plaisir ; comme une perruque, un chapeau bordé, un habit, ils s'en revêtoient aussi-tôt, faisoient trois ou quatre tours de chambre en s'examinant avec complaisance, après quoi ils reprenoient leurs haillons goudronnés. C'étoit comme une troupe de singes, ou comme des Sauvages qui ne seroient jamais sortis de leurs forêts ; un parasol, un miroir, le moindre meuble, un peu propre, excitoit leur admiration. Ce qui ne m'a pas surpris quand j'ai sû qu'ils n'avoient presque aucune communication avec l'Europe, & que *Rodelan* étoit une espece de petite République, qui ne paie aucun tribut au Roi

d'Angleterre, qui choisit elle-même chaque année son Gouverneur, & où il n'y a aucun argent monnoié, mais seulement des billets pour le commerce de la vie. C'est-là l'idée qu'on peut s'en former, sur tout ce qu'ils m'en rapporterent.

Le Pere Fauque rapporte ensuite que le Capitaine Anglois, qu'il peint comme un homme civil & fort sobre, le prévint que le lendemain 5 Novembre, vieux style, qui est le 15, les Anglois brûloient le *Pape*; c'est-à dire, qu'on habille burlesquement une statue ridicule, qu'on appelle le *Pape*, & on la brûle ensuite en chantant des vaudevilles; tout cela en mémoire du jour où la Cour de Rome sépara l'Angleterre de sa communion. En effet, cette cérémonie fut célebrée par les Anglois qui étoient dans le fort, & les Matelots qui étoient à bord y prirent part, par des divertissemens, des cris, & des vaudevilles.

Ces Corsaires après avoir réduit le fort & les maisons en cendres, se porterent devant l'isle *Cayenne*; ils brûlerent là quelques habitations sur le continent, vis-à-vis de cette Isle, & perdirent une chaloupe, & dix hommes

qui furent ensuite échangés contre notre Missionnaire, & les autres François qui avoient été pris à *Ouy-a-pok*.

§. I.

Maniere dont se fait la vente des Negres à Cayenne. *Ce que c'est que le Marronage.*

LES principales richesses des habitans de l'Amérique méridionale, dit le Pere Fauque (*a*), sont les Negres esclaves qu'on transporte de *Guinée* dans les Isles. Ce commerce est très-lucratif, puisqu'un homme Negre de vingt à vingt-cinq ans qui coûte à la côte de *Guinée* cent cinquante ou deux cens livres, se vend ici jusqu'à douze & quinze cens livres.

Dès qu'un vaisseau chargé de Negres est arrivé, il descend son monde dans un grand magasin, & là comme dans un marché de bêtes de sommes, chacun va choisir les Negres qui lui conviennent. Ces malheureux sont obligés de marcher, de courir, de se baisser suivant la fantaisie de ceux qui les

(*a*) De *Cayenne*, le 10 Mai 1751, tome 28, page 119.

narchandent, & qui veulent s'assûrer u'ils n'ont point de défauts corporels.

Il arrive quelquefois que ces Negres ccoutumés à jouir de la plus grande iberté, se font difficilement au joug le l'esclavage; si leurs maîtres vien- ient encore y joindre des duretés & les mauvais traitemens; les Negres 'enfuient, & c'est ce qu'on appelle *aller narron*. Le terme de *marron*, dont l'é- ymologie n'est pas fort ancienne, même ux Isles, vient du mot Espagnol, *si- narron*, qui veut dire un singe. On ait que ces animaux se retirent dans es bois, & qu'ils n'en sortent que pour enir se jetter furtivement sur les fruits ui sont dans les lieux voisins de leur etraite. Pour obvier aux désordres que es marronages entraînent, car ces *Mar- ons* deviennent des brigands; le Roi le France par le code noir, a ordonné ue la premiere fois qu'un esclave s'en- uit, si son maître le dénonce au greffe, & qu'on le prenne un mois après la dé- nonciation, il a les oreilles coupées, & on lui applique la fleur-de-lys sur le dos, S'il récidive, il a le jarret coupé; à la troisieme fois il est pendu.

Il y avoit soixante-dix *Marrons* ras-

ſemblés à dix à douze lieues de *Cayenne*, auxquels on avoit donné la chaſſe inutilement ; & cependant il étoit intéreſſant de ſe défaire de tels voiſins, qui cauſoient beaucoup d'inquiétude dans les habitations, par la crainte qu'on avoit de leurs irruptions, & par l'exemple des maux que *Surinam*, Colonie Hollandoiſe à quatre-vingt lieues de *Cayenne*, avoit ſouffert récemment par de pareils eſclaves fugitifs. M. Dorvillers, Gouverneur de la *Guianne* Françoiſe, & M. le Moine, Commiſſaire Ordonnateur, voyant que les efforts des troupes n'avoient produit que peu de fruit, accorderent, aux ſollicitations des Miſſionnaires, la permiſſion d'aller tenter les voies de douceur auprès des *Marrons*, & le Pere Fauque fut choiſi pour cette expédition. Il raconte avec ſatisfaction, combien il eut à ſouffrir de la fatigue & de la miſere, dans cet emploi, que le zele & la charité lui avoient fait déſirer. Séparons de ſa relation tout ce qui tient à ſon état, qui lui dicte quelquefois des choſes faites pour exercer une foi aveugle, & qui ne ſont à leur place que dans les Lettres Edifiantes.

Il partit avec quatre eſclaves, & un
legre libre ; ils ne donnerent heureu-
ement dans aucun des piéges des *Mar-*
ons, qui ont l'uſage de creuſer des foſ-
es profondes, dont ils couvrent adroi-
ement la ſurface avec des feuilles, &
u fond deſquelles ils plantent des pieux
guiſés, qui empalent ceux qui s'y laiſ-
nt tomber, & ils parcoururent des
ois & des montagnes, où ils trouve-
nt quelques traces des *Marrons* qui
étoient enfuis. Cependant comme le
ere Fauque étoit ſur le point de ſe
mbarquer pour *Cayenne*, il fut averti
'une vingtaine de ces *Marrons* raſſem-
és près d'une plantation, le deman-
oient avec empreſſement. Sa charité ne
fit pas tarder à voler vers ces malheu-
ux, qui ſe trouverent inſenſiblement
u nombre de cinquante, qu'il recon-
uiſit à *Cayenne*.

Il ſeroit impoſſible, raconte ce Jé-
ite, d'expliquer avec quelles démonſ-
ations de joie on me reçût, ſuivi de
out ce monde, chacun d'eux portant
r ſa tête & ſur ſon dos, ſon petit ba-
age. Les rues étoient bordées de peu-
e pour nous voir paſſer. Les maîtres
félicitoient les uns les autres, d'avoir

recouvré leurs eſclaves, & les noirs eux-mêmes, qui ſervent dans la ville, ſe faiſoient une fête de revoir, l'un ſon pere, l'autre ſa mere, celui-ci ſon fils ou ſa fille ; & comme pluſieurs de ceux que je menois n'avoient pas vû la ville depuis très-long-tems, notre marche étoit très-lente, afin de leur donner le plaiſir de ſatisfaire leur curioſité, ce qui laiſſoit en même-tems la liberté à leurs camarades de les embraſſer, en faiſant retentir l'air de mille cris d'allégreſſe & de bénédiction. Ce qu'il y avoit ſurtout de plus frapant, c'étoit une troupe de jeunes enfans des deux ſexes, qui étoient nés dans les bois, & qui n'ayant jamais vû de perſonnes blanches & de maiſons à la Françoiſe, ne pouvoient ſe laſſer de les conſidérer, en marquant à leur façon, leur étonnement & leur admiration.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Isle de Saint Domingue.

§. I.

Son climat ; histoire de sa découverte, & de sa dépopulation.

CETTE Isle, dit le Pere Margat (*a*), présente un coup d'œil charmant à un Missionnaire nouvellement débarqué. Une vaste plaine, de vastes prairies, les habitations bien cultivées, des jardins plantés, les uns d'indigo, & les autres de cannes à sucre, rangés avec art & symétrie ; l'horison borné, ou par la mer, ou par des montagnes couvertes de bois, qui s'élevant en amphithéâtre, forment une perspective variée d'une infinité d'objets différens. Des chemins tirés au cordeau, bordés des deux côtés par des haies vives de ci-

(*a*) Tome 18, page 344, lettre de 1725, de Notre-Dame de la petite Anse, côte de *Saint-Domingue*, dépendante du *Cap*.

troniers & d'orangers, mille fleurs qu
réjouiſſent & parfument l'air. Ce ſpec
tacle perſuade à un nouveau venu, qu'i
a trouvé une de ces iſles enchantées
qui ne ſubſiſtent que dans l'imaginatio
des Poëtes. Mais toute riante qu'eſ
cette image, il faut ſe mettre dans l'eſ
prit qu'il n'y a qu'une grande envie d
faire fortune, *ou un zele ardent de ſau-
ver des ames*, qui puiſſe faire trouve
quelque agrément dans ce ſéjour.

Je regarde comme une des plus gran
des incommodités de cette Iſle, la chaleu
exceſſive du climat, dont j'attribue en
partie la cauſe à la ſituation même d
l'Iſle. Ses côtes ſont aſſez baſſes, &
comme elle eſt partagée dans toute ſa
longueur par une chaîne de hautes mon
tagnes, elle reçoit par réflexion tou
les rayons du ſoleil qui l'échauffent ex
trêmement. Cette conjecture eſt d'au
tant mieux fondée, que plus la plain
s'élargit, moins la chaleur eſt ſenſible
Au contraire, dans les anſes & dans le
autres endroits plus ſerrés, tels que ſon
le *Cap*, le petit *Goave*, &c. les chaleur
y ſont preſque inſupportables.

Cette chaleur eſt pourtant moderé
par deux ſortes de vents qui s'éleven

régulièrement chaque jour. L'un qu'on appelle *brise*, s'éleve vers les dix heures du matin, & souffle de l'eſt à l'oueſt, juſqu'à quatre ou cinq heures du ſoir; l'autre qu'on nomme *vent de terre*, s'éleve de l'oueſt ſur les ſix ou ſept heures du ſoir, & dure juſqu'à huit heures du matin. Mais comme l'action de ces vents eſt ſouvent arrêtée ou interrompue par diverſes cauſes, il reſte toujours aſſez de chaleur pour fatiguer extraordinairement ceux que leurs affaires appellent hors de la maiſon, ſur-tout depuis neuf heures du matin, juſqu'à quatre heures du ſoir de l'été, qui dure preſque neuf mois entiers.

C'eſt dans ce tems-là qu'on eſt expoſé à recevoir ces violens coups de ſoleil, qui cauſent des fievres accompagnées de tranſports & de douleurs de tête inconcevables. Elles mettent le ſang & les eſprits dans un mouvement extraordinaire.

Depuis le mois d'Avril, juſqu'au mois de Novembre, il ſe forme des orages preſque toutes les après-dînées. Les rayons du ſoleil élevant le matin les vapeurs de la terre, les ramaſſent, & en forment le ſoir des eſpeces d'ou-

ragans, toujours accompagnés d'éclairs, de tonnerre, & d'un vent impétueux. La pluie tombe alors si abondamment, qu'il est difficile d'en donner une idée.

Quoique les chaleurs soient moins considérables dans les maisons, on ne laisse pas d'en souffrir beaucoup; elles jettent dans l'abattement, ôtent les forces & l'appétit, & pour surcroît d'incommodité, des essains de mouches achevent de vous désoler, il faut avoir à tout moment le mouchoir au visage pour les chasser, & pour en essuier la sueur qui découle en abondance. On n'en est pas plus à l'aise lorsque le soleil est sur son déclin. Le vent qui tombe tout-à-coup, laisse respirer un air enflammé par la chaleur du jour & par les vapeurs de la terre échauffée, qui ne sont plus dissipées par la brise. Veut-on sortir pour jouir de la fraîcheur des soirées, on est investi par une armée de *maringouins*, qui obligent de rentrer au plus vîte. Il y a des tems ou quelques précautions que l'on prenne, ils pénetrent dans les maisons, où le bruit de leurs bourdonnemens, & la pointe aigue de leur trompe, causent

les insomnies très-incommodes.

Ce qui est particulier encore, c'est ue vers le minuit le tems change, & ue le vent de terre qui souffle pour ors avec plus de force amene la fraî- heur. On seroit tenté d'en jouir, mais faut bien s'en donner de garde, & e couvrir avec soin, si l'on ne veut pas exposer à de fâcheuses maladies.

La chaleur n'est pourtant pas de la ême force pendant toute l'année, les ents du nord qui soufflent depuis le ois de Novembre jusqu'à celui de lars moderent les chaleurs, & ame- ent des pluies qui rafraîchissent l'air; ais ces pluies sont si abondantes, que s rivieres débordent, que les chemins rompent, & deviennent presque im- raticables. L'air humide & grossier ause dans cette saison une infinité de aladies.

Les nouveaux venus y sont principa- ment sujets, & il est rare d'en voir, ui ne paient le tribut au climat. L'at- que est vive & brusque, les huit pre- iers jours que la maladie se déclare; elle traîne en longueur, c'est un signe rtain de guérison.

Lorsque Christophe Colomb (*a*) aborda pour la premiere fois l'isle *Haiti*, nom Indien de l'isle *Saint-Domingue*, il ne fut pas moins surpris de sa grandeur que de la multitude prodigieuse de ses habitans. Cette terre qui a deux cens lieues de long sur soixante & quelquefois quatre-vingt de largeur, lui parut habitée de toutes parts, non-seulement dans les plaines qui s'étendent depuis le bord de la mer jusqu'aux montagnes qui occupent le milieu de l'Isle dans toute sa longueur de l'est à l'oueſt; mais encore dans les montagnes même, où quoique fort escarpées, il se trouvoit des états considérables.

A en croire les Historiens Espagnols, il n'y avoit pas moins d'un million d'Indien lorsque Colomb en fit la découverte. Dans les guerres que ces Conquérans du nouveau monde eurent à soutenir, ils nous les représentent combattant contre des armées de cent mille hommes, qui marchoient sous les étendards d'un seul Cacique. Ils comptent cinq

(*a*) Lettre du Pere Margat, tome 20, page 392, du mois de Fevrier 1729.

u ſix Caciques, dont la puiſſance étoit gale, & que l'on n'a pû réduire que les ns après les autres.

Quoi qu'il en ſoit, de cette multitude 'Indiens, il n'en reſte pas un ſeul au oins dans la partie Françoiſe de l'Iſle, e l'on n'y trouve aujourd'hui aucun eſtige de ſes anciens habitans. Il n'y n a plus dans la partie Eſpagnole, à la éſerve d'un petit canton qui a été long-ems inconnu, & où quelques-uns ſe ont maintenus au milieu de leurs enne-is par une eſpece de miracle.

Ferdinand & Iſabelle ſous la protec-ion deſquels ſe faiſoit cette conquê-e, avoient donné aux chefs de l'entre-riſe des inſtructions bien oppoſées à a conduite barbare qu'ils tinrent. Mais l eſt ordinaire que les Rois ne trou-ent pas toujours dans leurs Miniſtres les exécuteurs fideles de leurs volontés, ur-tout lorſque ces derniers ont à exer-er une partie de l'autorité de leurs naîtres dans des lieux éloignés, où ils euvent en abuſer impunément. Cette éflexion ne regarde cependant point 'Amiral Colomb ; ce fut en tout ſens n des plus grands hommes de ſon ſiecle ; nais il ne fut pas ſecondé comme il le

méritoit. La troupe des nouveaux Ar
gonautes que conduiſoit ce modern
Jaſon, n'étoit pas toute compoſée d
héros. C'étoit pour la plûpart des hom
mes que l'eſpoir de l'impunité des cri
mes dont ils étoient coupables dan
leur patrie, en avoit exilé volontaire
ment, & qui aſpiroient aux richeſſe
immenſes de cette conquête.

Ce fut comme on ſait au commence
ment de Décembre de l'année 1497
que Chriſtophe Colomb aborda à cett
Iſle, à laquelle il donna d'abord, à cauſ
de ſa grandeur, le nom d'*Hiſpaniola*
ou *petite Eſpagne*. On ne l'appella *Saint
Domingue* que dans la ſuite des tems
& c'eſt la capitale, appellée *San-Do
mingo*, qui a donné inſenſiblement c
nom à toute l'Iſle.

Ce fut par ſa pointe la plus occi
dentale qu'il la reconnut; il rangea d'a
bord toute la côte, qui fait la parti
du nord, & remontant avec peine d
l'oueſt à l'eſt, il jetta l'ancre dans u
port de la province de *Marien*, entr
Mancenille & *Montechriſt*, qu'il appell
Port-Royal. Ce canton étoit ſous la do
mination d'un des principaux Cacique
de l'Iſle, nommé *Guaçanariq*; ſon éta

s'étendoit le long de la côte du nord, & comprenoit tout le pays, depuis ce qu'on nomme aujourd'hui la *Vega-real*, jusqu'au *Cap-François*, qui retient encore maintenant le nom de ce Prince, car les Espagnols l'appellent *el Guarico*, par corruption de *Guaçanarico*.

Il n'y avoit rien de barbare dans les manieres de ce Prince; ses sujets s'apprivoiserent bientôt avec les étrangers, dont la vue les avoit d'abord surpris. Ils les reçurent avec toute la cordialité possible, & ils se disputerent les uns aux autres à qui feroit plus de caresses à ces nouveaux hôtes.

Ceux-ci firent bientôt connoître que l'or étoit le principal objet de leurs richesses. Les Indiens se firent un plaisir de se dépouiller de leurs riches colliers & de leurs autres ornemens pour en faire présent à ces nouveaux venus: une sonnette ou quelqu'autre babiole de verre leur sembloit préférable à toutes leurs richesses. Prevenus de la plus haute estime pour ces étrangers, qu'ils regardoient comme descendus du ciel, ils tâchoient de se conformer à leurs manieres, & d'imiter toutes leurs actions.

Le vaisseau de Colomb ayant échoué sur des roches à fleur d'eau, qu'on nomme *recifs*, le bon Roi *Guaçanariq* n'oublia rien pour le consoler de cette perte, & pour l'aider à la réparer. Une nombreuse escadre de canots, fût aussi-tôt commandée pour aller au secours du bâtiment étranger, & de peur que ses sujets ne manquassent de fidélité en cette occasion, il alla lui même les contenir par sa présence. Il fit promptement retirer tous les effets du vaisseau, ils furent déposés dans un magasin sur le bord de la mer, & gardés avec soin. Enfin touché de l'affliction de Colomb, le bon Prince versa des larmes, & lui offrit tout ce qu'il possédoit dans l'étendue de ses états, en le priant d'y fixer sa demeure.

L'Amiral obligé d'aller en Espagne rendre compte de sa découverte, remercia le généreux Cacique. Il fit élever une espece de fort qu'il nomma *Navidad*, parce qu'il étoit dans cette baye, le jour de la Nativité, & il y laissa quarante hommes sous les ordres de *Diegue-darasia*, avec quelques pieces d'artillerie.

L'éloignement d'un chef sage & fer-

me, fut la source du dérangement de la nouvelle Colonie. La division se mit entr'eux, & y introduisit le désordre; le libertinage y mit le comble. Egalement avares & débauchés, ils se répandirent, comme des loups ravissans & affamés dans tous les lieux voisins de leur fort, se jettant avec fureur sur l'or & sur les femmes des Indiens, dont leur cruauté & leur violence leur fit bientôt des ennemis irréconciliables.

Les représentations de leur ami *Guaçanariq* furent inutiles, & ils n'en continuerent pas moins leurs brigandages. Ayant abandonné leur forteresse, & pénétré chez les nations voisines, ils laisserent par-tout les traces les plus funestes de leur avarice & de leurs débauches. Les Indiens dresserent des embuches à ces étrangers, qu'ils ne connoissoient que par leurs violences. *Caunabo*, un des Caciques de l'Isle, en surprit quelques-uns qui enlevoient ses femmes, & les massacra. Ce fut là comme le signal du soulevement général, & on ne fit plus de quartier à ceux qu'on pût découvrir.

Ce succès enfla le cœur des Indiens, qui s'apperçurent que ces hommes qui

leur avoient paru si terribles, & dont la vue leur inspiroit la terreur, mouroient comme les autres. *Caunabo* à la tête de ce qu'il pût ramasser de vassaux, s'avança jusqu'au fort de la *Navidad*, où *Darafia* n'avoit laissé que cinq hommes pour le garder, & ils ne voulurent jamais l'abandonner. En vain le fidele & zélé *Guaçanariq* vola-t-il au secours de ses alliés. L'armée de *Caunabo* beaucoup plus forte, eut aisément le dessus, & *Guaçanariq* blessé fut forcé de se retirer. Les cinq Espagnols se défendirent avec tant de valeur, que les Indiens n'osoient les approcher pendant le jour, mais s'étant coulés dans les fossés pendant la nuit, ils mirent le feu au fort qui fut bientôt consumé.

Le prompt retour de l'Amiral Colomb avec une flotte nombreuse à *Portreal*, le 28 Novembre 1493, auroit pû rétablir la tranquillité; mais n'ayant encore amené avec lui, qu'un ramas de canaille & de brigands, dont on avoit purgé l'Espagne & toutes les prisons; de pareilles troupes ne pouvoient qu'aigrir le mal. D'ailleurs la plûpart des chefs qui commandoient sous Colomb, jaloux de son autorité, & ne voulant

gir que selon leurs vûes particulieres, ne garderent aucun des sages ménagemens, que demandoit l'intérêt d'une Colonie naissante ; la guerre s'alluma de toutes parts, & elle fut longue & cruelle.

Les Castillans outrés de la résistance qu'ils trouvoient dans les Indiens, qu'ils regardoient comme leurs sujets, ne leur firent aucun quartier. Ils exercerent des cruautés horribles qui furent détestées de leur propre nation. Il leur en coûta trois années pour réduire ces malheureux. Six Rois dont les états étoient fort peuplés essaierent en vain leurs forces, contre l'ennemi commun. Si le sort des armes eût dépendu de la multitude, ils auroient mieux défendu leur liberté ; mais leurs ennemis avec des épées & des armes à feu, trouvant des corps nuds & désarmés, en faisoient un horrible carnage, & plus de la moitié des Indiens périt dans cette guerre.

Ces infortunés subirent enfin la loi du plus fort, & furent quelque-tems tranquilles. La puissance & le crédit de *Guaçanariq* contribuerent beaucoup à cette paix. Ce Cacique toujours ami des Castillans, avoit porté le zele jusqu'à les accompagner dans leurs expé-

ditions, ſa médiation acheva de pac
cifier les eſprits.

De nouvelles cruautés rallumere
bientôt le feu mal éteint. Les Indie
ſongerent à ſecouer un joug qu'ils
pouvoient plus porter ; mais le moy
qu'ils emploierent, leur fut plus fatal qu
leurs ennemis. Ils prirent le parti d'
bandonner la culture des terres, &
ne plus planter, ni manioc, ni mahi
ſe flattant que dans les bois & les mo
tagnes où ils ſe retiroient, la chaſſe
les fruits ſauvages, leur fourniroient ſu
fiſamment de quoi ſubſiſter, & q
leurs ennemis ſeroient forcés par la diſe
te d'abandonner leurs pays. Ils ſe tro
perent, les Caſtillans ſe ſoutinrent p
les rafraîchiſſemens qui venoient d'E
rope, & n'en furent que plus animés
pourſuivre les Indiens, dans les lie
où ils ſe croyoient inacceſſibles.

Ces malheureux, ſans ceſſe harcel
fuyoient de montagnes en montagne
La miſere, la fatigue, & la frayeur co
tinuelle où ils étoient, en firent enco
plus périr que le glaive. Ceux qui écha
perent à tant de miſeres, furent enf
obligés de ſe livrer à la diſcrétion
vainqueur, qui uſa de ſes droits ave
toute la rigueur poſſible.

Jusqu'alors on s'étoit mis peu en peine d'exécuter les ordres de la Cour d'Espagne, pour l'instruction des Indiens. La mort de la Reine Isabelle & celle de Colomb, reculèrent encore les progrès de quelques Religieux, que cette Princesse avoit fait passer à *Saint-Domingue*, & ruinerent toutes les espérances qu'on avoit conçues, de la douceur avec laquelle cette Princesse avoit ordonné de traiter ces peuples, & du peu de liberté qui leur avoit été rendue. A la réserve de quelques corvées, & des tributs qu'on exigeoit d'eux, on les laissoit vivre dans leurs villages sous le gouvernement de leurs Caciques.

La nouvelle de la mort d'Isabelle fut à peine parvenue à *Saint-Domingue*, que l'avarice des principaux Officiers se ranimant, elle entreprit de dépouiller les malheureux Indiens du reste de liberté qu'on leur avoit laissé. On proposa, au conseil de Ferdinand, de réduire tous ces malheureux à l'esclavage, & de les répartir entre les habitans, pour être employés sous leurs ordres aux travaux des mines, & à tous ceux qu'ils jugeroient à propos.

Ce barbare projet, contraire à toute

idée de juſtice & d'humanité, fut ap
puyé par des motifs de religion & d
politique. On prétexta ſpécieuſement
que ces peuples ne ſe porteroient j
mais à embraſſer la foi catholique, ta
qu'ils auroient le libre exercice de leu
religion, & qu'on n'uſeroit point ave
eux d'une violence ſalutaire. La pol
tique, qui ne connoît que ſes intérêts
& dont les principes ſont encore plu
dénaturés que ceux de la religion
parce qu'elle a la force à la main, trou
voit auſſi de grands avantages à l'aſſu
jettiſſement des Indiens, en ce que cett
condition, les mettant hors d'état d
rien entreprendre, coupoit la race
ne à toutes leurs révoltes. Ce fut l
l'époque de la ruine entiere des Indien

En vain de vertueux Miſſionnaire
Dominicains déclamerent contre ce pa
tage des Indiens, dont ils ſentoient bie
que ces peuples alloient devenir les ma
heureuſes victimes. Les Officiers Ca
tillans, auteurs du projet, furent cho
qués des diſcours des Miſſionnaires, &
ſe crurent déſignés dans leurs ſermons
ils en porterent des plaintes à la Cour
ce qui devint la ſource d'une infinit
de conteſtations, qui ne firent rie

gagner à la religion, & qui firent beaucoup perdre à l'humanité.

Une assemblée de Théologiens tenue à Madrid, s'étant trouvée partagée sur la décision de cette question. L'inhumaine politique se crut par-là suffisamment autorisée à suivre son premier plan. En conséquence, elle envoya ordre à Michel Passamonte, Trésorier des droits du Roi, de finir sans délai l'affaire des partages. On fit donc le dénombrement de ce qui restoit d'Indiens, on n'en trouva plus que soixante mille.

On ne peut représenter quel fut le désespoir des Indiens, lorsqu'ils se virent forcés de quitter leurs anciennes demeures, pour aller se livrer aux caprices de leurs nouveaux maîtres. Rien n'est plus cruel que la servitude, sur-tout pour ceux qui sont nés libres. La Cour, à la vérité, avoit fait, suivant l'usage, de beaux réglemens pour adoucir l'amertume de leur sort, qui ne furent pas observés, & elle l'avoit bien prévu; mais elle ferma les yeux sur cette inexécution, qui alloit toujours à son but. Les maîtres ne s'appliquerent qu'à tirer tout le profit qu'ils purent de leurs acquisitions; ils chargerent ces malheureux des plus rudes travaux, & sans égard

pour les ordonnances, ils les firent ser
vir de bêtes de charge. Le chagrin &
la misere en diminuerent beaucoup l
nombre. Lorsque cinq ans après ce par
tage, Rodrigue-d'Albuquerque eut suc
cédé à Passamonte dans l'emploi d
Commissaire Distributeur des Indiens
il ne s'en trouva plus que quatorz
mille.

Ce funeste succès des partages qui ne
justifioit que trop les plaintes des Mis
sionnaires, ranima de nouveau leur zele
le célebre Barthelemi de Las-Casas
fut celui qui se signala davantage. Ce
vertueux Ecclésiastique s'étoit attiré
une telle estime, par la pureté de ses
mœurs, & par le désintéressement de
sa conduite, que ses ennemis n'eurent
jamais à lui reprocher qu'une vivacité
peu mesurée. Animé par un zele infati-
gable, cet Ecclésiastique qui venoit
d'entrer dans l'ordre des Dominicains,
passe les mers, & vient apporter ses
plaintes aux pieds du trône de Ferdi-
nand. Ses premieres démarches furent
d'abord fort mal reçues, parce que les
Officiers de *Saint-Domingue* avoient
eu soin de le prévenir & de le repréſen-
ter comme un esprit brouillon. Mais la
mort de Ferdinand ayant mis la Ré-

ence entre les mains du Cardinal Ximenès, Las Casas lui exposa de nouveau, avec les couleurs les plus vives, l'état pitoyable où l'avarice des Castillans tenoit les Indiens, & le Régent s'occupa des moyens d'y remédier.

Quatre Religieux Hyeronimites furent envoyés à *Saint-Domingue*, en qualité de Commissaires, avec de pleins pouvoirs pour réformer les abus, & sur-tout, pour casser & annuller les partages des Indiens, s'ils le jugeoient à propos, pour le bien de la religion. L'arrivée de ces Commissaires que Las-Casas accompagnoit, causa la plus grande surprise à *Saint-Domingue*.

Une commission si délicate demandoit du courage & de la fermeté. Les Religieux Hyeronimites, peu versés dans les affaires, étoient timides & embarrassés. Las Casas s'apperçut bientôt qu'ils mollissoient, en ne privant que quelques particuliers de leurs Indiens, & n'osant toucher aux plus puissans, qui étoient en même-tems les plus mauvais maîtres. Il somma les Commissaires d'exécuter les ordres du Régent, mais on ne lui donna que des défaites. Les clameurs recommencerent bientôt, &

les esprits s'aigrissans de plus en plus chacun porta ses plaintes à la Cour où Las-Casas accusa les Hyeronimites de molesse & de vues intéressées ; ceux-ci répondirent, en renouvellant les anciennes accusations contre lui : tout cela ne décidoit rien, & les Indiens furent la victime de ces contestations.

Le peu de succès qu'avoit eûes les démarches de Las-Casas, loin de ralentir son zele, ne servit qu'à l'enflammer davantage, & lui fit prendre la résolution de repasser en Europe. On voulut l'arrêter, mais il montra un brevet du Roi qui lui laissoit l'entiere liberté d'aller & de venir comme il le jugeroit à propos.

Il trouva les affaires bien changées à son arrivée en Espagne, Ximenès étoit mort ; le Conseil des Indes avoit été gagné, & étoit fort prévenu contre Las-Casas. Loin de se faire écouter sur les plaintes qu'il avoit à faire contre les Commissaires, il eut à se défendre sur plusieurs chefs d'accusation qui avoient été envoyés contre lui.

L'habile Missionnaire voyant qu'il ne pouvoit réussir au tribunal des Indes, résolut de s'adresser directement

u Prince Charles d'Autriche, qui gouvernoit sous le nom, & pendant la naladie, de la Reine Jeanne sa mere. Cette résolution hardie ne paroissoit gueres prudente, parce que le jeune Souverain étoit occupé d'affaires trop mportantes pour s'inquiéter des Indes & des Indiens.

Cependant Las-Casas fut reçu à la Cour avec beaucoup de distinction, parce qu'on aime à y voir des hommes extraordinaires. Les Ministres Espagnols & Flamands eurent avec lui plusieurs conférences. La jalousie qui régnoit entre les uns & les autres, au sujet de la confiance du Prince, laquelle les Flamands possédoient, servit beaucoup au Missionnaire, parce que ces derniers furent charmés d'entrer dans la connoissance d'une affaire, qui donneroit un nouveau relief à leur crédit, & leur procureroit une occasion de mortifier leurs rivaux. Malheureusement il survint tant d'affaires à Charles à l'occasion de l'Empire, dont on vouloit faire tomber la couronne sur sa tête, que l'affaire de Las-Casas essuya des lenteurs qui donnerent le tems au parti opposé, de prendre des mesures pour

faire échouer ses projets. On lui o
posa un homme, dont l'autorité étc
capable de balancer celle du vertue
Dominicain ; c'étoit l'Evêque de D
rien.

L'exemple des partages de *Sain
Domingue* avoit déja servi de regle
continent de l'Amérique, & ce Pré
plus attaché à ses intérêts, qu'au bo
heur de son troupeau, avoit eu bon
part à la distribution des Indiens.
passa en Europe, plutôt pour traver
Las-Casas, que pour faire éclaircir qu
ques prétendues difficultés, qui ne to
choient que médiocrement les Indie

Le premier soin du Prélat fut de
rendre à la Cour, & de se déclarer co
tre l'opinion, qui vouloit faire rév
quer les partages des Indiens. Ce se
timent qui flattoit la politique du go
vernement, & les intérêts des Officie
eût bientôt un grand nombre de pa
tisans. Las-Casas n'avoit pour lui q
les gens de bien & l'équité, par co
séquent son parti n'étoit pas le plus fo
les disputes qui avoient déja été si vive
recommencerent. Comme la Cour étc
partagée, la curiosité du Roi qui venc
récemment d'être élu Empereur, en

piquée, & il fit convoquer une assem-blée, où les parties intéressées feroient valoir leurs raisons.

Les plaidoyers des deux Orateurs, & du dernier sur-tout, ne pouvant manquer d'être lûs avec plaisir ; on n'a pas cru devoir les supprimer. Les Lecteurs en feront d'ailleurs plus en état de décider quelle étoit la meilleure cause. On voit avec sensibilité, que dès ce temps-là Las-Casas prêchoit la tolérance, & que les gens honnêtes & exempts de passions, lui applaudissoient.

L'Evêque de Darien eut ordre de parler le premier, & s'expliqua dans ces termes suivans. » Il est bien extraordinaire qu'on délibere encore sur un » point qui a déja été tant de fois décidé » dans les conseils des Rois Catholiques, vos augustes ayeux. Ce n'est » sans doute que sur une connoissance » réfléchie du naturel & des mœurs des » Indiens qu'on s'est déterminé à les » traiter avec sévérité ? Est-il nécessaire » de retracer ici les révoltes & les perfidies de cette indigne nation ? A-t-» on jamais pû venir à bout de les réduire autrement que par la violence ? » N'ont-ils pas tenté toutes les voies d'ex-

» terminer leurs maîtres, & d'anéan
» leur nouvelle domination ? Ne no
» flattons point ; il faut renoncer fa
» retour à la conquête des Indes ,
» aux avantages du nouveau monde ,
» on laisse à ces barbares, une liber
» qui nous seroit fatale.

» Que peut-on trouver à redire ,
» l'esclavage où on les a réduit ? N'e
» ce pas le privilége des nations vict
» rieuses , & la destinée des barbar
» vaincus ? Les Grecs & les Romai
» en usoient-ils autrement avec les n
» tions indociles qu'ils avoient subj
» guées par la force de leurs armes.
» jamais peuples méritèrent d'être tra
» tés avec dureté , ce sont nos Indien
» plus semblables à des bêtes féroc
» qu'à des créatures raisonnables ; q
» dirai-je de leurs crimes & de leu
» débauches qui font rougir la natur
» Remarque-t on en eux quelque tê
» ture de raison ? Suivent-ils d'autr
» loix que celles de leurs brutales pa
» sions ? Mais cette dureté les empêch
» dit-on , d'embrasser la religion ; h
» que perd-elle avec de pareils Chr
» tiens? A peine sont-ils des homme
» Que les Missionnaires disent quel
» é

» le fruit de leurs travaux, & combien » ils ont fait de fin eres proſélytes.

» Mais ce ſont des ames pour leſ- » qu'elles Jeſus-Chriſt eſt mort, j'en » conviens : à Dieu ne plaiſe, que je » prétende les abandonner, mais je ſou- » tiens que l'aſſerviſſement eſt le moyen » le plus efficace ; j'ajoute que c'eſt le » ſeul qu'on puiſſe employer ; ignorans, » ſtupides, vicieux comme ils ſont, » viendra-t-on jamais à bout de leur » imprimer les connoiſſances néceſſai- » res, à moins que de les tenir dans » une contrainte utile. Auſſi légers & » indifférens à renoncer au Chriſtianiſ- » me qu'à l'embraſſer, on les voit ſou- » vent au ſortir du baptême ſe livrer à » leurs anciennes ſuperſtitions. »

Le diſcours du Prélat étant fini, le Chancelier ordonna au Pere de Las-Caſas de répondre, & il le fit de la maniere ſuivante.

» Je ſuis un des premiers qui paſſai » aux Indes lorſqu'elles furent décou- » vertes, ſous le regne des invincibles » Monarques Ferdinand & Iſabelle, » prédéceſſeurs de votre Majeſté. Ce » ne fut ni la curioſité, ni l'intérêt qui » me firent entreprendre un ſi long &

» ſi périlleux voyage. Le ſalut des i
» fideles fut mon unique objet. Que
» m'a-t-il été permis de m'y employe
» avec tout le ſuccès que demando
» une ſi ample moiſſon ? Que n'ai-je p
» au prix de tout mon ſang racheter
» perte de tant de milliers d'ames q
» ont été malheureuſement ſacrifiées
» l'avarice & à l'impudicité?

» On veut nous perſuader que c
» exécutions barbares étoient néceſſa
» res pour punir ou pour empêcher
» révolte des Indiens ; qu'on nous di
» donc par où elle a commencé. C
» peuples ne reçurent-ils pas nos pre
» miers Caſtillans avec humanité
» avec douceur ? N'avoient-ils pas a
» tant de joie à leur prodiguer leu
» tréſors, que ceux-ci avoient d'avidit
» à les recevoir ; mais notre cupidit
» n'étoit pas ſatisfaite ; ils nous aban
» donnerent leurs terres, leurs habita
» tions , leurs richeſſes ; nous avon
» voulu encore leur ravir leurs enfans
» leurs femmes, & leur liberté. Préten
» dions-nous qu'ils ſe laiſſaſſent outrage
» d'une maniere ſi ſenſible, qu'ils ſ
» laiſſaſſent égorger, pendre & brûler
» ſans en témoigner le moindre reſſen
» timent ?

» A force de décrier ces malheureux, on voudroit nous insinuer qu'à peine ce sont des hommes. Rougissons d'avoir été moins hommes, & plus barbares qu'eux. Qu'ont-ils fait autre chose que de se défendre quand on les attaquoit, de repousser les injures & la violence par les armes ; le désespoir en fournit toujours à ceux qu'on pousse aux dernieres extrémités. On nous cite l'exemple des Romains pour nous autoriser à réduire ces peuples en servitude. C'est un Chrétien, c'est un Evêque qui parle ainsi ; est-ce là son Evangile ? Quel droit en effet avons nous à rendre esclaves des peuples nés libres que nous avons inquietés sans qu'ils nous ayent jamais offensés ? qu'ils soyent nos vassaux, à la bonne-heure ; la barbare loi du plus fort nous y autorise, mais par où ont-ils mérité l'esclavage ?

» Ce sont des brutaux, ajoute-t-il, des cupides, des peuples adonnés à tous les vices? Doit-on en être surpris? peut-on attendre d'autres mœurs, d'une nation privée des lumieres de l'Evangile ? plaignons-les, mais ne les accablons pas ; tâchons de les instruire,

» de les éclairer, de les redreſſer
» duiſons les ſous la regle, mais n
» jettons pas dans le déſeſpoir.

» Que dirai-je du prétexte de la
» gion, dont on veut couvrir une i
» tice ſi criante? Quoi! les chaîne
» les fers ſeront-ils les premiers f
» que ces peuples tireront de l'E
» gile? Quel moyen de faire goût
» ſainteté de notre loi à des cœurs
» venimés par la haîne, & irrités par
» levement de ce qui leur eſt le plus
» leur liberté! Sont-ce là les mo
» dont les Apôtres ſe ſont ſervi
» convertir les nations? ils ont ſo
» des chaînes, mais ils n'en ont ja
» donné. La ſoumiſſion à la foi
» être un acte libre. C'eſt par la
» ſuaſion, par la douceur, & par l
» ſon, qu'on doit la faire connoître
» violence ne peut faire que des h
» crites, & ne fera jamais de vérit
» Chrétiens.

» Qu'il me ſoit permis de dema
» à mon tour au Seigneur Evêqu
» depuis l'eſclavage des Indiens
» remarqué dans ce peuple plus d
» preſſement à embraſſer la religio
» les maîtres entre les mains de q

ont tombés ont beaucoup travaillé à
es inſtruire ? Le grand ſervice que
es partages ont rendu à l'état & à la
eligion ! Lorſque j'abordai pour la
remiere fois dans l'Iſle, elle étoit
abitée par un million d'hommes ; à
eine en reſte-t-il aujourd'hui la cen-
eme partie. La miſere, les travaux,
s châtimens impitoyables, la cruauté
: la barbarie en ont fait périr des
illiers. On s'y fait un jeu de la mort
es hommes ; on les enſevelit tout
ivans ſous des affreux ſouterreins,
à ils ne reçoivent, ni la lumiere du
ur, ni celle de l'Evangile ; ſi le ſang
un homme injuſtement répandu crie
engeance, quelles clameurs doit
ouſſer celui de tant de miſérables
'on répand inhumainement chaque
ur ? »

Las-Caſas finit en implorant la clé-
ce de l'Empereur pour des vaſſaux
juſtement opprimés, en lui faiſant
endre avec une noble hardieſſe, que
eroit à ſa Majeſté, que Dieu deman-
oit compte un jour de tant d'injuſti-
, dont il pouvoit arrêter le cours.

Cette grande queſtion parut trop

importante pour qu'on la décidât fu
champ. L'Empereur loua beaucou
zele de Las-Casas, l'exhorta à reto
ner dans sa Mission, & lui promit d'
porter un remede prompt & effic
aux maux dont il lui avoit fait un
vive peinture Ce ne fut que long-t
après que Charles de retour dans
états, eut le loisir d'y penser; mai
n'étoit plus tems, pour *Saint-Don*
gue. Les quatorze mille Indiens avo
péri, à la réserve d'un petit nom
qui échappa à l'attention de leurs en
mis.

UNE chaîne de montagnes part
Saint Domingue dans toute sa longu
Il y a d'espace en espace de petits
tons habitables. Les précipices
ils sont environnés en rendent l'ab
très-difficile, ils peuvent servir de
traite assez sûres, & des familles enti
de Negres *Marons* y ont quelque
subsisté plusieurs années, à l'abri
poursuites de leurs maîtres. Ce fu
qu'une troupe d'Indiens alla cher
un asyle à seize ou dix-sept lieues d
Vega-real, dans les doubles monta
du *Pinal*. Ils y subsisterent plusieurs

nées inconnus, au milieu de leurs vainqueurs, qui croyoient leur race entiérement éteinte. Une bande de Chasseurs les découvrit un jour; leur petit nombre, & le pitoyable état où ils étoient, ne causerent plus d'ombrage. On les traita avec douceur, & ils répondirent parfaitement à toutes les avances d'amitié qu'on leur faisoit. Ils embrasserent le Christianisme, & s'accoutumant peu-à-peu aux mœurs & aux usages de leurs maîtres, ils contracterent des mariages avec eux. On leur permit d'ailleurs de vivre selon leurs coutumes, ils les gardent encore maintenant en partie, & ne vivent que de chasse & de pêche.

§. II.

Notions des différens établissemens de l'isle Saint-Domingue.

LE *Cap*, dit le Pere Margat (*a*), qui dans ses commencemens n'étoit qu'un

(*a*) Lettre du mois de Juillet 1743, tome 27, page 67.

amas fortuit de quelques cabanes d
pêcheurs, & de quelques magasins pou
les embarquemens, s'est accru d'abor
par un grand nombre de Colons d
l'isle *Saint-Christophe*, lorsqu'elle fû
envahie par les François en 1660, &
présentement est une ville considérable
Elle est bâtie au pied d'une chaîne d
montagnes qui l'environnent en partie
& qui lui font une espece de couronne
ment. Ces montagnes qui sont, ou cul
tivées par des habitations, ou boisée
par la nature, forment un amphithéâ
tre varié qui a beaucoup d'agrémen
La plus longue partie de la ville s'éten
tout du long de la rade, qui peut avoi
trois ou quatre lieues de circuit, & qu
est toujours remplie d'un grand nombr
de bâtimens de toute espece. Il n'en vien
gueres moins de cinq cens chaque an
née, tant grands que petits, ce qu
entretient dans cette rade un mouve
ment continuel qui donne à la ville u
air très-animé. Toutes les rues en son
alignées, & se coupent dans les trave
ses, à angles droits, elles ont toute
trente ou quarante pieds de large. Il y
dans le centre une belle place d'armes

à laquelle l'Eglise Paroissiale fait face, & dont une fontaine occupe le milieu. Sur les extrémités de cette place on a planté des allées d'arbres qui donnent de la fraîcheur & de l'ombrage.

Les maisons du *Cap* ne sont pas fort belles, mais elles sont assez riantes, & bâties pour la fraîcheur, & pour la commodité du commerce. C'est à trois personnes que cette ville doit son embellissement. Pour se garantir de pareils accidents, on a pris le goût de bâtir en maçonnerie, & ces nouvelles maisons réunissent la solidité à l'agrément.

Les bâtimens les plus considérables, sont d'assez belles casernes. & un grand magasin du Roi sur le bord de la mer, où le Conseil supérieur & la Justice ordinaire tiennent leurs séances.

Cette ville est la résidence ordinaire du Gouverneur, de l'Etat-Major, & du Conseil supérieur, ce qui avec les Officiers des autres Juridictions, les Négocians de la ville, & ceux de la rade, les allans & venans de la plaine, tant blancs que noirs & métifs, met dans le *Cap* environ dix à douze mille ames.

Les Paroisses qui sont dans les plaines sont au nombre de six. La plus

voisine du *Cap* en tournant à l'est, et la petite anse. C'est un des quartiers le plus anciennement établis de la Colonie. Les fonds de terre y sont admirables il y a près de cinquante sucreries roulantes, plusieurs belles raffineries, & au moins six mille Negres esclaves. Le nombre des blancs ne répond pas à cela. La plûpart des Propriétaires des habitations de ce quartier, ainsi que ceux du voisinage, sont en France, & font régir leurs biens par des Procureurs & par des Economes.

A deux lieues de la petite *Ance*, un peu plus au nord, est le quartier *Morin*. Il l'emporte sur tous ceux de la Colonie par la bonté du terrein, la beauté des chemins, & la richesse des habitations. Ce quartier est fort ramassé, un des plus excellens pour la culture. Il y a autant de Negres à-peu-près qu'à la petite *Ance*.

En tirant vers l'est, on trouve *Limonade*, qui est à une égale distance du quartier *Morin*, & de la petite *Ance*. Ce quartier n'est point inférieur aux deux autres, ni pour la bonté du terrein, ni pour la quantité d'esclaves.

Deux lieues plus haut, en tirant un

peu du côté du sud, on trouve le quartier du *Trou*. Nos premiers Colons n'étoient pas d'élégans Nommenclateurs, comme il ne paroît que trop par les noms ridicules qu'ils ont donnés à différens quartiers. Ils appelloient *Trou*, toute ouverture un peu large, qui se prolonge entre deux montagnes, & qui débouche dans quelque plaine. Ce quartier est plus étendu que les précédens, mais le terroir n'en est pas à beaucoup près si bon. Le bourg du *Trou* est composé d'environ trente ou quarante maisons, & agréablement situé sur le bord d'une jolie riviere.

En remontant toujours la côte à l'est, on trouve la Paroisse de Saint Pierre des *Terriers-rouges*. Le terroir de ce quartier est médiocre, sur-tout ce qui est le long de la mer, où les fonds sont maigres & salineux. Il est assez propre pour l'indigo, mais les cannes à sucre n'y viennent pas trop bien.

Le fort *Dauphin* & *Ouanaminte*, terminent du côté de l'est la dépendance du *Cap* pour la Juriſdiction spirituelle. Autrefois tout ce quartier s'appelloit *Beyha*, nom qui lui avoit été donné par les Espagnols, à cause d'une baye

célebre, une des meilleures, des plus sûres, & des plus spacieuses de toute l'Isle.

Il y a dans la ville du fort *Dauphin* un Etat-Major, composé d'un Lieutenant de Roi, Commandant de tout le quartier, qui s'étend depuis le *Trou*, jusqu'à l'*Espagnol*, & il est subordonné au Gouverneur du *Cap*.

Ouanaminte est une Paroisse formée de ce qu'on a retranché de la Cure du fort *Dauphin*, qui s'étendoit jusqu'aux frontieres *Espagnoles*, & avoit plus de vingt-cinq lieues de circuit.

Il y a encore quelques quartiers situés dans l'épaisseur des montagnes qui répondent à ceux dont on vient de parler, ce qui est commun à toute la côte de *Saint-Domingue*, tant celle du nord que celle du sud. On se représentera aisément les différentes positions de ces quartiers, si l'on se rappelle que l'isle de *Saint-Domingue* est partagée dans toute sa longueur, qui s'étend de l'est à l'oueſt, par une chaîne de montagnes qui occupe le milieu de l'Isle, en laissant de part & d'autre jusqu'au bord de la mer une côte qui est plus ou moins large, suivant que ces montagnes s'approchent ou s'éloignent plus du bord

de la mer. C'eſt le long de ces côtes, & dans la plaine, que ſont ſituées les meilleures habitations, & les plus beaux établiſſemens, François comme Eſpagnols. Cette chaîne de montagnes a quelquefois trente ou quarante lieues de large. Ce ſont pour la plûpart des terreins inhabitables ; cependant il y a d'eſpace en eſpace des vallées conſidérables, dont le ſol eſt très-bon, & où l'on a formé des établiſſemens, des quartiers, & des Paroiſſes.

Ainſi au quartier de la petite *Ance*, dont il a été parlé ci-devant, répond le quartier de *Dondon*, qui eſt dans l'épaiſſeur de la montagne, au ſud de la petite *Ance*. Il y a vingt ans, ce n'étoit qu'un pays de chaſſe ; on y a formé inſenſiblement quelques habitations, qui font aujourd'hui un beau quartier avec une paroiſſe nombreuſe.

Au bas des montagnes de *Dondon*, eſt ſitué le quartier de la *grande riviere*, environ à deux lieues de la *petite Ance*, du quartier *Morin*, & de *Limonade*. Ce quartier eſt une gorge qui ſe prolonge fort avant entre deux chaînes de montagnes, & il a à peu-près ſept à huit lieues de long, ſur une demi-lieue, & quelquefois moins de largeur.

Toute cette chaîne n'eſt propremen
que le lit d'une aſſez belle riviere, qu
prend ſa ſource dans la double chaîn
de montagnes qui ſont ſur le terrein Eſpa
gnol, & qui après avoir coulé long-tem
entre des falaiſes très-hautes, vient ar
roſer ce quartier. Il n'y a de plaine qu
ce que la riviere, dont le lit change
chaque débordement, veut bien y laiſ
ſer. Les habitations ſont placées ſur l'un
& l'autre bords, & pour parcourir le
quartier, il faut paſſer & repaſſer la ri-
viere à chaque inſtant.

Il y a vingt ans que ce quartier étoit
un des plus peuplés & des plus floriſ-
ſans ; les habitans quoique d'une con-
dition fort baſſe y étoient fort à leur
aiſe. L'indigo & le tabac, dont les Ma-
nufactures avoient de la réputation, les
faiſoient vivre commodément. Cette
félicité fut troublée par un furieux dé-
bordement de la riviere, qui arriva la
nuit du 22 Octobre 1722. Elle deſcen-
dit comme un foudre du haut des mon-
tagnes où elle prend ſa ſource ; ſes eaux
enflées ſe répandirent de part & d'autre,
& entraînerent maiſons, jardins, hom-
mes & beſtiaux. Son cours, quoique
moins gêné à la ſortie de ce défilé,

n'en fut pas moins terrible. Elle se joignit à tous les ruisseaux & ravins qui se trouverent sur son passage, & les ayant gonflés, elle se répandit avec eux dans la plaine. Le quartier *Morin*, la petite *Ance*, & *Limonade*, furent en partie innondés. Elle arracha les cannes, déracina les haies, abattit les arbres, démolit les maisons, entraîna jusqu'aux énormes chaudieres de cuivre & de potin, où l'on fait le sucre, & causa dans tous ces lieux là des dommages inestimables. Les habitans de la grande riviere, comme les plus voisins & les plus foibles, furent aussi les plus maltraités. Grand nombre de blancs surpris par cette inondation subite & nocturne y périrent. Il s'y noya encore un bien plus grand nombre de Negres, & quantité de bestiaux de toute espece. Les habitans qui échapperent à un si cruel désastre, de riches qu'ils étoient la veille, se trouverent le lendemain sans Negres, sans terres, sans argent, & quelques-uns sans famille & sans logement. Ceux qui survécurent à ce funeste accident, instruits par leurs malheurs, ont porté leurs établissemens sur les *cotieres* des montagnes.

En partant du *Cap*, & remontant à l'oueſt, partie oppoſée à celle que nous venons de parcourir; on trouve à deux lieues & demie de cette ville le quartier de la *plaine du Nord*. Le terroir y eſt fort, mais un fond de terre glaiſe le rend humide, & moins propre aux cannes que les autres terreins qui environnent le *Cap*. Les ſucres qu'on y fabrique ſont groſſiers.

Le quartier de l'*Accul*, à deux lieues de la *plaine du Nord*, borne la plaine du côté du *Cap*. Les Inſulaires appellent *Accul* une barriere que les montagnes oppoſent aux Voyageurs. Le terroir de ce quartier eſt généralement médiocre, & cependant on y fait de très-beau ſucre en quelques endroits. Dans les gorges des montages, le long deſquelles ce quartier s'étend, il y a quelques vallons cultivés, tels que ſont ceux de la *Souffriere*, de la *coupe à David*, & quelques autres.

Toutes les autres paroiſſes qui ſont au-delà de l'*Accul*, en tirant à l'oueſt, ſont dans des pays montueux & difficiles; telle eſt d'abord celle du *Limbé*. Ce quartier a été nommé ainſi par une aſſez mauvaiſe alluſion aux *Limbes*,

parce qu'après avoir franchi une haute montagne, on se trouve à la descente de l'autre côté, dans un pays profond, tel à-peu-près que celui où l'on se représente les *limbes*. Ce quartier qui est très-étendu en longueur, & de plus de huit lieues, n'en a pas une de largeur. Ce n'est qu'un vallon, au milieu duquel coule une belle riviere, qui prend sa source dans les doubles montagnes, & qui n'a point de lit fixe; ce qui incommode beaucoup les habitans de ce quartier. Il est aujourd'hui un des plus peuplés de l'Isle, quoiqu'il s'y fasse beaucoup plus d'indigo que de sucre.

A deux lieues plus haut, un peu plus proche de la mer, est le quartier du port *Margot*, moins considérable & moins riche que celui de *Limbé*. De cette Paroisse dépend un quartier nommé le *Borgne*, qui en est séparée par une montagne âpre & difficile. C'est encore un vallon fort étroit, où il y a cependant plus de soixante habitations établies. On y demande une Paroisse, & on a déja pris pour cela toutes les mesures nécessaires.

En partant de *Limbé*, & prenant plus

à l'oueſt, on ſe trouve après deux lieues au pied d'une haute montagne, qu'il faut doubler pour arriver au quartier nommé *Plaiſance*, ſans doute par antiphraſe. Il eſt nouvellement établi, & ſemblable aux deux derniers dont on vient de parler, & où il y a moins d'habitations conſidérables. On n'a que de l'indigo & du caffé dans ces vallons, parce que la trop grande humidité, & l'incommodité des voitures empêchent qu'on n'y faſſe du ſucre.

Après *Plaiſance*, eſt le quartier de *Pilate*, qui a auſſi une Paroiſſe; mais depuis long-tems l'une & l'autre ſont vacantes.

Au *Pilate* confine le quartier appellé *Gros-morne*, qui a plus de quarante habitations, mais il n'y a point de ſucreries. Le terrein n'en eſt pas des plus féconds; une grande partie eſt en *ſavanes*, prairies naturelles. Il y pleut tous les jours pendant l'été, mais il y fait fort ſec pendant l'hyver. Ces trois derniers quartiers dépendent du port *de Paix*, qui eſt éloigné du *Gros-morne* d'environ douze lieues. Le chemin pour y aller eſt plat pays, couvert de *ſava-*

nes (*a*), & entrecoupé de bocages.

A douze lieues du *Gros-morne*, à l'oueſt de la plaine du *Cap*, on trouve enfin la ville du *Port-de-Paix*, qui eſt très-peu de choſe, quoique ce ſoit un des plus anciens établiſſemens de la Colonie.

A deux lieues du *Port-de-paix*, eſt un quartier nommé *Saint-Louis*. Tous ces quartiers ſont très-vaſtes, parce que le ſol n'en eſt que médiocrement bon.

Jean Rabel, à l'oueſt du *Port-de-Paix*, eſt une petite plaine preſque toute environnée de *Mornes*, excepté du côté de la mer; il y a une petite rade, où les bateaux peuvent entrer. Ce quartier qui n'étoit d'abord qu'un *Boucan* de Chaſſeurs, s'eſt établi en Paroiſſe depuis quelques années.

(*a*) Le même nom de *Savanes* ſe donne au *Canada*, à des forêts d'arbres réſineux, & dont le fonds eſt humide & couvert de mouſſe.

CHAPITRE XII.

Isle de Cuba.

L'ISLE de *Cuba* a environ 250 lieues de largeur il ; eſt preſque impoſſible de croiſer pendant l'hyver dans ce canal, parce qu'on trouve au ſud pluſieurs rochers le long de la grande iſle de *Cuba*, & au nord le *Pracel*, où il y a de petites Iſles fort baſſes. Le paſſage en quelques endroits n'a pas quatre lieues de large.

Il n'y a plus d'Indiens dans cette Iſle (*a*). Elle eſt toute peuplée d'Eſpagnols qui y ont pluſieurs villages ; elle a un Evêque qui fait ſa réſidence ordinaire à la *Havane*, capitale de toute l'Iſle ; c'eſt principalement dans l'iſle de *Cuba* que croît cet excellent tabac, qu'on apporte en poudre & en feuille en Eſpagne, & qu'on vend dans toute l'Europe, ſous le nom de *tabac-d'Eſpagne*. Le port de la *Havane* eſt défendu par

(*a*) Tome II, page 100.

le fort du *More* ; ce château a plus de soixante canons de fonte. L'autre passe est au milieu, entre le fort du *More*, & un autre fort, qui a trente-six pieces de grosse artillerie de fonte. Quand on approche de la ville, on se trouve à la portée des canons d'un troisieme fort, plus petit que les deux autres ; il ne peut passer qu'un seul vaisseau dans chaque passe, le reste étant semé de rochers à fleurs d'eau. Ce port, ou plutôt cette baye s'enfonce au sud, & forme comme différens bras à l'ouest & à l'est. Le mouillage en est bon ; & on y est en sûreté contre les vents les plus violens. La ville est bien fortifiée ; elle a du côté de la terre plusieurs bastions avec leurs courtines. Sa figure est presque ronde. Il faut environ une heure pour en faire le tour. Il y a trois Paroisses, six maisons de différens Ordres, & trois Monasteres de Religieuses.

CHAPTIRE XIII.

Du Mexique.

§. I.

Situation de cette Contrée; Villes qu'elle renferme.

CETTE contrée qui fut découverte par Jean Grijalve, & conquise pour l'Espagne en 1518, par le fameux Cortès, est appellée indifféremment *nouvelle Espagne*, ou *Mexique*, du nom de *Mexico*, sa capitale. Elle est située presque en entier dans la *Zone-Torride*, & c'est ce qui nous la fait comprendre dans l'Amérique méridionale. Ses bornes sont à l'est, le *golphe du Mexique* & la *Louisiane*, à l'oueſt & au sud la *mer du sud*, & au nord le *nouveau Mexique*, appellé par les Espagnols *nouvelle Grenade*. Sa situation étant entre les 263^e^, & 294^e^ degrés de longitude, & entre les 72^e^ & 30^e^ degrés de latitude, sa plus grande étendue est d'environ six cens lieues du nord-oueſt au sud-est,

& ſa largeur qui eſt fort irréguliere, n'en a pas plus de deux cens cinquante.

La *Vera-crux* eſt à dix-neuf degrés dix minutes (*a*), & à ſept heures de différence du méridien de Paris. On ne ſait ſi l'on doit donner le nom de port à la rade de cette ville. Les vaiſſeaux mouillent à l'abri du fort de *Saint-Jean d'Ulua*. Ce fort a été conſtruit dans une petite Iſle, que la marée couvre entiérement lorſqu'elle eſt haute. Ce fut le Vendredi-Saint de l'année 1519, que Fernand Cortès débarqua près de *Saint-Jean d'Ulua*; & c'eſt à l'occaſion de ce jour qu'il donna le nom de *Vera-crux* à la ville, qu'il fonda cinq lieues plus au nord que la petite iſle d'*Ulua*; on l'appelle à préſent la *Vieja-vera-crux*, pour la diſtinguer de celle où eſt maintenant le port, qu'on appelle la *Nueva-vera-crux*; c'eſt le ſeul port qui ſoit dans le golfe du *Mexique*. Cette ville n'eſt que le tiers de la *Havane*; elle n'eſt conſidérable, que par le ſéjour qu'y font les vaiſſeaux Marchands qui viennent de Cadix, & qui s'en retournent chargés d'argent, de cacao, d'indigo, & de cochenille.

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 11, page 189.

A une grande lieue de la *Ver-cr*
eſt le village de *Buena-viſta*, puis cel
de *Cotaſta*, celui de *Saint-Jean*,
celui de *Saint Laurent*. Ce dern
eſt dans un pays très-agréable à
vue, enſemencé de maïs, & coupé p
des collines qui forment des vallo
très-fertile, plantés d'arbres fruitier
& peuplés d'une infinité d'oiſeaux i
connus en Europe. Le village de *Sai*
Laurent eſt peuplé de noirs deſcenda
de Negres, qui s'étant enfui de ch
leurs maîtres, obtinrent leur liberté,
condition qu'ils peupleroient ce pay

A trois lieues de ce village eſt *Cordu*
ville bâtie à l'Européenne, & peupl
d'Eſpagnols ; à ſix lieues eſt celle d'O
riſſava, un peu plus grande que *Cordu*

Oriſſava eſt auprès de la fameu
montagne de même nom, qu'on appe
çoit de vingt-cinq lieues en mer, & do
le ſommet eſt toujours couvert de ne
ges, quoiqu'elle ſoit ſituée ſur la *Zon*
Torride. Elle eſt beaucoup plus hau
que le *Pic-de-Ténériffe*, auquel le Mi
ſionnaire dit n'avoir trouvé que trei
cens toiſes d'élévation (*a*).

(*a*) Tome 11, page 95.

A une grande lieue de la *Vera-crux*, est le village de *Buenavista*. *La Puebla de los-angelos*, est la ville la plus considérable du *Mexique* après la capitale. Elle est à-peu près de la grandeur d'Orléans ; les rues en sont fort droites, & les maisons assez belles. Elle est partagée en quatre paroisses. On y compte neuf Monasteres de Religieuses, & un plus grand nombre de Communautés d'hommes. Rien n'égale la magnificence des Eglises, sur-tout de la Cathédrale. La ville de *Mexico* est éloignée de vingt-deux lieues de la *Puebla*, & de quatre-vingt de la *Vera-crux*. *Mexico* est la ville la plus belle & la plus considérable du nouveau monde. Elle est située dans une grande plaine, environnée d'un cercle de montagnes de plus de quarante lieues. Dans la saison des pluies, qui commencent vers le mois de Mai, on ne peut y entrer que par trois chaussées, dont la plus petite a une grande demie lieue de longueur ; les deux autres sont d'une lieue & demi ; mais dans les tems de sécheresse, le lac, au milieu duquel la ville est située, diminue considérablement. Les Espagnols se sont efforcés de faire écouler les eaux

à travers les montagnes qui enviro
nent cette grande plaine ; mais apr
bien des frais & des travaux immenſe
ils n'ont réuſſi qu'en partie dans l'exéc
tion de leur projet ; néanmoins, ils o
remédié par-là aux grandes inondatio
dont la ville étoit ſouvent menacée.

La ville de *Mexico* eſt bâtie fo
régulièrement ; elle eſt traverſée d
quelques canaux qui ſe rempliſſent d
eaux qui viennent du lac. On en pou
roit creuſer dans toutes les rues. El
eſt beaucoup plus grande que la *Pue
bla*. Quelques Eſpagnols y compten
deux cens mille ames ; mais ſi l'on veu
examiner les choſes ſans préjugé, o
n'y en trouvera pas plus de ſoixant
mille.

Il y a dix mille blancs dans *Mexico*
le reſte des habitans eſt compoſé d'In
diens, de noirs d'Afrique, de mulâ
tres, de Métis, & d'autres peuples qu
deſcendent du mélange de ces autre
nations, entr'elles, & avec les Euro-
péans ; ce qui a formé des hommes d
couleurs ſi différentes depuis le blanc
juſqu'au noir, que parmi cent viſages,
à peine en trouve-t-on deux qui ſoient
de la même couleur.

Les maisons y sont belles, & les
lises magnifiques. Il y a un grand
mbre de Communautés Religieuses;
y voit rouler beaucoup plus de ca-
sses qu'en aucune ville de France, si
n en excepte Paris. Le climat est
armant. On peut être toute l'année
billé de drap d'Espagne, quoiqu'on
t environ à vingt degrés de latitude
rd. Dans le fort de l'été, on n'a qu'à
tenir à l'ombre, pour se garantir de
ncommodité que cause la chaleur;
st ce qui donna lieu à la réponse que
autrefois à Charles V, un Espagnol
uvellement arrivé du *Mexique*. Ce
ince lui ayant demandé combien de
ms il y avoit au *Mexique*, entre l'été
l'hyver. » Autant de tems, Sire, lui
répondit-il, qu'il en faut pour pas-
ser, du soleil à l'ombre. » Les pluies
ui commencent au mois de Mai, &
ui ne finissent qu'après l'été, contri-
ent beaucoup à modérer les grandes
aleurs.

Enfin si l'on considere la quantité
argent qu'on apporte chaque jour des
ines, dans cette ville; la magnificence
es Eglises & des autres édifices; le
rand nombre de caroſſes qui roulent

continuellement dans les rues, & le
cheſſes immenſes de pluſieurs Eſpagn
on ſe formera l'idée d'une des pren
res & des plus riches villes du mon
mais d'un autre côté, quand on v
que les Indiens, qui ſont la plus gra
partie du peuple, ſont mal vêtus, q
vont ſans linge & nuds pieds, on a
la peine à ſe perſuader que cette v
ſoit effectivement ſi opulente.

§. II.

Voyage du Mexique *à la mer du ſ*
notions d'Acapulco, *port du* Mexiq

LE onze Mars nous commençâm
dit le Pere Taillandier, un nouv
voyage pour nous rendre à la mer
ſud.

En prenant la route d'*Acapulco*,
fait d'abord quatre lieues dans une p
ne bien cultivée, après quoi on mo
pendant une heure, ſur une montag
que les Eſpagnols appellent la *Sub*
del Arenal, à cauſe des ſables qu'o
trouve; on paſſe dans une forêt de p
qui a cinq lieues, & l'on deſcend pe
dant trois lieues pour ſe rendre à *Cor*
vana, petit bourg ſitué dans un terr
fertile.

On rencontre *Pueblo-nuevo*, village
ndiens, ſitué ſur les bords d'un lac,
nſuite *Palula*. Au de-là de ce villa-
nous fûmes ſix heures entre des col-
s chargées de ces arbriſſeaux appel-
organum par les Eſpagnols, & *cier-*
épineux par les François. On diroit,
s voir de loin, que ce ſont une infi-
de flambeaux de cire verte. Nous
ſâmes la riviere de *Las-balſas*, de la
ne maniere qu'on la paſſoit avant la
quête du Méxique. Un quarré de
les roſeaux d'environ dix pieds ſous
iel on attache des calebaſſes, ſert
ateau; on vous fait aſſeoir ſur la ſel-
'une mule ou ſur un balot, qu'on pla-
au milieu de cette machine, afin que
oids l'empêche de tourner. C'eſt du
n de *balſas*, que les Eſpagnols don-
t à cette eſpece de radeau, que la ri-
re a pris ſon nom; ils devroient plu-
l'appeller la riviere des *Moſquites*;
on eſt comme environné d'une nuée
ces inſectes, qui ne ſont pas plus gros
e nos moucherons, & dont les piqu-
laiſſent des marques, qui durent ſou-
nt un mois entier.

Nous paſsâmes encore les villages de
s dos caminos, la riviere de *Los pa-*

pagaios, c'eſt-à-dire, des *Perroque*
C'eſt après celle de *Las balſas*, la pl
conſidérable qu'il y ait depuis Mexi
juſqu'à la mer.

Nous montâmes enſuite pendant u
heure & demie ſur une montagne fo
eſcarpée à laquelle on a donné, comm
à la riviere, le nom de *Papagaios*, a
paremment à cauſe des gros perroque
qu'on y voit; ils ſont de la groſſe
d'une poule; ils ont le haut de la tê
jaune, tout le reſte du corps eſt verd
ils apprennent facilement à parler.

Parmi les différentes ſortes d'arbr
qui croiſſent ſur cette montagne, on
trouve celui dont on ſe ſert en Euro
pour les teintures, & qu'on appelle *bo*
de *Campêche* ou de *Bréſil*; il ne croît p
fort haut, les feuilles en ſont petites
reſſemblent aſſez à celles du treſle.

Le dixieme jour de notre voya
nous arrivâmes à *Ampulco*. Ce bourg e
à quatre-vingt-ſept lieues de *Mexico*,
à ſeize degrés quarante-cinq minutes
latitude nord, ſelon les obſervations d
Pilotes.

Les Marchands de Mexico y ont d
maiſons, où ils mettent les marchand
ſes qu'on apporte de *Manille*; tand

ue le vaisseau des *Philippines* est dans
port, on y voit quantité de Mar-
nands, mais à peine est-il parti, que
hacun se retire. Les habitans même,
s plus riches, vont passer l'été plus
vant dans les terres, pour éviter le
nauvais air d'*Acapulco*.

Le port est bon & sûr; mais le châ-
eau n'est pas fort: il y a pourtant une
elle artillerie de fonte. Les vaisseaux
es *Philippines* y arrivent d'ordinaire
ers le mois de Décembre & de Janvier,
t ils en partent depuis le commence-
nent de Mars, jusqu'au premier jour
l'Avril; s'ils partoient plus tard, ils ne
rouveroient pas des brisées (nom qui
e donne à un vent qui vient du côté
le la mer) assez fortes pour leurs pe-
ans galions; & au-delà des Isles *Ma-*
iannes, ils auroient infailliblement à
ssuyer des vents d'oueſt, qui commen-
ent à la fin de Juin, & qui leur sont en-
ièrement contraires; il arrive souvent
des tremblemens de terre à *Acapulco*.

CHAPITRE XIV.

De la Louisiane, *du Fleuve* Mis-
sissipi, *& des peuples qui habiten*
ces contrées.

NOUS avons, dit le P. Vivier (*a*) trois missions dans le quartier des Illinois ; une de Sauvages, une de François, une troisieme qui est en partie de François, & en partie de Sauvages.

La premiere est composée de plus de six cens Illinois, tous baptisés, à la réserve de cinq ou six. Mais l'eau-de-vie que leur vendent les François, surtout les soldats, malgré les défenses réitérées du Roi ; & ce qu'on en distribue quelquefois, sous prétexte de les maintenir dans nos intérêts, a ruiné cette Mission, & a fait abandonner notre religion à un grand nombre.

Les Sauvages, & les Illinois en particulier qui sont les plus doux & les plus

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 28, page 36, du 17 Novembre 1750.

traitables des hommes, deviennent dans l'yvreſſe, des forcenés & des bêtes féroces. Alors ils ſe jettent les uns ſur les autres, ſe donnent des coups de couteau, ſe déchirent mutuellement. Pluſieurs ont perdu leurs oreilles, quelques-uns une partie de leurs nez, dans ces ſcènes tragiques.

La cure Françoiſe que deſſert le P. Vattrin eſt de plus de quatre cens François de tout âge, de plus de deux cens cinquante Negres; la troiſiéme miſſion eſt à ſoixante-dix lieues d'ici. Elle eſt beaucoup moins conſidérable; le reſte de notre miſſion de la *Louiſiane* conſiſte dans une réſidence à la *Nouvelle Orléans*; nous y avons une habitation aſſez conſidérable & en aſſez bon état; c'eſt des revenus de cette habitation, joints aux penſions que nous fait le Roi, qu'on fournit à nos beſoins.

Les Anglois, ainſi que les François, commercent parmi les Sauvages *Alibamons*: ce qui eſt un très-grand obſtacle à l'inſtruction de ces Sauvages.

L'embouchure du Miſſiſſipi eſt par le vingt-neuviéme degré de latitude ſeptentrionale. Le Roi y entretient une petite garniſon & un Pilote pour rece-

voir les vaisseaux & les introduire dans le fleuve. La multitude des Isles, des bancs, non de sable, mais de vase, dont elle est remplie, en rend l'entrée difficile à quiconque ne l'a pas pratiquée; il est question de trouver la passe, & il n'y a qu'un Pilote habitué dans l'endroit même, qui en ait une parfaite connoissance. Le *Mississipi* est difficile à remonter pour les vaisseaux. Outre que le flux de la mer n'y est pas sensible, il fait des circuits continuels; de sorte qu'il faut ou se *touer*, ou avoir successivement à ses ordres tous les rhumbs de vent, depuis le vingt-neuviéme, jusqu'au trente-uniéme degré de latitude, il ne m'a pas paru plus large que la Seine l'est devant Rouen; mais il est infiniment plus profond: en remontant, on le trouve plus large, mais il a à proportion moins de profondeur; on lui connoît plus de sept cens lieues de cours du nord au sud. Au rapport des derniers voyageurs, sa source, à plus de trois cens lieues au nord des Illinois, est formée de la décharge de quelques lacs & marais.

Mississipi signifie grand fleuve en langue *Illinoise*; il semble qu'il ait usurpé cette dénomination sur le *Missouri*.

Avant sa jonction avec cette riviere, le *Missisipi* n'est pas considérable, il a peu de courant : au lieu que le *Missouri* est plus large, plus profond, plus rapide, & prend sa source beaucoup plus loin : plusieurs rivieres considérables se jettent dans le *Missisipi* ; mais il semble que le *Missouri* seul lui fournit plus d'eau que toutes ces rivieres ensemble : en voici la preuve. L'eau de la plûpart, ou même de toutes les rivieres que reçoit le *Missisipi*, n'est que médiocrement bonne. Celle de plusieurs, est positivement mal saine ; celle du *Missisipi* même avant son alliance avec le *Missouri*, n'est pas des meilleures, au contraire l'eau du *Missouri* est la meilleure eau du monde. Or celle du *Missisipi* depuis sa jonction avec le *Missouri* jusqu'à la mer, devient excellente ; il faut donc que l'eau du *Missouri* soit dominante. Les premiers Voyageurs venus par le *Canada*, ont découvert le *Missipi*, avant le *Missouri* ; voila pourquoi celui-ci a acquis le surnom de *grand*, au préjudice de l'autre.

Les deux rives du *Missisipi* sont bordées dans presque tout son cours, de deux lisieres d'épaisses forêts, qui

ont tantôt plus, tantôt moins de profondeur, depuis une demie lieue jusqu'à quatre lieues. Derriere ces forêts on trouve des pays plus élevés, entrecoupés de plaines & de bois, où les arbres sont presque aussi clair plantés que dans nos promenades publiques; ce qui provient, en partie, de ce que les Sauvages mettent le feu dans les prairies, vers la fin de l'automne, lorsque les herbes sont desséchées : le feu qui gagne de toutes parts, détruit la plûpart des jeunes arbres, ce qui n'arrive pas dans les endroits plus voisins du fleuve, parce que le terrein y étant plus bas, & par-là plus aquatique, les herbes conservent plus long-tems leur verdure, & sont moins accessibles aux atteintes du feu.

Les plaines & les forêts sont peuplées de bœufs sauvages qu'on rencontre par bandes, de chevreuils, de cerfs, d'ours, de tigres, en petit nombre, de loups à foison, mais beaucoup plus petits que ceux d'Europe, & beaucoup moins entreprenans, de chats sauvages, de dindes sauvages, de faisans, & autres animaux moins connus, & moins considérables. Le fleuve & toutes les rivieres

s'y jettent, ainſi que les lacs qui
: en grand nombre, mais qui chacun
particulier, ont aſſez peu d'étendue,
: la retraite des caſtors, d'une quan-
prodigieuſe de canards de toutes eſ-
es, de ſarcelles, d'outardes, d'oies,
cignes, de bécaſſines, & de quel-
autres oiſeaux aquatiques, dont le
n n'eſt pas connu en Europe, ſans
ler des poiſſons, de bien des eſpeces,
y ſont avec la même abondance.
Ce n'eſt qu'à quinze lieues au deſſus
l'embouchure du *Miſſiſſipi*, qu'on
nmence à appercevoir les premieres
bitations Françoiſes; les terres qui
t plus bas n'étant pas habitables.
es ſont ſituées ſur les deux bords du
ve juſqu'à la ville. Les terres, dans
te eſpace qui eſt de quinze lieues,
ſont pas toutes occupées: il en eſt
ſieurs qui attendent de nouveaux
bitans. La *nouvelle Orléans*, métro-
le de la *Louiſiane*, eſt bâtie ſur la
e orientale du fleuve: elle eſt de-
édiocre grandeur, les rues en ſont
ées au cordeau, les maiſons ſont les
es de brique, les autres de bois: elle
: peuplée de François, de Negres,
de quelques Sauvages eſclaves, qui

tous enſemble ne montent pas, à ce q
m'a paru, à plus de douze cens perſ
nes.

Le climat, quoiqu'infiniment p
ſupportable que celui des Iſles, pa
peſant à un nouveau débarqué. Si
pays étoit moins chargé de forêts, f
tout du côté de la mer, le vent du la
qui y pénétreroit, tempéreroit be
coup la chaleur. Le terroir en eſt f
bon: preſque toutes eſpeces de lé
mes y viennent aſſez bien: on y a
magnifiques orangers: on y recue
de l'indigo, du maïs en abondanc
du riz, des patates, du coton, du
bac. La vigne y pourroit réuſſir;
moins j'y ai vu d'aſſez bon muſcat.
climat eſt trop-chaud pour le fromen
le bled ſarazin, le millet, l'avoine
réuſſiſſent parfaitement. On éleve da
le pays, toutes ſortes de volailles,
les bêtes à cornes s'y ſont fort mul
pliées. Les forêts ſont aujourd'hui
plus grand & le plus ſûr revenu
quantité d'habitans: ils en tirent bea
coup de bois propres à la bâtiſſe, qu'
préparent avec facilité & avec peu
frais, par le moyen des moulins à pla
ches, que pluſieurs ont fait conſtrui

Vous observerez que le terrein, trenlieues au-dessous de la ville, & presl'autant au-dessus, est singuliérement spposé. Dans presque tous pays, le ord d'un fleuve est à l'endroit le plus as; ici au contraire, c'est l'endroit le us élevé. Du fleuve à l'entrée des *cyieres*, qui sont des forêts à plusieurs pens derriere les habitations, il y a squ'à quinze pieds de pente. Veut-on roser sa terre, on fait une saignée à la viere, & une digue à l'extrémité de otre fossé; en peu de tems elle se courira d'eau. Pour pratiquer un moulin, n'est question non plus que d'une ouerture à la riviere; l'eau s'écoule dans s *cyprieres* jusqu'à la mer. Il ne faroit cependant pas abuser partout de ette facilité; l'eau ne trouvant pas oujours un écoulement facile, inondeoit à la fin les habitations.

A la *Nouvelle Orléans*, rien n'est plus are que les pierres: on donneroit un ouis pour en avoir une qui fût du pays, & on ne seroit pas sûr de la trouver: n y substitue de la brique qu'on y fabrique. La chaux s'y fait de coquillaes qu'on va chercher, à trois ou quatre eues sur le bord du lac Pontchartrain.

Une chose singuliere, c'est qu'on
trouve des montagnes de coquillages, o
de ces coquillages, enfouis très-avan
dans les terres à 2 ou 3 pieds de la super
ficie. On fait descendre à la *Nouvelle Or*
léans, des pays d'en-haut, & des con
trées adjacentes, du bœuf salé, du suif
du goudron, des pelleteries, de l'huil
d'ours; & en particulier de chez les Illi
nois, des farines & des lards. Il croî
aux environs, & encore plus du côté d
la *Mobile*, quantité d'arbres qu'on a nom
més *ciriers*, parce que de leur graine
on a trouvé le moyen d'extraire un
cire, qui bien travaillée, iroit presque d
pair avec la cire de France. Si l'usage
de cette cire pouvoit s'introduire en
Europe, ce seroit une branche de
commerce bien considérable pour la
Colonie. On voit par tous ces détails
qu'on peut faire quelque commerce à
la *Nouvelle Orléans*. C'étoit beaucoup
quand il entroit, les années précédentes
huit à dix navires dans le *Mississipi*; i
y en est entré plus de quarante cette
année, la plûpart de la *Martinique*, &
de *Saint-Domingue*: ils sont venus se
charger, sur-tout, de bois & de briques,
pour réparer deux incendies arrivés

dit-on, dans ces deux Iles par le feu du Ciel.

En remontant le fleuve, on trouve des habitations Françoises au-dessus de la *Nouvelle Orléans*, comme au dessous. L'établissement le plus considérable est une petite Colonie d'Allemands qui en est à dix lieues. La *Pointe-coupée* est à trente-cinq lieues des Allemands; on y a construit un fort de pierre, où l'on entretient une petite garnison. On compte soixante habitations, rangées dans l'espace de 5 à 6 lieues, sur le bord occidental du fleuve. A 50 lieues de la *Pointe-coupée*, sont les *Natchés*: nous n'y avons plus qu'une garnison, emprisonnée, pour ainsi dire, dans un fort, par la crainte des *Chicachats* & autres Sauvages ennemis. Il y avoit autrefois une soixantaine d'habitations, & une nation Sauvage assez nombreuse, du nom de *Natchés*, qui nous étoit fort attachée, & dont on tiroit de grands services; la tirannie qu'un Commandant François entreprit d'exercer sur eux, les poussa à bout. Un jour ils firent main-basse sur tous les François, à la réserve de quelques-uns qui se déroberent par la fuite. Un de nos Peres qui descendoit

le *Miſſiſſipi*, & qu'on pria de ſéjourner pour dire la Meſſe le Dimanche, fut enveloppé dans le maſſacre. Depuis ce tems-là, on s'eſt vengé de ce coup, par la deſtruction preſque totale de la nation *Natchés*, il n'en reſte plus que quelques-uns répandus parmis les *Chicachats* & les *Chéraquis*, où ils ſont preſque comme des eſclaves.

A la *Pointe-coupée* & encore plus aux *Natchés*, il croît d'excellent tabac. Si, au lieu de tirer des étrangers, le tabac qui ſe conſomme en France, on le tiroit de ce pays-ci, on en auroit de meilleur; on épargneroit l'argent qu'on fait ſortir pour cela du Royaume, & on alimenteroit des colonies.

A cent lieues au-deſſus des *Natchés* ſont les *Akanſas*, nation Sauvage, d'environ quatre cens guerriers. Nous avons près d'eux, un fort avec garniſon, pour rafraîchir les convois qui montent aux Illinois. Il y avoit quelques habitans; mais au mois de Mai 1748, les *Chicachats* nos irréconciliables ennemis, ſecondés de quelqu'autres barbares, ont attaqué ſubitement ce poſte: ils ont tué pluſieurs perſonnes, en ont emmené treize en captivité; le reſte s'eſt ſauvé dans le

fort, où il n'y avoit pour lors qu'une douzaine de soldats. Ils ont fait mine de le vouloir artaquer, mais à peine eurent-ils perdu deux de leurs gens, qu'ils battirent en retraite. Leur tambour étoit un déserteur François, de la garnison même des *Akansas*.

On compte des *Akansas* aux *Illinois*, près de 150 lieues : dans toute cette étendue de pays, on ne trouve pas un hameau ; cependant, pour nous en assûrer la possession, il seroit bien à-propos que nous eussions quelques bons forts sur l'*Onabache*, le seul endroit par où les Anglois puissent entrer dans le *Missisipi*.

Les *Illinois* sont par les trente-huit degrés quinze minutes de latitude. Le climat, bien différent de celui de la *nouvelle Orléans*, est à-peu-près semblable à celui de France : les grandes chaleurs s'y font sentir un peu plutôt & plus vivement; mais elles ne sont ni constantes, ni durables. Les grands froids arrivent plus tard. En hyver, quand le vent de nord souffle, le *Missisipi* gele à porter les charettes les plus chargées; mais ces froids ne sont pas de durée. L'hiver est ici une alternative de froid

piquant & de tems assez doux, selon que regnent les vents de nord & du midi, qui se succedent assez réguliérement. Cette alternative est fort nuisible aux arbres fruitiers. Il fera un tems fort doux, même un peu chaud dès la mi-Fevrier; les arbres entrent en seve, se couvrent de fleurs; survient un coup de nord qui détruit les plus belles espérances.

Le terroir est fertile: toute espece de légumes y réussiroit presque aussi bien qu'en France, si on les cultivoit avec soin. Le froment n'y donne cependant communément, que depuis cinq jusqu'à huit pour un, mais il est à remarquer que les terres sont cultivées fort négligemment; & que depuis trente ans qu'on les travaille, on ne les a jamais fumées. Ce médiocre succès du froment, provient encore davantage, des brouillards épais, & des chaleurs trop précipitées. Mais en dédommagement le maïs y réussit merveilleusement bien: il donne plus de mille pour un; c'est la nourriture des animaux domestiques, des esclaves, & de la plûpart des naturels du pays, qui en mangent par régal. Le pays produit trois fois plus de vivres

qu'il n'en peut conſommer. Nulle part la chaſſe n'eſt plus abondante : depuis la mi-Octobre juſqu'à la fin de Mars ; on ne vit preſque que de gibier, ſurtout de bœuf ſauvage & de chevreuil.

Les bêtes à cornes y ont extrêmement multiplié ; elles ne coûtent pour la plûpart, ni ſoin, ni dépenſe. Les animaux de travail paiſſent dans une vaſte campagne commune autour du village ; les autres en bien plus grand nombre, deſtinés à la propagation de leur eſpece, ſont comme renfermés toute l'année dans une peninſule de plus de dix lieues de ſurface, formée par le *Miſſiſſipi* & par la riviere des *Tamaronas*. Ces animaux qu'on approche rarement, ſont devenus preſque ſauvages, & il faut uſer d'artifice pour les attraper. Si un habitant à beſoin d'une paire de bœufs, il va dans la peninſule : apperçoit-il un taureau de taille à être dompté, il lui jette une poignée de ſel, il étend une longue corde avec un nœud coulant ; il ſe couche, l'animal friand de ſel s'approche ; dès qu'il a le pied dans le lacet, l'homme aux aguets tire la corde, & voilà le taureau pris. On en fait de même pour les chevaux, pour les

veaux, & les poulains ; c'eſt-là tout ce qu'il en coûte pour avoir une paire de bœufs, ou des chevaux. Au reſte, ces animaux ne ſont ſujets ici à aucune maladie : ils vivent long-tems, & ne meurent pour l'ordinaire que de vieilleſſe.

Il y a dans cette partie de la *Louiſiane*, cinq villages *François*, trois d'*Illinois*, dans l'eſpace de ving-deux lieues, ſitués dans une longue prairie, bornée à l'eſt, par une chaîne de montagnes, & par la riviere des *Tamaronas*, & à l'oueſt par le *Miſſiſſipi*.

Les cinq villages François compoſent enſemble environ cent quarante familles. Les trois villages Sauvages, peuvent fournir trois cens hommes en état de porter les armes. Il y a dans le pays pluſieurs fontaines ſalées, l'une deſquelles fournit tout le ſel qui s'y conſomme, ainſi que dans les contrées circonvoiſines, & même dans pluſieurs poſtes de la dépendance du *Canada*.

Il y a des mines ſans nombre : mais comme il ne ſe trouve perſonne en état de faire les dépenſes néceſſaires pour les ouvrir & les travailler, elles reſtent dans leur état primitif. Quelques particuliers ſe bornent à tirer du plomb de

quelques-unes, parce qu'il s'en trouve
preſque à la ſuperficie des mines. Ils
en fourniſſent le pays, toutes les na-
ions ſauvages du *Miſſouri* & du *Miſ-*
ſiſſipi, & pluſieurs poſtes du *Canada*.
Deux Eſpagnols & un Portugais qui
ont ici, & qui prétendent ſe connoî-
re un peu en fait de mines & de mi-
néraux, aſſûrent que celles-ci ne diffe-
ent point des mines du *Mexique* & du
Pérou; & que ſi on les fouilloit un peu
vant, il eſt à croire qu'on trouveroit
u minerai d'argent, ſous le minerai de
lomb. Ce qu'il y a de certain, c'eſt
ue le plomb en eſt très-fin, & qu'on
n tire quelque peu d'argent. On a
rouvé auſſi du borax dans ces mines,
t de l'or en quelques endroits, mais en
ès-petite quantité. Qu'il y ait des mi-
es de cuivre; cela eſt indubitable,
uiſque de tems à autre, on en trouve de
ès-grands morceaux dans les ruiſſeaux.
Il n'eſt point dans toute l'Amérique
ptentrionale, d'Officier particulier,
ont le département s'étende plus au
in, que le département de celui qui
ommande pour le Roi aux *Illinois*. Au
ord & nord-oueſt, l'étendue en eſt
imitée: il s'étend dans les immenſes

pays qu'arroſent le *Miſſouri* & les ri
vieres qui ſe jettent dans ce fleuve
pays les plus beaux du monde.

Parmi les nations du *Miſſouri*, il e
eſt qui paroiſſent avoir une diſpoſitio
particuliere à recevoir l'Evangile ; pa
exemple, les *Paniſmahas*. Un Miſſion
naire écrivit un jour à un François q
commerçoit chez ces Sauvages, &
pria dans ſa lettre de baptiſer les Co
ſaires moribonds. Le chef du village
appercevant cette lettre : *qu'y a-t-il*
nouveau, dit-il au François ? Rien, r
partit celui-ci. *Mais quoi*, répond
Sauvage, *parce que nous ſommes de co*
leur rouge, *ne pourrons nous ſavoir*
nouvelles ; c'eſt le chef noir, reprit alo
le François qui m'écrit, & me recon
mande de baptiſer les enfans moribond
pour les envoyer au grand eſprit. I
chef Sauvage, parfaitement ſatisfait,
dit : *ne t'inquietes point*, *je me char*
moi-même de te faire avertir toutes
fois, qu'il y aura quelque enfant en dang
Il aſſemble ſes gens : *que penſez-vou*
leur dit-il, *de ce chef noir* ; car c'eſt ai
qu'ils appellent les Miſſionnaires, *no*
ne l'avons jamais vû, *nous ne lui avo*
jamais fait de bien ; *il demeure loin*
nou

nous, au-delà du ſoleil, & cependant *il penſe à notre village : il nous veut faire du bien ; & quand nos enfans viennent à mourir*, il veut les envoyer *au grand eſprit ; il faut que le chef noir ſoit bon.*

Quelques négocians qui venoient de ſon village, m'ont cité des traits, qui prouvent que, tout Sauvage qu'il eſt, il n'en a pas moins d'eſprit & de bon ſens. A la mort de ſon prédéceſſeur, tous les ſuffrages de ſa nation ſe réunirent en ſa faveur. Il s'excuſa d'abord d'accepter la qualité de chef ; mais enfin, contraint de céder : » vous voulez donc, leur dit-» il, que je ſois votre chef, j'y conſens ; » mais ſongez que je veux être vérita-» blement chef, & qu'on m'obéiſſe pon-» ctuellement en cette qualité. Juſqu'à » préſent, les veuves & les orphelins » ont été dans l'abandon, je prétends » que doreſnavant on pourvoie à leurs » beſoins ; & afin qu'ils ne ſoient point » oubliés, je veux, & je prétends qu'ils » ſoient les premiers partagés «. En conſéquence, il ordonne à ſon *eſcapia*, qui eſt comme ſon maître-d'hôtel, de réſerver, toutes les fois qu'on ira à la chaſſe, une quantité de viande ſuffiſante, pour les veuves & les orphelins.

Ces peuples n'ont encore que très
peu de fusils. Ils chassent à cheval ave
la fléche & la lance ; ils environnent un
troupe de bœufs, & il en est peu qu
leur échappent. Les bêtes mises pa
terre, *l'Escapia* du Chef va en touche
de la main, un certain nombre ; c'e
la part des veuves & des orphelins ; i
n'est permis à personne d'en rien pren
dre. Un des Chasseurs par inadvertanc
sans doute, s'étant mis en devoir d'e
couper un morceau, le Chef sur le cham
le tua d'un coup de fusil. Ce Chef reçoi
les François avec beaucoup de distinc
tion, il ne les fait manger qu'avec lu
seul, ou quelque Chef de nation étran
gere, s'il s'en rencontre. Il honore d
titre de soleil, le François le plus misér
ble qui se trouvera dans son village ; &
en conséquence, il dit que le ciel e
toujours serein, tant que le François
séjourne. Il n'y a qu'un mois qu'il e
venu saluer notre Commandant : je su
allé exprès au fort de *Chartres*, à s
lieues d'ici, pour le voir. C'est un par
fait bel homme. Il m'a fait politesse
sa maniere, il m'a invité à aller donne
de l'esprit à ses gens, c'est-à-dire,
les instruire. Son village, à ce que rap

portent les François, qui y ont été, peut fournir neuf cens hommes en état de porter les armes.

Au reste, ce pays est d'une bien plus grande importance qu'on ne s'imagine. Par sa position seule, il mérite que la France n'épargne rien pour se le conserver. Il est vrai qu'il n'a pas encore enrichi les coffres du Roi, que les convois sont coûteux; mais il n'est pas moins vrai que la tranquillité du *Canada*, & la sûreté de tout le bas de la Colonie en dépendent. Certainement, sans ce poste, plus de communication par terre, entre la *Louisiane* & le *Canada*. Autre considération: plusieurs quartiers du même *Canada*, & tous ceux du bas fleuve se trouveroient privés des vivres qu'ils tirent des *Illinois*, & qui souvent sont pour eux d'une grande ressource. Le Roi en faisant ici un établissement solide, pare à tous ces inconvéniens: il s'assure de la possession du plus vaste pays, & du plus beau de l'Amérique septentrionale. Pour s'en convaincre, il suffit de jetter les yeux sur la carte de la *Louisiane*, de considérer la situation des *Illinois*, & la multitude des nations auxquelles ce poste sert com-

munément de barriere. Le Pere Vivie
n'a eu garde d'ajouter que ſa Sociét
poſſédant dans la *Louiſiane*, deux ha
bitations très-conſidérables, c'eſt u
motif de plus pour lui, de préſente
cette contrée, au gouvernement Fran
çois, comme un pays de grande impor
tance, & qui mérite d'être mis à l'ab
de toute inſulte.

CHAPITRE XV.

Des Sauvages Natchés, *& de tout ce qui concerne leurs uſages civils & religieux.*

ON vient de parler des Sauvages *Natchés*, du maſſacre que ces barbares rent des François, & de la vengeance ue ces derniers, tirerent de cette cruau-é. Le Pere le Petit (*a*) nous donne, ſur es peuples, des détails d'autant plus in-éreſſans, que cette nation étant réduite l'eſclavage, ſe confondra inſenſible-ent avec ſes maîtres ; ainſi les con-oiſſances qu'en donne notre Miſſion-aire, ſont les ſeules qu'on puiſſe avoir e ſon état primitif.

Les Sauvages *Natchés* habitent ſur la roite du fleuve de *Miſſiſſipi*, à 120 lieues e ſon embouchure, dans un des plus eaux & des plus fertiles climats de l'u-vers : ce ſont les ſeuls de ce continent , qui paroiſſent avoir un culte réglé.

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 20, page 100.

Leur religion, en certains points, ap
proche assez de celle des anciens Ro
mains. Ils ont un temple rempli d'idc
les, sous différentes figures d'homme
& d'animaux, pour lesquels ils ont
plus profonde vénération. La forme d
leur temple ressemble à un four de terre
qui auroit cent pieds de circonférence
on y entre par une porte haute de qua
tre pieds, & qui n'en a que trois d
largeur ; on n'y voit point de fenêtre
La voûte de l'édifice est couverte d
trois rangs de nattes, posées les un
sur les autres, afin d'empêcher que l
pluies ne dégradent la maçonnerie
par-dessus, & en dehors, sont trois
gures d'aigles, de bois peints en roug
en jaune, & en blanc : au-devant d
la porte est une espece d'appentis, av
une contre-porte où le gardien du te
ple est logé. Tout autour, regne u
enceinte de palissades, sur laquelle d
voit exposés, les crânes de toutes l
têtes que leurs guerriers ont rapporté
des combats.

Dans l'intérieur du temple, il y a d
tablettes posées à certaine distance l
unes sur les autres. On y a placé d
panniers de cannes, de figure oval

où sont renfermés les ossemens de leurs anciens Chefs, & à côté, ceux des victimes qui se sont fait étrangler pour suivre leurs maîtres dans l'autre monde. Une autre tablette séparée, porte plusieurs corbeilles bien peintes, où se conservent leurs idoles, qui sont des figures d'hommes & de femmes, faites de pierre & de terre cuite; des têtes & des queues de serpens extraordinaires, des hiboux empaillés, des morceaux de cryſtaux, & des machoires de grands poissons; malgré l'absurdité de ces dieux, que le *Natchés* a fabriqué lui-même, il en est aussi fanatique que l'Indien du *Gange* l'est de *Brama*, dont la divinité, une, & trine par Routren & Vichnou, n'est pas moins inconcevable, que la toute-puissance d'un morceau de bois ou d'argile taillé en figure humaine.

Ils ont soin d'entretenir dans ce temple, un feu perpétuel; & leur attention est d'empêcher qu'il ne flambe: ils ne se servent pour cela que de bois sec de noyer, ou de chêne. Les anciens sont obligés de porter, chacun à leur tour, une grosse buche dans l'enceinte de la palissade. Le nombre des gardiens du temple est fixé, & ils servent par quar-

tier : celui qui eſt en exercice eſt comme en ſentinelle ſous l'appentis, d'où il examine, ſi le feu n'eſt pas en danger de s'éteindre ; il l'entretient avec deux ou trois groſſes buches, qui ne brûlent que par l'extrémité, & qui ne ſe mettent jamais l'une ſur l'autre, pour éviter la flamme.

De toutes les femmes, il n'y a que les ſœurs du grand Chef qui ayent la liberté d'entrer dans le temple. Cette entrée eſt défendue à toutes les autres auſſi-bien qu'au menu peuple, lors même qu'ils apportent à manger aux mânes de leurs parens, dont les oſſemens repoſent dans le temple. Les mets ſe donnent au gardien, qui les porte à côté de la corbeille, où ſont les os du mort. Cette cérémonie ne dure que pendant une lune : les plats ſe mettent enſuite ſur les paliſſades de l'enceinte & ſont abandonnés aux bêtes fauves.

Le ſoleil eſt le principal objet de la vénération de ces peuples : leur grand Chef prend la qualité de frere du ſoleil & jouit d'une autorité deſpotique ſur tout le peuple. Pour en être diſtingué on éleve une butte avec des terres rapportées, & c'eſt-là qu'on bâtit ſa ca

banne, dans la même forme que le temple ; la porte en est exposée au levant. Tous les matins le grand Chef honore de sa présence le lever de son frere aîné, & le salue par plusieurs hurlemens, dès qu'il paroît sur l'horison ; ensuite il donne ordre qu'on allume son *calumet*, grande pipe, dont se servent les Sauvages, & il lui fait une offrande des trois premieres gorgées qu'il tire ; puis élevant les mains au-dessus de sa tête, & se tournant de l'orient à l'occident, il lui enseigne la route qu'il doit tenir dans sa course.

Il y a dans cette cabanne plusieurs lits à gauche en entrant ; mais sur la droite il n'y a que le lit du grand Chef, orné de différentes figures peintes. Ce lit ne consiste que dans une palissade de cannes & de joncs fort durs, avec une buche quarrée, qui lui sert de chevet. Au milieu de la cabanne on voit une petite borne ; personne, ne doit approcher du lit, qu'il n'ait fait le tour de la borne. Ceux qui entrent saluent par un hurlement, & avancent jusqu'au fond de la cabanne, sans jetter les yeux du côté droit, où est le Chef ; ensuite on fait une nouvelle salutation ; en éle-

vant les bras au-dessus de la tête, & hurlant trois fois. Si c'est une personne que le Chef considere, il répond par un petit soupir, & lui fait signe de s'asseoir; on le remercie de sa politesse par un nouvel hurlement. A toutes les questions que fait le Chef, on hurle une fois avant que de lui répondre; & avant que de prendre congé de lui, on fait traîner un seul hurlement, jusqu'à ce que l'on soit hors de sa présence.

Lorsque le grand Chef meurt, on démolit sa cabanne, puis on éleve une nouvelle butte, où l'on construit une nouvelle cabanne pour son successeur, qui n'habite jamais celle de son devancier. Ce sont les anciens qui enseignent les loix au reste du peuple; une des principales, est d'avoir un souverain respect pour le grand Chef, comme étant frere du soleil, & le maître du temple.

Les *Natchés* croyent l'immortalité de l'ame; lorsqu'ils quittent ce monde, ils vont, disent-ils, en habiter un autre, pour y être récompensés ou punis. Les récompenses qu'ils se promettent, consistent, principalement, dans la bonne chere; & le châtiment dans la privation de tout plaisir. Ils obéissent si aveugle-

ment aux volontés du grand Chef, qu'il n'y a pas un d'eux, qui osât lui refuser sa tête, s'il la demandoit. Un des principaux articles de leur religion, sur-tout pour les domestiques du grand Chef, est d'honorer ses funérailles en mourant avec lui, pour aller le servir dans l'autre monde, où ils esperent de jouir du plus grand bonheur, à la suite de leur Chef.

Pour se faire une idée de cette étrange cérémonie, inventée par la superstition, qui est par-tout le tyran de l'humanité; il faut savoir que dès qu'il naît un grand Chef, un héritier présomptif, chaque famille, qui a un enfant à la mamelle, doit lui en faire hommage. On choisit parmi tous ces enfans un certain nombre, qu'on destine au service du jeune Prince; & dès qu'ils ont l'âge compétent, on leur donne un emploi conforme à leurs talens: les uns passent leur vie, ou à la chasse, ou à la pêche, pour le service de sa table; les autres sont employés à l'agriculture; d'autres ne servent qu'à composer son cortége. S'il vient à mourir, tous ces domestiques s'immolent avec joie, pour suivre leur cher maître. Ils prennent d'abord leurs plus beaux ajustemens,

& se rendent à la place qui est vis-à-vis du temple, & où tout le peuple est assemblé. Après avoir dansé & chanté assez long-tems, ils se passent au col, une corde de poil de bœuf, avec un nœud coulant; & aussi-tôt les Ministres prépposés à cette exécution, viennent les étrangler, en leur recommandant d'aller rejoindre leur maître, & de reprendre, dans l'autre monde, des emplois encore plus honorables, que ceux qu'ils occupoient en celui-ci. Les principaux domestiques du grand Chef ayant été étranglés de la sorte, on décharne leurs os, sur-tout ceux des bras & des cuisses; on les laisse se dessécher, pendant deux mois, dans une espece de tombeau, après quoi on les retire pour les enfermer dans des corbeilles, & les placer dans le temple, à côté de leurs maîtres. Pour ce qui est des domestiques de moindre rang, leurs parens les emportent chez eux, & les font enterrer avec leurs armes & leurs vêtemens.

Cette même cérémonie s'observe, pareillement, à la mort des freres & des sœurs du grand Chef : les femmes se font toutes étrangler pour le suivre, à moins qu'elles n'ayent des enfans à la

amelle. On en voit néanmoins qui herchent des nourrices, ou qui étranlent elles-mêmes leurs enfans, pour ne as perdre le droit de s'immoler dans place, ainſi que la loi l'ordonne.

Ce Gouvernement eſt héréditaire : ais ce n'eſt pas le fils du Chef régnant, ui ſuccede à ſon pere ; c'eſt le fils de ſœur, ou de la premiere Princeſſe u ſang : cette politique eſt fondée ſur connoiſſance qu'ils ont du libertiage de leurs femmes. Ils ne ſont pas ûrs, diſent-ils, que les enfans de leurs emmes, ſoient du ſang Royal, au lieu ue le fils de la ſœur du grand Chef, 'eſt du moins du côté de la mere.

Les Princeſſes du ſang des grands Chefs, jouiſſent par les loix, & non par uſage, de l'heureux privilege de changer de maris tant qu'il leur plaît, & de eur donner encore des coadjuteurs en el nombre qu'elles veulent. A la vérité lles n'épouſent jamais que des hommes de famille obſcure, & n'ont à la fois, qu'un mari en titre; mais elles ont la liberté de le congédier à leur volonté, & d'en choiſir un autre, parmi ceux de la nation, pourvû qu'il n'y ait entr'eux aucune alliance. Si le mari ſe rend cou-

pable d'infidélité, la Princeſſe lui fai
caſſer la tête à l'inſtant. Elle n'eſt poin
ſujette à la même loi; car elle peut f
donner autant d'amans qu'elle veut, ſan
que le mari puiſſe y trouver à redire. I
ſe tient en préſence de ſa femme dan
le plus grand reſpect. Il ne mange poin
avec elle; & il la ſalue en hurlant com
me font ſes domeſtiques. Le ſeul agré
ment qu'il ait, c'eſt d'être exempt d
travail des mains & d'avoir autorité ſu
les domeſtiques de la Princeſſe.

Autrefois la nation des *Natchés* étoi
conſidérable; elle comptoit ſoixant
villages, & huit cens ſoleils ou Princes
elle eſt maintenant réduite (en 1730
à ſix petits villages, & à onze ſoleils
Dans chacun de ces villages, il y a u
temple, où le feu eſt toujours entretenu
comme dans celui du grand Chef, au-
quel tous ces chefs obéiſſent.

C'eſt le grand Chef qui nomme aux
charges les plus conſidérables de l'Etat
Tels ſont les deux Chefs de guerre, le
deux Maîtres des cérémonies pour l
culte qui ſe rend dans le temple; le
deux Officiers qui préſident aux autre
cérémonies qu'on doit obſerver, lorſ-
que des Etrangers viennent traiter d

la paix ; celui qui a inſpection ſur les ouvrages ; quatre autres chargés d'ordonner les feſtins, dont on régale publiquement la nation, de même que les étrangers qui viennent la viſiter.

Chaque année, le peuple s'aſſemble, pour enſemencer un vaſte champ de bled d'inde, de feves, de citrouilles & de melons. On s'aſſemble de la même maniere pour faire la récolte. Une grande cabane ſituée dans une belle prairie, eſt deſtinée à conſerver les fruits de cette récolte.

Chaque été vers la fin de Juillet, le peuple ſe raſſemble par ordre du grand Chef, pour aſſiſter au grand feſtin qui ſe donne. Cette fête dure trois jours & trois nuits, chacun y contribue de ce qu'il peut fournir ; les uns apportent du gibier, les autres du poiſſon. Ce ſont des danſes preſque continuelles ; le grand Chef & ſa ſœur ſont dans une loge élevée & couverte de feuillages, d'où ils contemplent la joie de leurs ſujets. Les Princes, les Princeſſes & ceux qui par leurs emplois ont un rang diſtingué, ſe tiennent aſſez près du Chef, auquel ils marquent leurs reſpects & leurs ſoumiſſions, par une infinité de cérémonies. Le

grand Chef & sa sœur, font leur entrée dans le lieu de l'assemblée, sur un brancard porté par huit des plus grands hommes. Le Chef tient à la main un grand sceptre orné de plumes peintes; tout le peuple danse & chante autour de lui en témoignage de la joie publique. Le dernier jour de cette fête, il harangue ses sujets pour les exhorter à remplir les devoirs de leur religion. Si quelqu'un s'est signalé par quelque action éclatante, il fait publiquement l'éloge de son zéle; c'est ce qui arriva en 1702. Le tonnerre étant tombé sur le temple & l'ayant réduit en cendre, sept ou huit femmes jetterent leurs enfans au milieu des flammes, pour appaiser le courroux du Ciel. A la fête qui suivit ce triste accident, le grand Chef appella ces héroïnes, & exalta pompeusement le courage avec lequel elles avoient fait le sacrifice de ce qu'elles avoient de plus cher, au bonheur de la nation.

Les peres de familles, offrent au temple les prémices de leurs récoltes, & on en use de même pour les présens qu'on veut faire à la nation. On les porte d'abord dans le temple où le gardien les présente aux esprits & les en-

voie au grand Chef, qui en fait la distribution ainsi qu'il le juge à propos.

On n'ensemence aucune terre, que les grains n'ayent été présentés au temple avec les cérémonies accoutumées. Dès que ces peuples approchent du temple, ils levent les bras par respect, & poussent trois hurlemens, après quoi ils frottent leurs mains à terre, se relevent par trois fois avec autant d'hurlemens. Quand on ne fait que passer devant le temple, on s'arrête simplement, en le saluant les yeux baissés & les bras levés. Telles sont les cérémonies des *Natchés* par rapport à la religion; celles de leurs mariages sont très-simples.

Quand un jeune homme songe à se marier, il doit s'adresser au pere de la fille, ou, à son défaut, au frere aîné: on convient du prix, qui sera payé en pelleteries ou en marchandises. Qu'une fille ait mené une vie libertine, ils ne font nulle difficulté de la prendre, pourvû qu'ils croyent qu'elle changera de conduite quand elle sera mariée. Pour ce qui est des parens de la fille, leur unique attention est, de s'informer si celui qui la demande est habile chasseur, bon guerrier, ou excellent laboureur:

ces qualités diminuent le prix qu'on auroit droit d'exiger de lui pour le mariage. Quand les parties sont d'accord, le futur époux va à la chasse, avec ses amis; & lorsqu'il a, ou en gibier, ou en poisson, de quoi régaler les deux familles qui contractent alliance, on se rassemble chez les parens de la fille; on sert en particulier les nouveaux mariés, & ils mangent au même plat. Le repas étant fini, le nouveau marié fait fumer les parens de sa femme, & ensuite ses propres parens; après quoi tous les conviés se retirent. Les nouveaux mariés restent ensemble jusqu'au lendemain; & alors le mari conduit sa femme chez son beau-pere : il y loge, jusqu'à ce que la famille lui ait fait bâtir une cabanne particuliere, & il va à la chasse pour nourrir les constructeurs.

Les loix permettent aux *Natchés* d'avoir autant de femmes qu'ils veulent; mais ceux du petit peuple n'en ont d'ordinaire qu'une ou deux. Les Chefs en ont davantage, parce qu'ayant le privilege de faire cultiver leurs champs par le peuple, sans lui donner de salaire, le nombre des femmes ne leur est point à charge. Le mariage de ces Chefs se

fait avec moins de cérémonie que ceux des autres ; ils se contentent d'envoyer chercher le pere de la fille qu'ils veulent épouser, & ils lui déclarent qu'ils la mettent au rang de leurs femmes : dès-lors le mariage est conclu, & ils font un présent au pere & à la mere de la future. Quoiqu'ils ayent plusieurs femmes, ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs cabannes ; les autres restent chez leurs parens, où ils les vont voir quand il leur plaît.

Il y a certains tems de la lune, où les Sauvages n'habitent jamais avec leurs femmes. Ils sont si peu jaloux, qu'ils les prêtent quelquefois à leurs amis. Cette indifférence vient de la liberté qu'ils ont de changer de femmes, quand bon leur semble ; cependant lorsqu'il leur est né quelque enfant de leur mariage, il n'y a que la mort qui puisse les séparer.

Quand cette nation fait un détachement pour aller à la guerre, le chef du parti plante deux especes de mays, bien peints de rouge, depuis le haut jusqu'en bas ornés de plumes rouges, de fléches, & de casse-têtes rougis. Ces mays sont piqués du côté où ils doivent porter la

guerre. Ceux qui veulent entrer dans le parti, après s'être barbouillés de différentes couleurs, viennent haranguer le chef de cette guerre, l'un après l'autre. Cette harangue consiste en mille protestations de service, par lesquelles ils l'assurent, qu'ils sont charmés d'apprendre, d'un si habile guerrier, l'art de lever des chevelures, & qu'ils ne craignent ni la faim, ni les fatigues auxquelles ils vont être exposés. La différence qu'on trouve entre ces guerriers & ceux d'Europe, c'est que les premiers vont offrir leur vie pour rien, & se nourrissent; au lieu que les autres sont obligés par force, d'aller se battre, pour cinq sols par jour.

Lorsqu'un nombre suffisant de soldats, s'est présenté au chef de guerre, il fait préparer chez lui un breuvage qu'on appelle la *médecine de guerre;* c'est un vomitif, composé d'une racine qu'on fait bouillir dans de grandes chaudieres pleines d'eau. Les guerriers, quelquefois au nombre de trois cens, s'étant assis autour de la chaudiere, on leur en sert à chacun environ deux pots. La cérémonie, est de les avaler d'un seul trait, & de les rendre aussitôt par la bouche, avec des efforts si violens, qu'on les entend de fort loin.

Après cette formalité, le chef de guerre fixe le jour du départ, afin que chacun prépare les vivres néceſſaires pour la campagne. Pendant ce tems-là les guerriers ſe rendent ſoir & matin dans la place, où, après avoir bien danſé & raconté en détail leurs grands exploits, ils chantent leurs chanſons de mort.

Mais ces braves, ſont ſi ſuperſtitieux, qu'après avoir fait toutes les cérémonies dont nous venons de parler; on les voit rompre tout à coup leur voyage, parce qu'ils auront, par exemple, entendu un chien aboyer d'une façon extraordinaire, ou s'ils ont fait un ſonge de mauvais augure.

Dans leur voyage de guerre, ils marchent toujours par files; quatre ou cinq hommes des meilleurs piétons prennent les devans, & s'éloignent de l'armée d'un quart de lieue pour obſerver toutes choſes, & en rendre compte auſſitôt; ils campent tous les ſoirs à une heure de ſoleil, & ſe couchent autour d'un grand feu, ayant chacun ſon arme auprès de ſoi. Avant que de camper, ils ont ſoin d'envoyer une vingtaine de guerriers, à une demi-lieue aux

environs du camp afin d'éviter toute surprise. Jamais ils ne posent de sentinelles pendant la nuit ; mais aussi-tôt qu'ils ont soupé, ils éteignent tous les feux. On indique un canton où ils doivent se rallier, en cas qu'ils soient attaqués pendant la nuit & mis en déroute.

Comme les chefs de guerre portent toujours avec eux leurs idoles, ou ce qu'ils appellent leurs *esprits*, bien enfermés dans des peaux, le soir ils les suspendent à une petite perche rougie qu'ils plantent de biais, en sorte qu'elle soit panchée du côté des ennemis. Les guerriers avant que de se coucher, le casse-tête en main, passent les uns après les autres en dansant devant ces prétendus esprits, & font beaucoup de gestes menaçants du côté des ennemis.

Lorsque le parti de guerre est considérable, & qu'il entre sur les terres ennemies, ils marchent sur cinq ou six colonnes. Ainsi qu'en Europe, ils entretiennent beaucoup d'espions pour aller à la découverte, & à proprement parler, ce sont eux qui font la guerre ; le parti qui les paye le mieux est toujours le plus près de la victoire ; ainsi des espions alertes & fideles, d'un chef

inepte ou timide en font un grand Général, ou lui procurent une grande réputation. S'ils s'apperçoivent que leur marche soit connue, ils prennent ordinairement le parti de revenir sur leurs pas. Il n'y a qu'une petite troupe de douze ou vingt hommes qui se sépare, & qui tâche de surprendre quelques chasseurs écartés des villages. A leur retour, ils chantent les chevelures qu'ils ont levées. S'ils ont fait des esclaves, ils les font chanter & danser pendant quelques jours devant le temple; après quoi ils en font présent aux parens de ceux qui ont été tués : les parens pendant cette cérémonie, fondent en larmes, & les essuyent avec les chevelures qui ont été enlevées, ils se cottissent pour récompenser ces guerriers qui ont amené les esclaves, dont le sort est d'être brûlés.

Les *Natchés*, comme tous les autres peuples de la *Louisiane*, distinguent par des noms particuliers, ceux qui ont tué plus ou moins d'ennemis. Ce sont les anciens chefs de guerre qui distribuent les noms selon le mérite des guerriers. Pour mériter le nom de grand tueur d'hommes, il faut avoir fait dix escla-

ves, ou levé vingt chevelures. Ceux qui pour la premiere fois ont fait un eſclave, ou levé une chevelure, ne couchent point à leur retour avec leurs femmes, & ne mangent d'aucune viande. Ils ne doivent ſe nourrir que de poiſſon & de bouillie. Cette abſtinence dure ſix mois. S'ils manquoient à l'obſerver, ils s'imagineroient que l'ame de celui qu'ils ont tué, les feroit mourir par ſortilége ; & qu'ils ne remporteroient plus d'avantages ſur leurs ennemis, ou que les moindres bleſſures qu'ils recevroient, ſeroient mortelles.

La perſonne du grand Chef n'eſt pas moins ſacrée que celle d'un Souverain : il lui eſt défendu d'expoſer ſa vie lorſqu'il va à la guerre ; & s'il arrivoit qu'il fût tué, les chefs du parti, & les autres principaux guerriers ſeroient mis à mort à leur retour : mais ces ſortes d'exécutions ſont ſans exemple, par les précautions qui ſe prennent, pour le préſerver de ce malheur.

Cette nation a, comme toutes les autres, ſes Médecins, mais ils ſont en très petit nombre, parce que le Médecin eſt toujours auſſi près de la mort que ſes malades. Ces Médecins ſont ordinairement

nairement des vieillards, dont tout l'art consiste en diverses pratiques puériles & superstitieuses. Ils dansent, chantent, fument, en avalant la fumée du tabac ; & font des contorsions si violentes, que quoiqu'ils soient tous nuds, & qu'ils doivent souffrir du froid, leur bouche est toute couverte d'écume. Ils ont un petit panier, où ils conservent ce qu'ils appellent *leurs esprits*, & ils ne mangent presque point, tout le tems qu'ils sont appliqués à la guérison de leurs malades.

Il paroît que pour rendre la santé à leurs malades, ils invoquent sans cesse ce qui est dans leur panier. On en voit qui ont une certaine racine, dont l'odeur endort, & étourdit les serpens. Après s'être frotté les mains & le corps de cette racine, ils tiennent ces animaux, sans craindre leur piquure, qui est mortelle : d'autres avec une pierre à fusil, font une incision à la partie affligée du malade ; puis ils en sucent tout le sang qu'ils en peuvent tirer, & en le rendant ensuite dans un plat, ils crachent en même-tems un petit morceau de bois, de paille, ou de cuir, qu'ils avoient caché sous la langue, & en le faisant remarquer aux parens du malade : voilà, disent-ils, la cause de

son mal. Ces Médecins se font toujour
payer d'avance. Si le malade guérit
leur gain est assez considérable ; mais s'i
meurt, ils sont assûrés d'avoir la tête
cassée par les parens, ou par les amis
du mort. C'est à quoi l'on ne manque
jamais : les parens même des Médecins
n'y trouvent point à redire, & n'en
témoignent aucun chagrin. Si cet usage
s'établissoit en Europe, il y auroit sans
doute moins de Charlatans, & le fil de
nos jours ne seroit pas si souvent à la
merci d'un ignorant, dont l'adresse &
l'impudence font toute la réputation.

Il en est de même de quelqu'autres
Jongleurs, qui entreprennent de pro-
curer de la pluie ou du beau tems. Ce
sont d ordinaire des vieillards paresseux
qui voulant se soustraire au travail de
la chasse, de la pêche, & de la culture
des campagnes, exercent ce dangéreux
métier, pour faire subsister leur famille.

Vers le primtems, la nation se cot-
tise, pour acheter de ces Jongleurs, un
tems favorable aux biens de la terre.
Si la récolte se trouve abondante, ils
gagnent considérablement ; mais si elle
est mauvaise, on s'en prend à eux, &
on leur casse la tête. Ainsi ceux qui

engagent dans cette profeſſion, riſ-
uent le tout pour le tout ; du reſte
ur vie eſt fort oiſive : ils n'ont d'autre
mbarras que de jeûner, & de danſer
vec un chalumeau à la bouche, plein
'eau, & percé comme un arroſoir,
u'ils ſoufflent en l'air, du côté des
uages les plus épais. Ils tiennent d'une
ain le *ficiouet*, qui eſt une eſpece de
ochet ; & de l'autre, leurs eſprits,
u'ils préſentent au nuage en pouſſant
es cris affreux, pour l'inviter à crever
ur leurs campagnes.

Si c'eſt du beau tems qu'ils deman-
ent, ils ne ſe ſervent point de leurs
alumeaux ; mais ils montent ſur les
ûts de leurs cabannes, & du bras ils
nt ſigne au nuage, en ſoufflant de
utes leurs forces, de ne point s'arrê-
r ſur leurs terres, & de paſſer outre.
orſque le nuage ſe diſſipe à leur gré,
; chantent & danſent autour de leurs
prits, qu'ils poſent proprement ſur
ne eſpece d'oreiller ; ils redoublent
ur jeûne ; & quand le nuage eſt paſſé,
; avalent de la fumée de tabac, &
réſentent leur pipe au ciel.

Quoiqu'on ne faſſe point de grace
ces Charlatans, lorſqu'on n'obtient

pas ce qu'on demande, cependant
profit qu'ils retirent, quand par hazar
ils réuſſiſſent, eſt ſi grand, qu'on vo
un grand nombre de ces Sauvages, q
ne craignent point d'en courir les ri
ques. Il eſt à obſerver que celui q
entreprend de donner de la pluie, n
s'engage jamais à donner du beau tem
C'eſt une autre eſpece de Charlatar
qui a ce privilége ; & quand on leu
en demandent la raiſon, ils répondei
que leurs eſprits ne peuvent donne
que l'un ou l'autre.

Lorſqu'un de ces Sauvages meurt
ſes parens viennent pleurer ſa mort
pendant un jour entier. Enſuite on
couvre de ſes plus beaux habits, c'eſ
à dire, qu'on lui peint les cheveux
le viſage, & qu'on l'orne de ſes plu
mages ; après quoi on le porte dans
foſſe qui lui eſt préparée, en mettant
ſes côtés ſes armes, une chaudiere,
des vivres. Pendant l'eſpace d'un moi
ſes parens vont dès le point du jou
& à l'entrée de la nuit, pleurer pendar
une demie-heure ſur ſa foſſe, chacu
nomme ſon degré de parenté. Si c'e
un pere de famille, la femme crie : *Mo
cher mari, ah ! que je te regrette !* L

nfans crient : *Mon cher pere ;* d'autres, *on oncle, mon couſin.* Ceux qui ſont arens au premier degré, continuent ette cérémonie pendant trois mois ; s ſe coupent les cheveux en ſigne de euil, ils ceſſent de ſe peindre le corps, ne ſe trouvent à aucune aſſemblée de éjouiſſance.

Lorſque quelque nation étrangere ient traiter de paix, avec les Sauva- es *Natchés*, on envoye des courriers onner avis du jour & de l'heure qu'ils eront leur entrée. Le grand Chef or- onne aux Maîtres des cérémonies, e préparer toutes choſes pour cette rande nation. On commence par nom- er ceux qui doivent nourrir chaque our les étrangers ; car ce n'eſt jamais Chef qui fait cette dépenſe ; ce ſont ujours ſes ſujets : on nettoye enſuite s chemins, on balaye les cabannes, n arrange les bancs dans une grande lle, qui eſt ſur la butte du grand Chef, côté de ſa cabanne. Son ſiége qui eſt r une élévation, eſt peint & orné ; le s eſt garni de grandes nattes.

Le jour que les Ambaſſadeurs doi- nt faire leur entrée, toute la nation ſſemble. Les Maîtres de cérémonies

font placer les Princes, les chefs d
villages, & les anciens chefs de fami
près du grand Chef. Quand les Amba
ſadeurs arrivent, & qu'ils ſont à ci
quante pas du grand Chef, ils s'arr
tent, & chantent la paix. Cette amba
ſade eſt ordinairement de trente hor
mes, & de ſix femmes. Six des mie
faits, & qui ont les meilleures voi
marchent de front ; ils ſont ſuivis d
autres qui chantent pareillement, r
glant la cadence avec le *ſicouet* : les
femmes font le deſſus.

Quand le Chef leur fait dire de s'a
procher, ils s'avancent. Ceux qui o
les calumets, chantent & danſent av
beaucoup de légéreté, tournant tan
autour les uns des autres, & tantôt
préſentant en face, mais toujours av
des mouvemens violens, & des cont
ſions extraordinaires. Entrés dans
cercle, ils danſent autour du ſiége
lequel le Chef eſt aſſis. Ils ſe frott
de leurs calumets depuis les pieds j
qu'à la tête ; puis ils vont à reculo
retrouver ceux qui ſont à leur ſui
Alors ils rempliſſent de tabac, un
leurs calumets, & tenant du feu d'u
main, ils avancent tous enſemble a

près du Chef, & le font fumer; ils pouſſent la premiere gorgée vers le Ciel, la ſeconde vers la terre, & les autres autour de l'horizon; après quoi ils préſentent ſans cérémonie la pipe aux Princes & aux autres chefs.

Cette cérémonie étant achevée, les Ambaſſadeurs, en ſigne d'alliance, vont frotter leurs mains ſur l'eſtomac du Chef, & ſe frottent eux-mêmes tout le corps; puis ils poſent leurs calumets devant le Chef, ſur de petites fourches. Celui des Ambaſſadeurs qui eſt chargé particuliérement des ordres de ſa nation, harangue pendant une groſſe heure. Quand il a fini, on fait ſigne aux étrangers de s'aſſeoir ſur des bancs rangés près du grand Chef, qui leur répond par un diſcours d'une égale durée; enſuite le Maître des cérémonies allume un grand calumet de paix, & fait fumer les étrangers, qui avalent la fumée du tabac. Le grand Chef leur demande *s'ils ſont venus*, c'eſt-à-dire, *s'ils ſe portent bien :* ceux qui l'environnent, vont les uns après les autres leur faire la même politeſſe; après quoi on les conduit dans la cabanne qu'on leur a préparée, & on les régale.

Le soir, au soleil couchant, les Am
bassadeurs, le calumet à la main, von
en chantant chercher le grand Chef
& le chargeant sur leurs épaules, il
le transportent dans le quartier où el
leur cabanne : ils étendent à terre un
grande peau, où ils le font asseoir. L'u
d'eux se place derriere lui, & posan
ses mains sur ses épaules, il agite tou
son corps, tandis que les autres assi
en rond par terre, chantent leurs belle
actions. Après cette cérémonie, qui
fait soir & matin pendant quatre jours
le grand Chef retourne dans sa caban
ne. Lorsqu'il rend la derniere visit
aux Ambassadeurs, ceux-ci plantent u
poteau, au pied duquel ils s'asseyent
les guerriers de la nation prennent leu
plus beaux ajustemens, dansent en frap
pant le poteau, & racontent à leur tou
leurs grands exploits de guerre. Ils fon
ensuite aux Ambassadeurs des présens
qui consistent en des chaudieres, de
haches, des fusils, de la poudre, de
balles, &c.

Le lendemain de cette derniere cér
monie, il est permis aux Ambassadeu
de se promener par-tout le village
ce qu'ils ne pouvoient faire auparav

vant. On leur donne alors tous les soirs des spectacles, c'est-à-dire, que les hommes & les femmes avec leurs plus belles parures s'assemblent dans la place, & dansent jusques bien avant dans la nuit. Quand ils sont prêts à s'en retourner, les Maîtres des cérémonies leur font fournir les provisions nécessaires pour le voyage.

Le Pere le Petit rapporte ensuite le détail des excès des *Natchés*, & par quelle perfidie ils parvinrent à massacrer tous les François, le Lundi 28 Octobre 1729.

Ces Sauvages ayant eu des sujets de mécontentement du Commandant du fort, qui étoit dans leur pays, à cent lieues de la *nouvelle Orléans*, s'étoient ligués avec les nations voisines pour se venger; l'arrivée de plusieurs voitures richement chargées, pour la garnison & pour les habitans, les détermina à brusquer leur entreprise, & voici comment ils s'y prirent. D'abord ils se partagerent, & mirent dans le fort, dans le village, & dans les deux possessions qu'on avoit, autant de Sauvages, qu'il y avoit de François dans chacun de ces endroits; ensuite feignant de partir pour

une grande chasse, ils se mirent à traiter avec les François, de fusils, de poudre & de balles, offrant de les payer comptant, & même plus cher qu'à l'ordinaire. On fit au même moment, l'échange de leurs poules & de leurs mays avec des armes & des munitions, après quoi ils se posterent en différentes maisons; & ils attaquerent en même tems chacun leur homme: de cette façon en deux heures, ils massacrerent plus de deux cens François (*a*).

Les barbares n'épargnerent que deux François, un Tailleur & un Charpentier qui pouvoient leur être utiles, les esclaves Negres qui se rendirent, & les femmes qui n'étoient point grosses. A celles-ci ils ouvrirent le ventre, & égorgerent celles qui allaitoient des enfans. Des femmes qui restoient, ils en firent leurs esclaves, & les employerent suivant leurs talens, ou à coudre, ou à faire

(*a*) Les principaux furent M. de Chepar, Commandant du poste; M. du Cordere, Commandant chez la nation des *Yazous*, M. des Ursins, M. de Kolly, pere & fils, Mrs. de Longrays, Desnoyers & Bailly, & deux Missionnaires.

la cuisine. Ils pillerent ensuite les maisons, le magasin de la Compagnie des Indes, & toutes les voitures qui étoient richement chargées au bord de la riviere. Ils partagerent les marchandises avec les Negres, garderent les munitions de guerre & passerent ensuite plusieurs jours à chanter & à boire l'eau-de-vie, dont ils avoient trouvé une bonne provision.

Les *Yazous* suivirent l'exemple féroce des *Natchés*, massacrerent dans leur fort le chevalier des Roches, Lieutenant, & dix-sept hommes de garnison.

Au premier bruit d'un événement si funeste, l'allarme & la consternation devinrent générales à la *nouvelle Orléans*. Chacun pleuroit la perte d'un parent, d'un ami, & tous craignoient pour leur vie & leurs biens, parce qu'on appréhendoit que la conspiration des Sauvages ne fût générale.

Cependant le Commandant de la *nouvelle Orléans* fit porter la nouvelle de cette trahison dans tous les postes, jusqu'aux *Illinois*. Il invita les *Natchitoches*, les *Akensas*, les *Tchicachas* & les *Tchactas* à prendre les armes pour notre vengeance. On fit de nouvelles for-

tifications à la ville, on donna des armes & des munitions à tous les habitans, & l'on forma diverses compagnies de milice bourgeoise qui firent la garde tous les jours.

Pendant que ce Commandant faisoit marcher vers les *Touikas*, la petite armée qu'il avoit rassemblée; un Officier nommé M. le *Sueur*, avec sept cens *Tchactas*, tomba sur les *Natchés*, qui passoient leur tems à boire & à danser sans précautions; leur tua cent hommes, délivra cinquante-neuf blancs, tant femmes qu'enfans, & cent six Negres & Négresses.

Les *Natchés* se voyant attaqués par les formidables *Tchactas*, regarderent leur défaite comme certaine; ils se renfermerent dans deux forts & passerent les nuits suivantes, à danser leur danse de mort. Dans leurs harangues on les entendoit reprocher aux *Tchactas* leur perfidie, de ce qu'ils s'étoient déclaré en faveur des François, malgré la parole qu'ils leur avoient donnée de s'unir à eux pour les détruire.

Le 8 Février l'armée Françoise avec les Sauvages du bas Mississipi arriverent aux *Natchés*. Ils s'emparerent de

leur temple dédié au soleil : on ouvrit la tranchée devant les forts où les *Natchés* étoient retirés ; & après sept jours de siége, on les reçut à capitulation, parce que les vivres, les munitions, & des artilleurs manquoient aux Assiégeans, & que les Assiégés qui se battoient en désespérés, menaçoient de brûler les François qui leur restoient entre les mains. Ils rendirent donc les prisonniers, & les assiégeans se retirerent dans un fort qu'on éleva auprès du fleuve.

Les *Tchactas* avant de donner sur les *Natchés*, étoient allés chez eux porter le calumet, & avoient été reçus d'une maniere nouvelle. Ils les trouverent parés de chasubles & de chappes ; des devans d'Autel faisoient des housses & des caparaçons à leurs chevaux. Les ciboires & les calices servoient à boire l'eau-de-vie dans les réjouissances. L'usage de tous ces meubles divertissoit beaucoup ces Sauvages ; & cependant ils voyoient avec horreur, que les François souilloient le temple du soleil & de leurs dieux, avec la même impunité que celle dont ils jouissoient eux-mêmes, en profanant des choses consacrées par une

religion qu'ils croyoient avoir raison de mépriser.

Les *Tchactas* ayant pillé les *Natchés*, suivirent leur exemple à l'égard des ornemens & des autres meubles d'Eglise, & ils en firent les mêmes profanations dans leurs jeux & leurs festins. Après cette expédition, ils se firent bien payer du secours qu'ils avoient donné. Cette nation des *Tchactas*, dit notre Missionnaire, n'est redoutable que par le nombre, & peut mettre sur pied trois ou quatre mille guerriers, mais leur caractere est insupportable; ils sont insolens, féroces, dégoutans, importuns, & d'une cupidité insatiable.

J'ai renouvellé, dit-il, connoissance avec *Paatlako*, un des chefs, & avec un grand nombre d'autres *Tchactas*; ils m'ont rendu beaucoup de visites intéressées, & m'ont souvent répété à-peu-près le même compliment qu'ils me firent il y a plus d'un an quand je les quittai. » Nos cœurs & ceux de nos en-» fans pleurent, m'ont-ils dit, depuis » que nous ne te voyons plus; tu com-» mençois à avoir de l'esprit comme » nous; tu nous entendois & nous t'en-» tendions; tu nous aimois & nous t'ai-

» mions ; pourquoi nous as tu quitté ?
» que ne reviens-tu ? allons viens-t'en
» avec nous. Je leurs réponds que j'irai
» les rejoindre quand je pourrai, que je
» ne suis ici que de corps & que mon
» cœur est demeuré chez eux. Cela est
» bon, dit un de ces Sauvages, mais
» cependant ton cœur ne nous dit rien,
» il ne nous donne rien ; ces Sauvages
» ne nous aiment & ne nous trouvent
» de l'esprit qu'autant que nous leur don-
» nons ».

Les *Illinois*, quoique vivement sollicités par les *Tchikachas*, resterent fidéles aux François ; & à la premiere nouvelle de la guerre des *Natchés*, ils députerent à la *nouvelle Orléans* pour offrir leurs services. *Chikagon* qui est venu à Paris étoit à la tête de la nation *Mitchigamias*. Il harangua le Commandant avec beaucoup d'assurance de soumission & de fidélité, & lui fit un présent de différentes peaux.

Le chef de nation, *Chikagou*, garde précieusement, dans une bourse, la magnifique tabatiere que feue Madame la Ducheſſe d'Orléans lui donna à Versailles. Quelqu'offre qu'on lui en ait faite, il n'a jamais voulu s'en défaire ; attention bien remarquable dans un Sauvage

dont le caractere est de se dégouter bientôt de tout ce qu'il a, & de désirer passionnément ce qu'il n'a pas & ce qu'il voit.

Tout ce que *Chikagou* a raconté de la France à ses compatriotes, leur a paru incroyable. On t'a payé, lui disoient-ils, pour nous faire accroire toutes ces belles fables. Si tu as vû réellement tout ce que tu nous dis, il faut qu'on t'ait trompé & que quelque charme t'ait fasciné les yeux.

Lorsqu'il disoit qu'en France il y a cinq cabanes les unes sur les autres, & qu'elles sont aussi élevées que les plus grands arbres; qu'il y a autant de monde dans les rues de Paris, que de brins d'herbes dans les prairies & de maringouins dans les bois, qu'on s'y promene & qu'on fait même de longs voyages dans des cabanes de cuirs ambulantes, qu'il y a d'autres longues cabanes pleines de malades, où les Chirurgiens remettent des yeux, des bras, des jambes, des dents, une poitrine à ceux qui en manquent, sans qu'il y paroisse; tous ses compatriotes restoient d'abord étonnés & finissoient par rire, en lui répondant qu'il les trompoit, parce que cela n'étoit pas possible.

CHAPITRE XVI.

Notions de différens peuples du Canada, de la Louisiane, & des contrées voisines, avec des exemples du génie de leurs langues.

CE fut le vingt-trois de Juillet de l'année 1689 (*a*), dit le P. Rasles, que je m'embarquai à la Rochelle, & après trois mois d'une navigation assez heureuse, j'arrivai à Quebec le 13 d'Octobre de la même année. Je m'appliquai d'abord à apprendre la langue de nos Sauvages, qui est très-difficile; car il ne suffit pas d'en étudier les termes, leur signification, & de faire une position de mots, & de phrases, il faut encore savoir le tour, & l'arrangement que les Sauvages leur donnent, ce que l'on ne peut gueres attrapper que par le commerce, & la fréquentation de ces peuples.

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 23, page 199.

J'allai donc demeurer dans un village de la nation *Abnakib*, ſitué dans une forêt qui n'eſt qu'à trois lieues de Quebec. Ce village étoit habité par deux cens Sauvages, preſque tous Chrétiens. Leurs cabannes étoient rangées à-peu-près comme les maiſons dans les villes : une enceinte de pieux, hauts & ſerrés, formoient une eſpéce de murailles, qui les mettoit à couvert des incurſions de leurs ennemis.

Leurs cabannes ſont bientôt dreſſées; ils plantent en rond des perches qui ſe joignent par le haut, & ils les revêtent de grandes écorces. Le feu ſe fait au milieu de la cabanne, ils étendent tout-au-tour des nattes de jonc, ſur leſquelles ils s'aſſeyent pendant le jour, & ils dorment pendant la nuit.

L'habillement des hommes conſiſte en une caſaque de peau, ou bien en une piéce d'étoffe rouge, ou bleue. Celui des femmes eſt une couverture qui leur prend depuis le col juſqu'au milieu des jambes, & qu'elles ajuſtent aſſez proprement. Elles mettent une autre couverture ſur la tête qui leur deſcend juſqu'aux pieds, & qui leur ſert de manteau. Leurs bas ne vont que depuis le

genou jusqu'à la cheville du pied. Des chaussons faits de peau d'élan, & garnis en dedans de poil, ou de laine, leur tiennent lieu de souliers. Cette chaussure leur est absolument nécessaire pour porter des raquettes, sortes de chaussure, par le moyen desqu'elles ils marchent commodément sur la neige. Ces raquettes faites en figure de losange, ont plus de deux pieds de longueur, & sont larges d'un pied & demi.

L'invention de ces raquettes est d'une grande utilité aux Sauvages, non seulement pour courir sur la neige, dont la terre est couverte une grande partie de l'année, mais encore pour aller à la chasse des bêtes, & sur-tout de l'orignac; ces animaux plus gros que les plus gros bœufs de France, ne marchent qu'avec peine sur la neige: ainsi il n'est pas difficile aux Sauvages de les atteindre, & souvent avec un simple couteau attaché au bout d'un baton, ils les tuent, se nourrissent de sa chair, & après avoir bien passé leur peau, en quoi ils sont habiles, ils en trafiquent avec les François & les Anglois, qui leur donnent en échange des casaques, des couvertures, des chaudieres, des

fusils, des haches, & des couteaux.

Pour vous donner l'idée d'un Sauvage, représentez-vous un grand homme fort agile, d'un teint basané, sans barbe, avec des cheveux noirs, & dont les dents sont plus blanches que l'yvoire. Si vous voulez le voir dans ses ajustemens, vous ne lui trouverez pour toute parure, que ce qu'on nomme *des rassades :* c'est une espece de coquillage, ou de verre, ou de pierre, qu'on façonne en forme de petits grains, les uns blancs, les autres noirs, & qu'on enfile de telle sorte, qu'ils représentent diverses figures très-singulieres, qui ont leur agrément. C'est avec cette rassade que nos Sauvages nouent & tressent leurs cheveux sur les oreilles & par derriere, ils s'en font des pendans d'oreilles, des colliers, des jarretieres, des ceintures larges de cinq à six pouces, & avec cette sorte d'ornement, ils s'estiment beaucoup plus que ne fait un Européan, avec tout son or & ses pierreries.

L'occupation des hommes est la chasse, ou la guerre. Celle des femmes est de rester au village, & d'y faire avec de l'écorce, des panniers, des

sacs, des boëtes, des écuelles, des plats, &c. Elles cousent l'écorce avec des racines, & en font diverses meubles fort proprement travaillés. Les canots se font pareillement d'une seule écorce, mais les plus grands ne peuvent gueres contenir que six ou sept personnes.

C'est avec ces canots faits d'une écorce, qui n'a gueres que l'épaisseur d'un écu, qu'ils passent des bras de mer, & qu'ils navigent sur les plus dangéreuses rivieres, & sur des lacs de quatre à cinq cens lieues de tour. J'ai fais ainsi plusieurs voyages sans avoir jamais couru aucun risque. Il n'est arrivé qu'une seule fois, qu'en traversant le fleuve *Saint-Laurent*, je me trouvai tout-à-coup enveloppé de monceaux de glaces d'une énorme grandeur, & le canot en fut crevé ; aussitôt les deux Sauvages qui me conduisoient, s'écrierent : » nous sommes » morts, ç'en est fait, il faut périr. » Cependant faisant un effort, ils sauterent sur une de ces glaces flottantes. Je fis comme eux, & après avoir tiré le canot, nous le portâmes jusqu'à l'extrémité de cette glace. Là il fallut nous

remettre dans le canot pour gagner un autre glaçon, & c'eſt ainſi que ſautant de glaçons en glaçons, nous arrivâmes enfin au bord du fleuve, ſans autre incommodité que d'être bien mouillés, & tranſis de froids.

Rien n'égale la tendreſſe que les Sauvages ont pour leurs enfans. Dès qu'ils ſont nés, ils les mettent ſur un petit bout de planche couverte d'une étoffe, & d'une petite peau d'ours, dans laqu'elle ils les enveloppent, & c'eſt-là leur berceau. Les meres les portent ſur le dos, d'une maniere commode, pour les enfans & pour elles.

A peine les garçons commencent-ils à marcher, qu'ils s'exercent à tirer de l'arc : ils y deviennent ſi adroits, qu'à l'âge de dix ou douze ans, ils ne manquent pas de tuer l'oiſeau qu'ils tirent. Il faut avoir été témoin de leur adreſſe pour y ajouter foi.

Ce qui me révolta le plus, lorſque je commençai à vivre avec les Sauvages, ce fut de me voir obligé de prendre avec eux mes repas : rien de plus dégoûtant ; après avoir rempli de viandes leurs chaudieres, ils la font bouillir tout au plus trois quarts-

d'heure, & ils la retirent de dessus le feu, la servent dans des écuelles d'écorce, & la partagent à tous ceux qui sont dans leur cabanne. Chacun mord dans cette viande, comme on feroit dans un morceau de pain. Ce spectacle ne me donnoit pas beaucoup d'appétit, & ils s'apperçurent bientôt de ma répugnance. *Pourquoi ne manges-tu pas*, me dirent-ils ? Je leur répondis que je n'étois point accoutumé à manger ainsi la viande, sans y joindre un peu de pain. *Il faut te vaincre*, me répliquerent-ils ; *cela est-il si difficile à un Patriarche qui sait prier parfaitement ? Nous nous surmontons bien nous autres, pour croire ce que tu nous dis, & ce que nous ne voyons pas.* Alors il n'y a plus à délibérer, il faut bien se faire à leurs manieres, & à leurs usages, afin de mériter leur confiance.

Leurs repas ne sont pas reglés comme en Europe, ils vivent au jour la journée. Tant qu'ils ont de quoi faire bonne chere, ils en profitent sans se mettre en peine de quoi vivre les jours suivans.

Ils aiment passionnément le tabac ; hommes, femmes, filles, tous fument

preſque continuellement. Leur donner un morceau de tabac, c'eſt leur faire plus de plaiſir que de leur donner leur peſant d'or.

Au commencement de Juin, & lorſque la neige eſt preſque toute fondue, ils ſement du *skamgnar*, ou *bled de Turquie*. Leur façon de le ſemer eſt de faire avec les doigts, ou avec un petit bâton, différens trous en terre, & de jetter dans chacun, huit ou neuf grains, qu'ils couvrent de la même terre, qu'ils ont tirée pour faire le trou; leur récolte ſe fait à la fin d'Août.

C'eſt au milieu de ces peuples qui paſſent pour les moins groſſiers de tous nos Sauvages, que je fis mon apprentiſſage. Ma principale occupation fut l'étude de leur langue: elle eſt très-difficile à apprendre, ſur-tout quand on n'a point d'autres maîtres que des Sauvages. Ils ont pluſieurs caracteres qu'ils n'expriment que du goſier, ſans faire aucun mouvement de levre; *ou*, par exemple, eſt de ce nombre, & c'eſt pourquoi en l'écrivant, nous le marquons par le chiffre 8, pour le diſtinguer des autres caracteres. Je paſſois une partie de la journée dans leurs cabannes

bannes à les entendre parler. Il me falloit apporter une extrême attention, pour combiner ce qu'ils disoient, & en conjecturer la signification : quelquefois je rencontrois juste, le plus souvent je me trompois, parce que n'étant point fait à leurs lettres gutturales, je ne répétois que la moitié du mot, & par-là je leur apprêtois à rire.

Enfin après cinq mois d'une continuelle application, je vins à bout d'entendre tous leurs termes, mais cela ne suffisoit pas pour m'exprimer selon leur goût : j'avois encore bien du chemin à faire, pour attrapper le tour & le génie de la langue, qui est tout-à-fait différent du génie & du tour de nos langues d'Europe.

On ne peut disconvenir que la langue des Sauvages n'ait de vraies beautés, & je ne sais quoi d'énergique dans le tour & la maniere dont ils s'expriment. Je vais vous en apporter un exemple. Si je vous demandois pourquoi Dieu vous a créé ? Vous me répondriez, que c'est pour le connoître, l'aimer, & le servir, & par ce moyen mériter la gloire éternelle. Que je fasse

la même queſtion à un Sauvage, il me répondra ainſi dans le tour de ſa langue : *le grand génie a penſé de nous : qu'ils me connoiſſent : qu'ils m'aiment : qu'ils m'honorent, & qu'ils m'obéiſſent : pour lors je les ferai entrer dans mon illuſtre félicité.*

Si je voulois vous dire dans leur ſtyle, que vous auriez bien de la peine à apprendre la langue Sauvage, voici comme il faudroit m'exprimer : je penſe de vous, mon cher frere, *qu'il aura de peine à apprendre la langue Sauvage ?*

La langue des *Hurons* eſt la maîtreſſe langue des Sauvages, & quand on la poſſede, en moins de trois mois on ſe fait entendre aux cinq nations *Iroquoiſes*. C'eſt la plus majeſtueuſe, & en même-tems la plus difficile de toutes les langues des Sauvages. Cette difficulté ne vient pas ſeulement de leurs lettres gutturales, mais encore plus, de la diverſité des accens ; car ſouvent deux mots compoſés des mêmes caracteres, ont des ſignifications toutes différentes.

Le Pere Chaumont, qui a demeuré cinquante ans parmi les *Hurons*, en a

composé une Grammaire qui est fort utile à ceux qui arrivent nouvellement dans ce pays. Néanmoins un homme est heureux, lorsqu'avec ce secours, après dix ans d'un travail constant, il s'exprime élégamment dans cette langue.

Chaque nation Sauvage a sa langue particuliere : ainsi les *Abnakis*, les *Hurons*, les *Iroquois*, les *Algonkins*, les *Illinois*, les *Miamis*, *&c.* ont chacun leur langage ; on n'a point de livres pour les apprendre ; & quand on en auroit, ils seroient assez inutiles : l'usage est le seul maître qui puisse nous instruire. Comme j'ai habité dans quatre différens cantons de Sauvages ; savoir, parmi les *Abnakis*, les *Algonkins*, les *Hurons*, & les *Illinois*, & que j'ai été obligé d'apprendre ces différentes langues, je vais en donner un échantillon, afin que vous connoissiez le peu de rapport qu'elles ont entr'elles. Je choisis la strophe d'un Hymne du Saint Sacrement, qui commence par ces mots, *ô Salutaris Hostia.* Telle est la traduction en vers de cette strophe, dans les quatre langues de ces différentes nations.

Langue Abnakiſe.

Kighiſt 8i-nuanur8inus (*a*)
Spem kik papili go ii Damek
Nemiani 8i k8idam ghabenk
Taha ſaii grihine.

En langue Algonkine.

K8erais jeſus teg8 ſenam
Nera 8eul ka ſtiſian
Ka rio vllighe miang
Vas mama yik umong.

En langue Huronne.

Jes8s 8to etti x'ichie
8to etti skuaalicln-axe
J chierche axera3 enſta
D'aotierti xerta-8ien.

En langue Illinoiſe.

Pekiziane manet 8e
Piaro nile hi nanghi
Keninama 8i 8 kangha
Mero 8inang 8 ſianghi.

(*a*) Il faut ſe reſſouvenir que le 8 exprime la voyelle *ou*.

Ce qui signifie en François : ô Hostie salutaire, qui est continuellement immolée, & qui donnes la vie, toi par qui on entre dans le ciel, nous sommes tous attaqués, ça fortifie nous.

De ce pays, je me rendis à *Quebec*, où après avoir employé trois mois, à étudier la langue *Algonkine*, je m'embarquai le treize d'Août, dans un canot, pour me rendre chez les *Illinois* ; leur pays est éloigné de *Quebec*, de plus de huit cens lieues. Un si long voyage, dans ces terres barbares, ne se fit pas, sans courir de grands risques, & sans souffrir beaucoup d'incommodités. J'eus à traverser des lacs d'une étendue immense, & où les tempêtes sont aussi fréquentes que sur la mer.

Il est vrai qu'on a l'avantage de mettre pied à terre tous les soirs, mais l'on est heureux, lorsqu'on trouve quelque roche platte, où l'on puisse passer la nuit. Quand il tombe de la pluie, l'unique moyen de s'en garantir, est de se mettre sous le canot renversé.

On court encore de plus grands dangers sur les rivieres, principalement dans les endroits où elles coulent avec une extréme rapidité. Alors le canot

vole, comme un trait, & s'il vient à toucher quelqu'un des rochers, qui s'y trouvent en quantité, il se brise en mille pieces : ce malheur arriva à quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient dans d'autres canots.

Enfin, on risque de souffrir, ce que la faim a de plus cruel : la longueur, & la difficulté de ces sortes de voyages, ne permettent d'emporter avec soi qu'un sac de bled de Turquie : on suppose que la chasse fournira sur la route de quoi vivre, mais si le gibier y manque, on se trouve exposé à plusieurs jours de jeûne.

Alors toute la ressource qu'on a, est de chercher une espece de feuille, que les Sauvages nomment *Kengneffanacls*, & les François *tripes de roches*. On les prendroit pour du cerfeuil, dont elles ont la figure, si elles n'étoient pas beaucoup plus larges. On les sert, ou bouillies, ou roties ; celles-ci, dont j'ai mangé, sont moins dégoûtantes.

La saison étant trop avancée pour continuer ma route jusqu'aux *Illinois*, d'où j'étois encore éloigné d'environ quatre cens lieues, il me fallut séjourner à *Missilimakinak*, où il y avoit

deux de nos Missionnaires ; l'un parmi les *Hurons*, & l'autre chez les *Outaouacks*. Ceux-ci sont fort superstitieux, & très-attachés aux jongleries de leurs charlatans. Ils s'attribuent une origine aussi insensée que ridicule. Ils prétendent sortir de trois familles, composées chacune de cinq cens personnes.

Les uns sont de la famille de *Michabou*, c'est-à-dire, du *grand Lievre*. Ils prétendent que le *grand Lievre* étoit un homme d'une prodigieuse grandeur ; qu'il tendoit des filets dans l'eau à dix-huit brasses de profondeur, & que l'eau lui venoit à peine aux aisselles ; qu'un jour pendant le déluge, il envoya le castor pour découvrir la terre, mais que cet animal n'étant point revenu, il fit partir la loutre qui rapporta un peu de terre couverte d'écumes ; qu'il se rendit à l'endroit du lac, où se trouvoit cette terre, laquelle formoit une petite Isle, qu'il marcha dans l'eau tout à l'entour, & que cette Isle devint extraordinairement grande ; c'est pour quoi ils lui attribuent la création de la terre. Ils ajoutent, qu'après avoir achevé cet ouvrage, il s'envola au Ciel, qui est sa demeure ordinaire, mais qu'avant de quit-

ter la terre, il ordonna que quand ses descendans viendroient à mourir, on brûleroit leurs corps, & qu'on jetteroit leurs cendres en l'air, afin qu'ils pussent s'élever plus aisément vers le Ciel; que s'ils y manquoient, la neige ne cesseroit pas de couvrir la terre, que leurs lacs & leurs rivieres demeureroient glacées, & que ne pouvant point pêcher de poissons, qui est leur nourriture ordinaire, ils mourroient tous au printems.

En effet, il y a peu d'années, que l'hiver ayant beaucoup plus duré qu'à l'ordinaire, ce fut une consternation générale parmi les Sauvages de la famille du *grand Lievre*. Ils eurent recours à leurs jongleries accoutumées; ils s'assemblerent plusieurs fois pour aviser aux moyens de dissiper cette neige ennemie, qui s'obstinoit à demeurer sur la terre; lorsqu'une vieille femme s'approchant d'eux: » Mes enfans, leur dit-» elle, vous n'avez pas d'esprit, vous » savez les ordres qu'a laissé le *grand* » *Lievre*, de brûler les corps morts, & » de jetter leurs cendres au vent, afin » qu'ils retournent plus promptement » au Ciel leur patrie, & vous avez né-» gligé ces ordres, en laissant à quel-

» ques journées d'ici un homme mort » sans le brûler, comme s'il n'étoit pas » de la famille du *grand Lievre*.

» Réparez incessamment votre faute, » ayez soin de le brûler, si vous voulez » que la neige se dissipe; tu as raison, » notre mere, répondirent-ils, tu as » plus d'esprit que nous, & le conseil » que tu nous donnes, nous rend la vie »; aussitôt ils députerent vingt-cinq hommes pour aller brûler ce corps; ils employerent environ quinze jours dans ce voyage; pendant ce tems-là, le dégel vint, & la neige se dissipa. On combla d'éloges & de présens; la vieille femme qui avoit donné l'avis, & cet événement, tout naturel qu'il étoit, servit beaucoup à les entretenir dans leur folle crédulité.

La seconde famille des *Outaouacks* prétend être sortie de *Namepich*, c'est-à-dire, d'une *carpe*. Ils disent qu'une carpe ayant fait des œufs sur le bord de la riviere, & le soleil y ayant dardé ses rayons, il s'en forma une femme, de laquelle ils sont descendus: ainsi ils se disent de la famille de la carpe.

La troisieme famille des *Outaouacks* attribue son origine à la patte d'un *ma-*

chova, c'eſt-à-dire, d'un *ours*, & ils ſe diſent de la famille de l'*ours*, mais ſans expliquer de quelle maniere ils en ſont ſortis. Lorſqu'ils tuent quelques-uns de ces animaux, ils lui font un feſtin de ſa propre chair & le haranguent dans ces termes pour s'excuſer : » N'ayes point » de penſée contre nous, lui diſent-ils, » parce que nous t'avons tué ; tu as de » l'eſprit, tu vois que nos enfans ſouf- » frent la faim, ils t'aiment, ils veulent » te faire entrer dans leurs corps, ne » t'eſt-il pas glorieux d'être mangé par » des enfans de Capitaine.

Il n'y a que la famille du *grand Lievre* qui brûle les cadavres, les deux autres familles les enterrent ; quand quelque Capitaine eſt décédé, on prépare un vaſte cerceuil, où après avoir couché le corps, revêtu de ſes plus beaux habits, on y renferme avec lui ſa couverture, ſon fuſil, ſa proviſion de poudre & de plomb, ſon arc, ſes fléches, ſa chaudiere, ſon plat, des vivres, ſon caſſe-tête, ſon calumet, ſa boëte de vermillon, ſon miroir, des colliers de porcelaines, & tous les préſens qui ſe ſont faits à ſa mort, ſelon l'uſage. Ils s'imaginent qu'avec cet équipage, il

fera plus heureusement son voyage en l'autre monde, & qu'il sera mieux reçu des grands Capitaines de la nation, qui le conduiront avec eux dans un lieu de délices.

Tandis que tout s'ajuste dans le cercueil, les parens du mort assistent à la cérémonie, en pleurant à leur maniere, c'est-à-dire, en chantant d'un ton lugubre, & remuant en cadence, un bâton, auquel ils ont attaché plusieurs petites sonnettes.

Où la superstition de ces peuples paroît la plus extravagante, c'est dans le culte qu'ils rendent, à ce qu'ils appellent leur *manitou*. Comme ils ne connoissent gueres que les bêtes, avec lesquelles ils vivent dans les forêts, ils imaginent dans ces bêtes, ou plutôt dans leurs peaux, ou dans leur plumage, une espece de génie, qui gouverne toutes choses, & qui est le maître de la vie, & de la mort. Il y a selon eux des *manitous*, communs à toute la nation, & il y en a de particuliers pour chaque personne. *Oussakita*, disent-ils, est le grand *manitou*, de toutes les bêtes, qui marchent sur la terre, ou qui volent dans l'air. C'est lui qui les gouverne,

Ainſi lorſqu'ils vont à la chaſſe, ils lui offrent du tabac, de la poudre, du plomb, & des peaux bien apprêtées, qu'ils attachent au bout d'une perche, & l'élevent en l'air : » *Couſſakita*, lui » diſent-ils, nous te donnons à fu- » mer, nous t'offrons de quoi tuer des » bêtes, daigne agréer ces préſens, & » ne permets pas qu'elles échappent à » nos traits; laiſſe nous en tuer un grand » nombre, & des plus graſſes, afin que » nos enfans ne manquent, ni de vête- » mens, ni de nourriture. »

Ils nomment *michibichi*, le *manitou* des eaux & des poiſſons, & ils lui font un ſacrifice à-peu-près ſemblable, lorſqu'ils vont à la pêche, ou qu'ils entreprennent un voyage. Ce ſacrifice conſiſte à jetter dans l'eau, du tabac, des vivres, des chaudieres, en lui demandant, que les eaux de la riviere coulent plus lentement, que les rochers ne briſent pas leurs canots, & qu'il leur accorde une pêche abondante.

Outre ces *manitous* communs, chacun a le ſien particulier, qui eſt un ours, ou un caſtor, ou une outarde, ou quelques bêtes ſemblables. Ils portent la peau de cet animal à la guerre,

la chasse & dans leurs voyages, se persuadant qu'elle les préservera de tout danger, & qu'elle les fera réussir dans leurs entreprises.

Quand un Sauvage veut se donner un *manitou*, le premier animal qui se présente à son imagination, pendant son sommeil, est d'ordinaire, celui sur lequel tombe son choix : il tue une bête de cette espece, il met sa peau, ou son plumage, si c'est un oiseau, dans le lieu le plus honorable de sa cabanne, & il prépare, un festin en son honneur, pendant lequel il lui fait sa harangue dans les termes les plus respectueux, après quoi il est reconnu pour son *manitou*.

Aussi-tôt que je vis arriver le printems, je partis de *Missilimakinac*, pour me rendre chez les *Illinois*; je trouvai sur ma route plusieurs nations Sauvages, entr'autres, les *Maskontings*, les *Jakis*, les *Omikones*, les *Iripégonans*, les *Outagamis*, *&c.* Toutes ces nations ont leur langage particulier, mais pour tout le reste, ils ne different en rien des *Outaouaks*.

Après quarante jours de marche, j'entrai dans la riviere des *Illinois*, & ayant avancé cinquante lieues, j'arrivai

à leur premier village, qui étoit de trois cent cabannes, toutes de quatre ou cinq feux; un feu est toujours pour deux familles. Ils ont onze villages de leur nation. Dès le lendemain de mon arrivée, je fus invité par le principal Chef à un grand repas, qu'il donnoit aux plus considérables de la nation, & pour cela, il avoit fait tuer plusieurs chiens. Un pareil festin passe parmi les Sauvages, pour un festin magnifique, c'est pourquoi on le nomme, le festin des Capitaines. Les cérémonies qu'on y observe, sont les mêmes parmi toutes ces nations. C'est d'ordinaire dans ces sortes de fêtes, que les Sauvages déliberent sur leurs affaires les plus importantes, comme par exemple, lorsqu'il s'agit, ou d'entreprendre la guerre contre leurs voisins, ou de la terminer par des propositions de paix.

Quand tous les conviés furent arrivés, ils se rangerent tous autour de la cabanne, s'asseyant, ou sur la terre nue, ou sur des nattes. Alors le Chef se leva, & commença sa harangue, qui me parût fort méditée, & élégante pour un Sauvage.

La harangue finie, deux Sauvages qui

faisoient les fonctions de Maîtres-d'Hôtels, distribuerent les plats à toute l'assemblée, & chaque plat étoit pour deux conviés : ils mangerent en s'entretenant ensemble de choses indifférentes ; & quand le repas fut fini, ils se retirerent, emportant selon leur coutume, ce qu'il y avoit de reste dans leurs plats.

Les *Illinois* ne donnent point de ces festins, qui sont en usage chez plusieurs autres nations Sauvages, où l'on est obligé de manger tout ce qui a été servi, dût-on en crever ; lorsqu'il s'y trouve quelqu'un qui n'a pas la force d'observer cette loi ridicule ; il s'adresse à celui des conviés, qu'il sait être de meilleur appétit : » mon frere, lui dit-il, » ayez pitié de moi, je suis mort, si » tu ne me donnes la vie. Mange ce qui » me reste, je te ferai présent de telle » chose. C'est l'unique moyen qu'ils » ayent de sortir d'embarras. »

Les *Illinois* ne se couvrent que vers la ceinture, & du reste, ils vont tous nuds : divers compartimens, de toutes sortes de figures, qu'ils se gravent sur le corps d'une maniere ineffaçable, leur tiennent lieu de vêtemens. Il n'y a que dans les visites qu'ils font, ou lorsqu'ils

assistent à l'Eglise, qu'ils s'enveloppent d'une couverture de peau, passée pendant l'été, & durant l'hyver, d'une peau passée, avec le poil qu'ils y laissent, pour se tenir plus chaudement. Ils s'ornent la tête de plumes de diverses couleurs, dont ils font des guirlandes, & des couronnes, qu'ils ajustent assez proprement : ils ont soin sur-tout de se peindre le visage de diverses couleurs, mais sur-tout de vermillon ; ils portent des colliers, & des pendans d'oreilles, faits de petites pierres, qu'ils taillent en forme de diamans : il y en a de bleues, de rouges, & de blanches, comme l'albâtre ; à quoi il faut ajouter une plaque de porcelaine, qui termine le collier. Les *Illinois* se persuadent que ces bisarres ornemens leur donnent de la grace, & leur attirent du respect.

Lorsque les *Illinois* ne sont point occupés à la guerre, ou à la chasse, leur tems se passe, ou en jeux, ou dans les festins, ou à la danse, qui est de deux sortes ; les unes qui s'exécutent en signe de réjouissance, ausquelles ils invitent les femmes, & les filles, les plus distinguées ; les autres se font, pour mar-

quer leur triſteſſe, à la mort des plus conſidérables de la nation. C'eſt par ces danſes qu'ils prétendent honorer le défunt, & eſſuyer les larmes de ſes parens. Tous ont droit de faire pleurer de la ſorte, la mort de leurs proches, pourvû qu'ils faſſent des préſens à cette intention : les danſes durent plus ou moins de tems, à proportion du prix, & de la valeur des préſens, & enſuite on les diſtribue aux danſeurs. Leur coutume n'eſt pas d'enterrer les morts ; ils les enveloppent dans des peaux, & les attachent par les pieds & par la tête, au haut des arbres.

Hors le tems des jeux, des feſtins, & des danſes, les hommes demeurent tranquilles ſur leurs nattes, & paſſent le tems, ou à dormir, ou à faire des arcs, des fléches, des calumets, & autres choſes de cette nature ; pour ce qui eſt des femmes, elles travaillent depuis le matin, juſqu'au ſoir, comme des eſclaves. C'eſt à elles à cultiver la terre, & à ſemer le bled d'inde pendant l'été, & dès que l'hyver commence, elles ſont occupées à faire des nattes, à paſſer des peaux, & à beaucoup d'autres ouvrages ; car leur principal ſoin

eſt, de pourvoir la cabanne de tout ce qui y eſt néceſſaire.

De toutes les nations de *Canada*, il n'y en a point qui vivent dans une ſi grande abondance de toutes choſes, que les *Illinois* : leurs rivieres ſont couvertes de cygnes, d'outardes, de canards, & de ſarcelles. A peine fait-on une lieue, qu'on trouve une quantité prodigieuſe de coqs d'inde, qui vont par troupes, quelquefois au nombre de deux cens. Ils ſont plus gros que ceux qu'on voit en France. J'ai eu la curioſité d'en peſer, qui étoient du poids de trente-ſix livres. Ils ont au col une eſpece de barbe de crin, longue d'un demi-pied.

Les ours & les cerfs y ſont en très-grande quantité ; on y voit auſſi une infinité de bœufs & de chevreuils : il n'y a point d'année qu'on ne tue plus de mille chevreuils, & plus de deux mille bœufs : on voit dans les prairies, à perte de vue, des quatre à cinq mille bœufs qui y paiſſent. Ils ont une boſſe ſur le dos, & la tête extrêmement groſſe. Leur poil, excepté celui de la tête, eſt friſé, & doux comme de la laine : la chair en eſt naturellement ſalée, & elle

eſt ſi légere, que bien qu'on la mange toute crue, elle ne cauſe aucune indigeſtion. Lorſqu'ils ont tué un bœuf qui leur paroît trop maigre, ils ſe contentent d'en prendre la langue, & en vont chercher un plus gras.

Les fléches ſont les principales armes dont ils ſe ſervent à la guerre, & à la chaſſe. Ces fléches ſont arméespar le bout d'une pierre taillée, & affilée, en forme de langue de ſerpent: faute de couteaux, ils s'en ſervent auſſi pour apprêter les animaux qu'ils tuent. Ils ſont ſi adroits à tirer de l'arc, qu'ils ne manquent preſque jamais leur coup, & ils le font avec tant de vîteſſe, qu'ils auront plutôt décoché cent fléches, qu'un autre n'auroit chargé ſon fuſil.

Ils ſe mettent peu en peine de travailler à des filets, propres à pêcher dans les rivieres, parce que l'abondance du gibier de toutes les ſortes, les rend aſſez indifférens pour le poiſſon. Cependant, quand il leur prend fantaiſie d'en avoir, ils s'embarquent dans un canot, avec leurs arcs & leurs fléches: ils s'y tiennent debout pour mieux découvrir le poiſſon, & auſſi-tôt qu'ils l'apperçoivent, ils le percent d'une fléche.

L'unique moyen, parmi les *Illinois*, de s'attirer l'eſtime & la vénération publique, c'eſt comme chez les autres Sauvages, de ſe faire la réputation d'habile Chaſſeur, & encore plus de bon Guerrier : c'eſt en cela principalement qu'ils font conſiſter leur mérite, & c'eſt ce qu'ils appellent être véritablement homme. Ils ſont ſi paſſionnés pour cette gloire, qu'on les voit entreprendre des voyages de quatre cens lieues, au milieu des forêts, pour faire un eſclave, ou pour enlever la chevelure d'un homme qu'ils auront tué. Ils comptent pour rien les fatigues & les longs jeûnes, lorſqu'ils approchent des terres ennemies, car alors ils n'oſent plus chaſſer, de crainte que les bêtes n'étant que bleſſées, ne s'enfuyent avec la fléche dans le corps, & n'avertiſſent leur ennemi de ſe mettre en état de défenſe. Leur maniere de faire la guerre, de même que parmi tous les Sauvages, eſt de ſurprendre leurs ennemis ; c'eſt pourquoi ils envoyent à la découverte, pour obſerver leur nombre, & leur marche, ou pour examiner s'ils ſont ſur leurs gardes. Selon le rapport qui leur eſt fait, ils ſe mettent en embuſcade, ou ils font

irruptions dans les cabannes, le caſſe-tête en main, & ils ne manquent pas d'en tuer quelques-uns avant qu'ils ayent pû ſonger à ſe défendre.

Le caſſe-tête eſt fait d'une corne de cerf, ou d'un bois en forme de coutelas, terminé par une groſſe boule. Ils tiennent, le caſſe-tête d'une main, & un couteau de l'autre. Auſſi-tôt qu'ils ont aſſené leur coup ſur la tête de leur ennemi, ils la lui cernent avec leur couteau, & lui enlevent la chevelure avec une promptitude ſurprenante

Lorſqu'un Sauvage revient dans ſon pays chargé de pluſieurs chevelures, il y eſt reçu avec de grands honneurs; mais c'eſt pour lui le comble de la gloire, que de faire des priſonniers, & de les amener vifs. Dès qu'il arrive, tout le village s'aſſemble, & ſe range en haie ſur le chemin par où les priſonniers doivent paſſer. Cette réception eſt bien cruelle; les uns leur arrachent les ongles, d'autres leur coupent les doigts, ou les oreilles, quelques autres les chargent de coups de bâton.

Après ce premier accueil, les anciens s'aſſemblent pour délibérer, s'ils accorderont la vie à leurs priſonniers, ou s'ils

les feront mourir. Lorſqu'ils veulent reſſuſciter quelques-morts, c'eſt-à-dire, ſi quelqu'un de leur guerrier a été tué, & qu'ils jugent devoir le remplacer dans ſa cabanne, ils donnent à cette cabanne un de leurs priſonniers, qui tient la place du défunt, c'eſt ce qu'ils appellent *reſſuſciter* le mort. Il faut convenir que cette réſurrection peut ſe faire ſans miracle, & ſe croire ſans imbécillité.

Quand le priſonnier eſt condamné à la mort, ils plantent auſſi-tôt en terre, un gros pieu, auquel ils l'attachent par les deux mains; on lui fait chanter ſa chanſon de mort, & tous les Sauvages s'étant aſſis autour du poteau, on allume à quelques pas de-là, un grand feu, où ils font rougir des haches, des canons de fuſils, & d'autres fermens. Enſuite, ils les lui appliquent les uns après les autres, tout rouges, ſur les diverſes parties du corps. Il y en a qui les brûlent avec des tiſons ardens, quelques-uns leur déchiquettent le corps avec leurs couteaux, d'autres leur coupent un morceau de chair déja rôtie; & la mangent en ſa préſence, on en voit qui rempliſſent ces playes de poudre, & lui en frottent tout le corps, après quoi ils

y mettent le feu. Enfin chacun le tourmente selon son caprice, & cela pendant 4 ou 5 heures, quelquefois même pendant deux ou trois jours. Plus les cris que la violence de ces tourmens lui fait jetter, sont aigus & perçans, plus le spectacle est agréable & divertissant pour cette barbare assemblée. Ce sont les *Iroquois* qui ont inventé cet affreux genre de mort, & ce n'est que par droit de représailles, que les *Illinois*, à leur tour traitent leurs prisonniers *Iroquois* avec une égale cruauté.

Ce que nous entendons par le mot de *Christianisme*, n'est connu parmi tous les Sauvages, que sous le nom de *priere*. Ainsi quand on dit que cette nation a embrassé la priere, c'est-à-dire, qu'elle est devenue Chrétienne ; on auroit bien moins de peine à convertir les *Illinois*, si la priere leur permettoit la poligamie ; ils avouent que la priere est bonne, & ils sont charmés qu'on l'enseigne à leurs femmes, & à leurs enfans ; mais quand on leur en parle à eux-mêmes, on éprouve combien il est difficile de fixer leur inconstance naturelle, & de les résoudre à n'avoir qu'une femme, & à l'avoir pour toujours.

A l'heure qu'on s'assemble le matin, & le soir pour prier, tous se rendent dans la Chapelle. Il n'y a pas jusqu'aux plus grands Jongleurs, c'est-à-dire, aux plus grands ennemis de la religion, qui n'envoyent leurs enfans pour être instruits & baptisés.

C'est un bonheur pour les *Illinois*, d'être extrémement éloignés de *Quebec*; car on ne peut pas leur porter de l'eau-de-vie, comme on fait ailleurs : cette boisson est parmi les Sauvages, le plus grand obstacle au Christianisme, & la source d'une infinité de crimes. On sait qu'ils n'en achettent que pour se plonger dans la plus furieuse yvresse : les désordres, & les morts funestes, dont on est témoin chaque jour, devroient bien l'emporter sur le gain qu'on peut faire par le commerce d'une liqueur si fatale.

Le village où je demeure, s'appelle *Naurant-Souack*, & est placé dans un continent qui est entre l'*Acadie*, & la *nouvelle Angleterre*. Cette Mission est environ à quatre-vingt lieues de *Pentagouet*, & l'on compte cent lieues de *Pentagouet*, au *Port-Royal*. Le fleuve de cette Mission est le plus grand de tous

ceux qui arrosent les terres des Sauvages. Il doit être marqué sur la carte, sous le nom de *Kinibeki*. Ce qui a porté les François à donner à ces Sauvages le nom de *Kanibals*. Ce fleuve se jette dans la mer à *Sankderank*, qui n'est qu'à cinq ou six lieues de *Pemquit*. Après l'avoir monté quarante lieues, depuis *Sankderank*, on arrive à ce village, qui est sur la hauteur d'une pointe de terre. Nous ne sommes éloignés que de deux journées, tout au plus, des habitations Angloises, & il nous faut plus de quinze jours pour nous rendre à *Quebec*. Ce voyage est très-pénible, & très-incommode : il étoit naturel que nos Sauvages fissent leur traite avec les Anglois, & il n'y a pas d'avantages que ceux-ci ne leur ayent proposés pour les attirer, & gagner leur amitié ; mais tous leurs efforts ont été inutiles, & rien n'a pû les détacher de l'alliance des François.

Dans le tems que la guerre étoit sur le point de s'allumer entre les Puissances de l'Europe, le Gouverneur Anglois arrivé à Boston, demanda à nos Sauvages une entrevue sur la mer, dans une Isle qu'il désigna ; ils y consentirent, & me prierent de les y accom-

pagner, pour me consulter sur les propositions artificieuses qui leur seroient faites, afin de s'assûrer que leurs réponses n'auroient rien de contraire, ni à la religion, ni aux intérêts du service du Roi. Je les suivis, & mon intention étoit de me tenir simplement dans leurs quartier, pour les aider de mes conseils, sans paroître devant le Gouverneur. Comme nous approchions de l'Isle, au nombre de plus de deux cens canots, les Anglois nous saluerent par une décharge de tous les canons de leurs vaisseaux, & les Sauvages répondirent à ce salut, par une décharge pareille de tous leurs fusils. Ensuite le Gouverneur paroissant dans l'Isle, les Sauvages y aborderent avec précipitation. Ainsi je me trouvai où je ne souhaitois pas être, & où le Gouverneur ne souhaitoit pas que je fusse. Dès qu'il m'apperçut, il vint quelques pas au-devant de moi, & après les complimens ordinaires, il retourna au milieu de ses gens, & moi avec les Sauvages.

» C'est par ordre de notre Reine, » leur dit-il, que je viens vous voir : » elle souhaite que nous vivions en » paix ; si quelque Anglois étoit assez

» imprudent pour vous faire du tort, » ne ſongez pas à vous en venger ; mais » adreſſez-moi auſſi-tôt votre plainte, » & je vous rendrai une prompte juſ- » tice. S'il arrivoit que nous euſſions la » guerre avec les François, demeurez » neutres, & ne vous mêlez point de » nos différends, les François ſont auſſi » forts que nous, ainſi laiſſez nous vuider » enſemble nos querelles, nous fourni- » rons à tous vos beſoins, nous pren- » drons vos pelleteries, & nous vous » donnerons nos marchandiſes à un prix » modique. Ma préſence l'empêcha de » dire tout ce qu'il prétendoit, car ce » n'étoit ſûrement pas ſans deſſein qu'il » avoit amené un Miniſtre avec lui. »

Quand il eut ceſſé de parler, les Sauvages ſe retirerent pour délibérer enſemble ſur la réponſe qu'ils avoient à faire. Pendant ce tems-là, le Gouverneur me tirant à part ; » je vous » prie, Monſieur, me dit-il, de ne pas » porter vos Indiens à nous faire la » guerre. Je lui répondis que ma reli- » gion & mon caractere de Prêtre, » m'engagoient à ne leur donner que » des conſeils de paix. » Je parlois encore, lorſque je me vis tout-à-coup

environné d'une vingtaine de jeunes guerriers, qui craignoient que le Gouverneur ne voulût me faire enlever. Cependant les Sauvages s'avancerent, & l'un d'eux fit au Gouverneur la réponse suivante.

» Grand Capitaine, tu nous dis de » ne point nous joindre au François, » supposé que tu lui déclares la guerre; » sache que le François est mon frere; » nous avons une même priere lui & » moi, & nous sommes dans une même » cabane à deux feux; il a un feu, & » moi l'autre. Si je te vois entrer dans » la cabanne du côté du feu, où est » assis mon frere le François, je t'ob- » serve de dessus ma natte, où je suis » assis à l'autre feu. Si en t'observant » je m'apperçois que tu portes une ha- » che, j'aurai la pensée, que prétend » faire l'Anglois de cette hache? Je » me leve pour lors sur ma natte, pour » considérer ce qu'il fera. S'il leve la » hache pour frapper mon frere le Fran- » çois, je prends la mienne, & je cours » à l'Anglois pour le frapper: est-ce que » je pourrois voir frapper mon frere » dans ma cabanne, & demeurer tran- » quille sur ma natte? Non, non, j'aime

» trop mon frere pour ne pas le défen-
» dre. Ainsi je te dis, grand Capitaine,
» ne fais rien à mon frere, & je ne te
» ferai rien, demeure tranquille sur ta
» natte, & je demeurai en repos sur la
» mienne. »

C'est ainsi que finit cette conférence ; peu de tems après, quelques-uns de nos Sauvages arriverent de *Quebec*, & publierent qu'un vaisseau François y avoit apporté la nouvelle de la guerre allumée entre la France & l'Angleterre. Aussi-tôt nos Sauvages, après avoir délibéré selon leur coutume, ordonnerent aux jeunes gens de tuer les chiens, pour faire le festin de guerre, & y connoître ceux qui voudroient s'y engager ; le festin se fit, on leva la chaudiere, on dansa, & il se trouva deux cens cinquante guerriers. Après le festin, ils déterminerent un jour pour venir se confesser.

La maniere dont ces peuples font la guerre, rend une poignée de leurs guerriers plus redoutables, que ne le seroit un corps de deux ou trois mille soldats Européans. Dès qu'ils sont entrés dans le pays ennemi, ils se divisent en différens partis, l'un de trente guerriers ;

l'autre de quarante, &c. ils disent aux uns : à vous on donne ce hameau à manger, c'est leur expression ; à vous autres, on donne ce village, &c. Ensuite le signal se donne pour frapper tous ensemble, & en même tems dans les diverses contrées.

Nos deux cens cinquante guerriers se répandirent à plus de vingt lieues de pays, où il y avoit des villages, des hameaux, & des maisons : au jour marqué, ils donnerent tous ensemble dès le grand matin & en un seul jour, ils défirent tout ce qu'il y avoit d'Anglois ; ils en tuerent plus de deux cens, firent cent cinquante prisonniers, & n'eurent de leur côté que quelques guerriers blessés assez légerement. Ils revinrent de cette expédition au village, ayant chacun deux canots, chargés du butin qu'ils avoient fait.

Pendant tout le tems que dura la guerre, ils porterent la désolation dans toutes les terres, qui appartiennent aux Anglois ; ils ravagerent leurs villages, leurs forts, leurs métairies, enleverent une infinité de bestiaux, & firent plus de six cens prisonniers.

Aux premieres nouvelles qui vinren

de la paix faite en Europe, le Gouverneur de Boston, fit dire à nos Sauvages, que s'ils vouloient bien s'assembler dans un lieu qu'il leur désignoit, il conféreroit avec eux sur la conjoncture présente des affaires. Tous les Sauvages se rendirent au lieu marqué, & le Gouverneur leur parla ainsi,

» Toi, homme, *Nanranhous*, je t'apprens que la paix est faite, entre le » Roi de France & notre Reine, & que » par le traité de paix, le Roi de France cede à notre Reine, Plaisance, & » Portrail, avec toutes les terres adjacentes. Ainsi, si tu veux, nous vivrons » en paix, toi & moi : nous y étions autrefois, mais les suggestions des François te l'ont fait rompre, & c'est pour » lui plaire, que tu es venu nous tuer. » Oublions toutes ces méchantes affaires, & jettons-les dans la mer, afin » qu'elles ne paroissent plus, & que nous » soyons bons amis ».

» Cela est bien, répondit l'Orateur » des Sauvages; que les Rois soient en » paix, j'en suis bien-aise, & je n'ai pas » de peine non plus à la faire avec toi : » ce n'est point moi qui te frappe depuis douze ans, c'est le François qui

» s'eſt ſervi de mon bras, pour te frap-
» per. Nous étions en paix, il eſt vrai,
» j'avois même jetté ma hache, je ne
» ſais où, & comme j'étois en repos ſur
» ma natte, ne penſant à rien, de jeu-
» nes gens m'apporterent une parole,
» que le Gouverneur de Canada m'en-
» voyoit, par laquelle il me diſoit : mon
» fils, l'Anglois m'a frappé; aides-moi
» à m'en venger; prends ta hache, &
» frappe l'Anglois. Moi qui ai toujours
» écouté la parole du Gouverneur Fran-
» çois; je cherche ma hache; je la trou-
» ve enfin toute rouillée; je l'accom-
» mode; je la pends à ma ceinture pour
» te venir frapper : maintenant le Fran-
» çois me dit de la mettre bas; je la jet-
» te bien loin pour qu'on ne voye plus
» le ſang dont elle eſt rougie. Ainſi vi-
» vons en paix, j'y conſens.

» Mais tu dis, que le François t'a don-
» né Plaiſance & Portrail, qui eſt dans
» mon voiſinage, avec toutes les terres
» adjacentes; il te donnera tout ce qu'il
» voudra; pour moi j'ai ma terre que
» le grand génie m'a donnée pour vi-
» vre : tant qu'il y aura un enfant de
» ma nation, il combattra pour la con-
» ſerver; « tout ſe termina ainſi à l'a-

miable : le Gouverneur fit un grand festin aux Sauvages ; après quoi, chacun se retira.

Les heureuses conjonctures de la paix, & la tranquillité dont on commençoit de jouir, firent naître la pensée à nos Sauvages de rebâtir notre Eglise, qui avoit été ruinée dans une subite irruption qu'avoient fait les Anglois, pendant qu'ils étoient absens du village. Comme nous sommes fort éloignés de *Quebec*, & beaucoup plus près de *Boston* ; ils y députerent quelques-uns des principaux de leur nation, pour demander des Ouvriers, avec promesse de payer libéralement leurs travaux. Le Gouverneur les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié, & leur fit toutes sortes de caresses. » Je veux moi-même réta-» blir votre Eglise, leur dit-il, & j'en » userai mieux avec vous, que n'a fait » le Gouverneur François, que vous ap-» pellez votre pere. Ce seroit à lui à la » rebâtir, puisque c'est lui en quelque » sorte qui l'a ruinée, en vous por-» tant à me frapper ; car pour moi, je » me défends comme je puis ; au lieu » que lui, après s'être servi de vous » pour sa défense, il vous abandonne,

» J'agirai bien mieux avec vous, car
» non-seulement je vous accorde des
» Ouvriers ; je veux encore les payer
» moi-même, & faire tous les frais de
» l'édifice que vous voulez conſtruire :
» mais comme il n'eſt pas raiſonnable
» que moi, qui ſuis Anglois, je faſſe
» bâtir une Egliſe, ſans auſſi y mettre
» un Miniſtre Anglois pour la garder,
» & pour y enſeigner la priere, je vous
» en donnerai un, dont vous ſerez con-
» tens, & vous renvoierez à *Quebec* le
» Miniſtre François qui eſt dans notre
» village.

» Ta parole m'étonne, répondit le
» député des Sauvages, & je t'admire
» dans la propoſition que tu me fais.
» Quand tu es venu ici, tu m'as vu
» long-tems avant les Gouverneurs
» François : ni ceux qui t'ont précédé,
» ni tes Miniſtres ne m'ont jamais parlé
» de priere, ni du grand génie. Ils ont
» vû mes pelleteries, mes peaux de caſ-
» tor & d'orignac, & c'eſt à quoi uni-
» quement ils ont penſé, c'eſt ce qu'ils
» ont recherché avec empreſſement, je
» ne pouvois leur en fournir aſſez, &
» quand j'en apportois beaucoup, j'é-
» tois leur grand ami, & voilà tout.

» Au contraire, mon canot s'étant un
» jour égaré, je perdis ma route, &
» j'errai long-tems à l'avanture, jusqu'à
» ce qu'enfin, j'abordai près de *Quebec*,
» dans un grand village d'*Algonkins*,
» que les robes noires (les Jésuites) en-
» seignoient. A peine fus-je arrivé,
» qu'une robe noire me vint voir. J'é-
» tois chargé de pelleteries, la robe
» noire Françoise, ne daigna pas seule-
» ment les regarder : il me parla d'a-
» bord du grand génie, du paradis, de
» l'enfer, & de la priere, qui est la seule
» voie d'arriver au ciel. Je l'écoutai
» avec plaisir, & je goûtai si fort ses
» entretiens, que je restai long-tems
» dans le village pour l'entendre. Enfin
» la priere me plut, & je l'engageai à
» m'instruire, je demandai le baptême,
» & je le reçus. Ensuite je retourne dans
» mon pays, & je raconte ce qui m'est
» arrivé : on porte envie à mon bon-
» heur, on veut y participer, on part
» pour aller trouver la robe noire,
» & lui demander le baptême. C'est
» ainsi que le François en a usé envers
» moi. Si dès que tu m'as vû, tu m'a-
» vois parlé de la priere, j'aurois eu le
» malheur de prier comme toi ; car je

» n'étois pas capable de démêler si ta » priere étoit bonne. Ainsi je te dis » que je tiens la priere du François : » je l'agrée, & je la conserverai jusqu'à » ce que la terre brûle & finisse. Gardes » donc tes Ouvriers, ton argent, & » ton Ministre, je ne t'en parle plus : » je dirai au Gouverneur François, » mon pere, de m'en envoyer. »

Si ces harangues sont réellement l'ouvrage des Sauvages, on ne peut refuser d'avouer que l'élocution d'un homme libre & amoureux de sa liberté, est bien supérieure à l'éloquence d'un Orateur poli & agréable.

Les Sauvages ont si fort dépeuplé leur pays de bêtes, que depuis dix ans, on n'y trouve plus ni orignaux, ni chevreuils ; les ours & les castors y sont devenus très-rares. Ils n'ont gueres pour vivre que du bled de Turquie, des fèves, & des citrouilles. Ils écrasent le bled entre deux pierres pour le réduire en farine ; ensuite ils en font de la bouillie, qu'ils assaisonnent quelquefois avec de la graisse, ou avec du poisson sec. Lorsque le bled leur manque, ils cherchent dans les champs labourés, des poires de terre, ou du gland, qu'ils estiment autant

ue du bled : après l'avoir fait sécher, s le font cuire dans une chaudiere avec e la cendre, pour en ôter l'amertume. En un certain tems, ils se rendent à ne riviere peu éloignée, où pendant n mois les poissons montent la riviere n si grande quantité, qu'on en rem- liroit cinquante mille bariques en un our, si l'on pouvoit suffire à ce travail. Ce sont des especes de gros harengs, ort agréables au goût, quand ils sont rais : ils sont pressés les uns sur les au- res à un pied d'épaisseur, & on les puise comme de l'eau. Les Sauvages les font sécher pendant huit ou dix jours, & ils en vivent pendant tout le tems qu'ils ensemencent leurs terres.

Ce n'est qu'au printems qu'ils sement le bled, & ils ne lui donnent la derniere façon que vers la Fête-Dieu. Après quoi ils déliberent vers quel endroit de la mer, ils iront chercher de quoi vivre jusqu'à la récolte, qui ne se fait ordinairement qu'un peu après l'Assomption. Dans ce tems-là, ils m'envoyent prier de me rendre à leurs assemblées; aussi-tôt que j'y fûis arrivé, l'un d'eux me parle ainsi au nom de tous les autres. »Notre pere, ce que je te dis, c'est

» ce que disent tous ceux que tu vois ici
» tu nous connois ; tu sais que nous man
» quons de vivres, à peine avons-nous pu
» donner la derniere façon à nos champs
» & nous n'avons d'autres ressources
» jusqu'à la récolte, que d'aller cher-
» cher des alimens sur le bord de la
» mer. Il seroit dur pour nous d'aban-
» donner notre priere, c'est pourquoi
» nous espérons que tu voudras bien
» nous accompagner, afin qu'en cher-
» chant de quoi vivre, nous n'inter-
» rompions point notre priere. Tels &
» tels t'embarqueront, & ce que tu auras
» à porter sera dispersé dans les autres
» canots ; voilà ce que j'ai à te dire. »
Je ne leur ai pas plutôt répondu *Kekik-berba*, terme Sauvage, qui veut dire, je vous écoute mes enfans, j'accorde ce que me vous demandez, que tous crient ensemble, *Srisrie*, qui est un terme de remerciement, aussi-tôt après on se met en route.

Dès qu'on est arrivé à l'endroit où l'on doit passer la nuit, on plante des perches, d'espace en espace, de la forme d'une Chapelle ; on l'entoure d'une grande tente de coutil, & elle n'est ouverte que par-devant. Tout est dressé

en un quart-d'heure. Je fais toujours porter avec moi une belle planche de cédre, longue de quatre pieds, avec son appui, c'eſt ce qui ſert d'Autel, au-deſſus duquel on place un dais fort propre.

La nuit je prends mon repos ſur un tapis : les Sauvages dorment à l'air en pleine campagne, s'il ne pleut pas ; s'il tombe de la pluie ou de la neige, ils ſe couvrent des écorces qu'ils portent avec eux, & qui ſont roulées comme de la toile. Si la courſe ſe fait en hyver, on ôte la neige de l'eſpace que doit occuper la tente, & on la dreſſe à l'ordinaire.

Quand les Sauvages ſont arrivés au terme, dès le lendemain ils s'occupent à élever une Egliſe, qu'ils dreſſent avec leurs écorces.

Ils forment une eſpece de village de toutes leurs cabannes faites d'écorces, qu'ils dreſſent en moins d'une heure. Après la mi-Août, ils quittent la mer, & retournent au village pour faire leur récolte. Ils y ont de quoi vivre fort pauvrement juſqu'après la Touſſaint, qu'ils retournent une ſeconde fois à la mer. C'eſt dans cette

saison là qu'ils font bonne chere ; outre les grands poissons, les coquillages, & les fruits, ils trouvent des outardes, des canards, & toutes sortes de gibier, dont la mer est toute couverte dans l'endroit où ils cabannent, & qui est partagé par un grand nombre de petites Isles. Les Chasseurs qui partent le matin pour la chasse des canards, & d'autres especes de gibier, en tuent quelquefois une vingtaine d'un seul coup de fusil. Vers le mois de Fevrier, ou plus tard, on retourne aux villages, il n'y a que les Chasseurs qui se dispersent pour aller à la chasse des ours, des orignaux, des chevreuils, & des castors.

Lorsqu'un Sauvage qui est à la chasse veut informer ses compatriotes de quelque nouvelle, il leve l'écorce d'un arbre, & il y peint avec du charbon des figures analogues à la nouvelle ; par exemple si c'est un meurtre, un pillage commis par des ennemis, il peint ces ennemis massacrant un homme, ou brûlant des maisons, il met ensuite cette espece de tableau au bout d'un bâton, qu'il plante sur le bord d'une riviere ; dès que ceux qui passent voyent cette

écriture, car les Sauvages n'en ont pas d'autre, ils l'examinent, & s'entendent entr'eux par ces figures, auſſi-bien que nous nous entendons avec nos caracteres.

Pour marquer la douleur qu'ils ont de la mort de quelqu'un qu'ils aiment, & qui leur eſt attaché, ils ôtent la treſſe de leurs cheveux, les laiſſent négligemment éparpillés ſur leurs épaules, & ne diſent pas un ſeul mot pendant pluſieurs jours. Cet uſage eſt réſervé parmi eux pour les plus grandes afflictions.

CHAPITRE XVII.

Voyage de la Baye de Hudſon ; *notions des peuples quelle renferme ; du climat de cette contrée.*

IL Y A déja plus de deux ſiecles, dit le Pere Mareſt (*a*), que les Navigateurs de différentes nations ont entrepris de s'ouvrir un chemin nouveau, à la Chine, & au Japon, par le nord, ſans qu'aucun d'eux ait pû réuſſir, à cauſe des obſtacles invincibles qu'oppoſent les montagnes de glace qu'on trouve dans ces mers.

C'étoit dans le même deſſein qu'en 1611, le fameux Hudſon, Anglois, pénétra, cinq cens lieues & d'avantage, plus avant que les autres, par la grande baye qui porte aujourd'hui ſon nom, & dans laquelle il paſſa l'hyver. Il vouloit continuer ſa route au printems de l'année ſuivante ; mais les vivres commençant à lui manquer, &

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 10, page 269.

les maladies ayant affoibli son équipage, il se vit contraint de retourner en Angleterre. Il fit deux ans après une seconde tentative : & il avança en 1614, jusqu'au quatre-vingt deuxieme degré. Il y fut tant de fois en danger de périr, & il eut tant de peine à s'en retirer, que depuis ce tems-là, ni lui, ni aucun autre, n'ont plus osé s'engager si loin.

Cependant les Marchands Anglois, pour profiter des découvertes de leurs compatriotes, ont fait depuis, un établissement à la baye de *Hudson*, & y ont commencé le commerce de pelleteries, avec plusieurs Indiens septentrionaux, qui pendant le grand été, viennent dans leurs pirogues sur la riviere qui se déchargent dans cette baye. Les Anglois n'y bâtirent d'abord que quelques maisons, pour y passer l'hyver, & y attendre les Sauvages. Ils y eurent beaucoup à souffrir, & plusieurs y moururent du scorbut. Mais comme les pelleteries que les Sauvages apportent à cette baye, sont très-belles, & que les profits y sont grands, les Anglois ne furent point rebutés par l'intempérie de l'air, ni par la rigeur du climat. Les François du *Canada* voulurent s'y éta-

blir de même, prétendant que plusieurs des terres voisines étant du même continent que la *nouvelle France*, ils avoient droit d'y négocier par le cinquante-unieme degré, & même plus haut.

La mésintelligence se mit bientôt entre les deux nations; chacun bâtit des forts pour se mettre réciproquement à couvert des insultes des uns des autres. Les fréquentes maladies, & les dangers continuels auxquels on est exposé dans cette périlleuse navigation, obligerent les François à ne la point entreprendre, sans avoir avec eux un Aumônier, & c'est en cette qualité que le Pere d'Almas de Tours, s'embarqua pour la baye de *Hudson*. Il resta dans le fort, pour apprendre la langue des Sauvages qui y apportent leurs pelleteries pendant l'été: le vaisseau qui devoit les fournir de vivres l'année suivante, ayant toujours été repoussé par la violence des vents contraires, ceux qui étoient restés dans le fort périrent pour la plûpart de faim, ou de maladies; ils se trouvoient réduits à huit seulement: cinq s'en étant détachés pour aller chasser sur les neiges dans les bois, laisserent dans le fort

le Pere d'Almas, le Chirurgien, & un Taillandier.

Etant arrivés quatre ou cinq jours après, ils furent fort surpris de ne plus trouver, ni l'Aumônier, ni le Chirurgien. Ils demanderent au Taillandier ce qu'ils étoient devenus ; l'embarras où ils le virent, & ses mauvaises réponses, firent soupçonner qu'il les avoit tués & mangés, ce qu'il avoua ayant été mis dans les fers.

On étoit résolu de le garder de la sorte jusqu'à l'arrivée des premiers vaisseaux, sur lesquels on devoit l'embarquer ; mais avant qu'il put venir du secours, les Anglois attaquerent le fort. Ceux qui le gardoient avoient eu la précaution de tenir chargés tout ce qu'ils avoient de canons & de fusils. Et par-là ils furent en état de faire une furieuse décharge sur les ennemis, lorsqu'ils voulurent faire leurs approches. Ce grand feu qui leur tua, & leur blessa plusieurs hommes, leur fit croire qu'il y avoit encore bien du monde dans le fort, c'est pourquoi ils s'en retournerent, mais dans la résolution de revenir bientôt avec de plus grandes forces. Ils

revinrent en effet, & se préparerent à attaquer la place dans les formes : les cinq François qui la gardoient se voyant hors d'état de résister, se sauverent la nuit par une embrâsure de canon, & gagnerent les bois, ayant laissé le Taillandier seul, & lié comme il étoit. On n'a point sû ce que les Anglois en firent, ni ce qu'il leur dit. Mais des cinq personnes sorties du fort, trois moururent en chemin, & deux seulement arriverent après bien des fatigues à *Mont-Réal*. C'est d'eux qu'on a appris ces particularités.

Feu M. d'Iberville, un des plus braves Capitaines que nous ayons eû dans la *nouvelle France*, avoit ordre de s'emparer de quelques postes que les Anglois occupoient dans la baye de *Hudson*. On avoit pour cela équippé deux vaisseaux de guerre, le *Poli*, qu'il devoit monter, & la *Salamandre*, commandée par M. de Serigni. Je fus destiné pour servir d'Aumônier aux deux vaisseaux. Il est inutile de répéter que c'est le Pere Marest qui parle toujours.

Nous nous embarquâmes donc le 10 d'Août 1694, & nous allâmes mouiller

vers minuit proche la traverse du cap *Tourmente* (*a*), nous le doublâmes le 11, sur les sept à huit heures du matin.

Le 21, nous dépassâmes *Belle-Isle*. Cette Isle qui paroît de figure ronde, est par la hauteur de cinquante-deux degrés à deux cens vingt lieues de *Quebec*, au milieu d'un détroit que forme l'isle de *Terre-Neuve*, avec la terre ferme de *Laborador*. Nous commençâmes dès-lors à appercevoir de ces grosses montagnes de glace qui flottent dans la mer; nous en vîmes peut-être une vingtaine. Elles paroissoient de loin comme des montagnes de cryſtal, & quelques-unes comme des rochers hérissés de pointes.

Après des alternatives de calme, & de vents contraires, étant arrivés à la hauteur de cinquante-six degrés: il nous restoit encore beaucoup de chemin à faire par une mer dangéreuse par ses glaces, & au travers desquelles il falloit

(*a*) Ce Cap n'est éloigné que de huit lieues de *Quebec*, il s'appelle *Tourmente*, parce que pour peu qu'il y fasse de vent, l'eau y paroît agitée comme en pleine mer.

de faire un passage jusqu'au soixante-troisieme degré.

Le 28, un petit vent aliſé, qui nous prit en poupe, nous fit faire beaucoup de chemin pendant les deux ou trois heures qu'il dura, & de groſſes brûmes étant ſurvenues les jours ſuivans, & s'étant enſuite diſſipées, nous vîmes la côte bordée d'une grande quantité de rochers, qu'on nomme *pains de ſucre*, parce qu'ils en ont la figure; ils étoient encore tout couverts de neige. Sur le ſoir, nous reconnûmes l'entrée du détroit qu'il faut paſſer, pour aller à la baye de *Hudſon*.

Ce détroit qu'on appelle le *Canal*, ou le *détroit du Nord*, eſt très-difficile, à cauſe des glaces qui viennent continuellement des pays froids, & qui ſe déchargent dans la pleine mer par ce canal. Les terres du détroit courent ordinairement, *oueſt*, *nord-oueſt*, *& eſt*, *ſud-eſt*. Au commencement & à la fin du détroit, il y a des Iſles ſituées du côté du ſud. Les Iſles qu'on trouve à l'entrée du détroit du côté d'Europe, s'appellent *Boutons* : elles ſont vers le ſoixantieme degré quelques minutes. Celles qui ſont à l'autre extrémité du même

même détroit, se nomment les *isles Digues* : elles sont vers le soixante-troisieme degré. Il y en a outre cela plusieurs le long & au milieu du détroit, lequel a cent trente-sept lieues de longueur. Sa moindre largeur est d'environ sept ou huit lieues ; mais elle est ordinairement plus grande. On y voit de tems en tems de grandes bayes, surtout après les isles *Boutons*. Il y en a une plus considérable que les autres, par laquelle on prétend qu'on peut aller jusqu'au fond de la baye d'*Udson ;* mais cela est fort incertain. On est quelquefois long-tems à passer le détroit, & cependant nous le passâmes en quatre jours fort heureusement.

Le 12, nous découvrîmes la *terre du Nord*, mais au-dessous de l'endroit où nous voulions aller. Le vent étant encore devenu contraire, nous louvoyâmes inutilement pendant quelques jours, & nous fûmes obligés de jetter l'ancre.

Le 24, sur les six heures du soir, nous entrâmes dans la riviere *Bourbon*.

La riviere à laquelle les François ont donné le nom de *Bourbon*, est appellée par les Anglois, la riviere de

Pornetton, d'où vient que plusieurs François nomment encore le pays des environs, les terres de *Pornetton*.

Cette riviere est grande, large, & s'étend fort avant dans la profondeur des terres. Mais comme elle a plusieurs *rapides*, elle est moins commode pour le commerce des Sauvages ; c'est pour cela que les Anglois n'ont pas bâti leur fort sur le bord de cette riviere.

Au *Sud-est* de la riviere de *Bourbon*, & dans la même ance, se décharge aussi une autre grande riviere, que les François qui ont été les premiers à la découvrir, appellerent la riviere de *Sainte-Thérese*, parce que la femme de celui qui en fit la découverte, portoit le nom de cette Sainte.

Ces deux rivieres ne sont séparées l'une de l'autre que par une langue de terre fort basse, qui produit dans l'une & dans l'autre de très-grandes *battures* ou *brises*.

L'embouchure de ces rivieres sont par le cinquante-septieme degré quelques minutes. Elles courent toutes deux le même rhumb de vent : & pendant un long espace, leurs lits ne sont éloignés l'un de l'autre que d'une ou de

deux lieues. Les battures dont ces deux rivieres ſont remplies, les rendent dangéreuſes aux gros vaiſſeaux. Comme il y en a un peu moins dans celle de *Bourbon*, on ſe détermina à faire hyverner le vaiſſeau le *Poli* dans cette riviere, & la *Salamandre*, dans celle de *Sainte-Thereſe*, ſur le bord de laquelle les Anglois ont bâti leur fort dans la langue de terre qui ſépare les deux rivieres.

Après que le *Poli* eut été conduit à ſon poſte, nous arrivâmes avec la *Salamandre* à l'entrée de la riviere *Sainte-Thereſe :* M. d'Iberbille partit vers le milieu de la nuit pour aller ſonder cette ſeconde riviere. Le 28, nous y fimes une lieue & demie à la faveur de la marée.

On employa le reſte du jour à ſonder de tous côtés ; on fit aborder le vaiſſeau à une demie lieue au-deſſus du fort à une grande pointe de terre aſſez haute, qui en s'avançant dans la riviere, y forme une maniere d'ance, ou le bâtiment n'avoit rien à craindre du refoulement des glaces qui ſont fort à craindre au printems ; & les gens qui étoient à terre eurent ordre de venir

camper en cet endroit. Ils n'étoient pas plus de vingt ; mais les Sauvages du pays avoient dit aux Anglois, qu'ils étoient quarante ou cinquante, ce qui les a toujours empêché de sortir du fort.

Le 9, je partis pour me rendre au *Poli*. C'est-là le premier voyage que j'ai fait dans les bois de l'Amérique. Le terrein est fort marécageux : il n'y a point dans ce pays là de bois franc, ce ne sont presque que des broussailles & des épines assez épaisses en quelques endroits, & mêlés en d'autres de beaucoup de savannes claires.

Le 11, nous arrivâmes à notre camp, où tout étoit préparé pour faire le siége du fort Anglois. On avoit fait un beau chemin dans le bois pour conduire le canon, les mortiers & les bombes. Le 12, on plaça les mortiers. Le 13, comme on étoit près de tirer, on envoya sommer les ennemis de se rendre, & leur offrir de bonnes conditions, s'ils se rendoient d'abord. Ils demanderent jusqu'au lendemain matin huit heures, pour donner leur réponse, & prierent qu'on ne les inquiétât point cette nuit là auprès du fort ; cela leur fut accordé.

Le lendemain, à l'heure marquée, ils apporterent leurs conditions. On y souscrivit sans peine ; car ils ne demandoient pas mêmes leurs armes, ni leur pavillon. Leur Ministre avoit mis la capitulation en latin : & moi je servis d'Interprête de notre côté. La peur les avoit saisis dès notre arrivée. Depuis ce tems-là, ils s'étoient toujours tenus renfermés, sans oser même sortir pendant la nuit pour aller chercher de l'eau à la riviere qui bat le pied du fort.

M. D'Iberville envoya le même jour M. Dutas son Lieutenant, avec soixante hommes, pour prendre possession du fort. Il s'y porta le lendemain, & il le nomma le fort *Bourbon*. Ce fort n'est que de bois, plus petit, & plus foible que nous n'avions crû. Le butin qu'on y trouva fut aussi moins considérable que nous n'avions espéré. Les Anglois y étoient au nombre de cinquante-trois, tous assez grands, & bienfaits : celui qui les commandoit, étoit plus habile dans le commerce, que dans la profession des armes qu'il n'avoit jamais exercé. C'est ce qui fut cause qu'il se rendit si aisément. Par cette prise, nous nous sommes rendus les maîtres de la navi-

gation, & de tout le commerce de la riviere de *Sainte-Thereſe*.

La riviere de *Sainte-Thereſe* étoit tout-à-fait priſe dès le mois d'Octobre, à trois ou quatre lieues au-deſſus du fort, où il y a des Iſles, qui en rendent le canal plus étroit: mais on ne commença à paſſer deſſus, vis-à-vis le fort, que le 13 Novembre. La riviere de *Bourbon* ne fut tout à-fait priſe que la nuit du 23 au 24 Janvier 1695. Depuis ce tems-là, nous paſsâmes deſſus la glace pour aller au *Poli*, les glaces commencerent à ſe briſer dans la riviere de *Sainte-Thereſe*, le 30 Mai, & le 11 Juin ſeulement dans la riviere *Bourbon*. Le 30 Juillet, nous nous embarquâmes pour aller avec nos deux vaiſſeaux en rade, à l'entrée de la riviere *Sainte-Thereſe*, & y attendre les vaiſſeaux Anglois, qui ont coutume d'y venir vers ce tems-là; mais nous les attendîmes inutilement.

Il y a ſept ou huit nations différentes qui ont rapport au fort, & il y en eſt bien venu en traitte, cette année 1695, trois cens canots ou davantage. Les plus éloignés, les plus nombreux, & les plus conſidérables, ſont les *Aſſi-*

niboëls, & les *Kriqs*, ou autrement les *Kiriſtirinons* : il n'y a même que les langues de ces deux nations là à apprendre. La langue des *Kriqs*, qui eſt *Algonquine*, & celle des Sauvages les plus voiſins du fort, eſt la même, à quelques mots près, & quelque peu de différence dans l'accent. La langue des *Aſſiniboëls* eſt fort différente de celle-ci, elle eſt la même que celle des *Scioux*. On prétend même que ces *Aſſiniboëls* ſont une nation *Sciouſe*, qui s'en eſt ſéparée, il y a déja long-tems, & qui depuis lui fait continuellement la guerre. Les *Kriqs*, & les *Aſſiniboëls*, ſont alliés enſemble, ils ont les mêmes ennemis, & entreprennent les mêmes guerres. Pluſieurs *Aſſiniboëls* parlent *Kriqs*, & pluſieurs *Kriqs*, *Aſſiniboëls*.

Les *Kriqs* ſont plus nombreux que ces derniers, & leur pays plus vaſte ; ils s'étendent juſques vers le lac ſupérieur, où pluſieurs vont en traitte. J'en ai vû qui ont été au ſault de *Sainte-Marie*, à *Michili*, *Makinak*, & même juſqu'à *Mont-Réal*. La riviere de *Bourbon*, va juſqu'au lac des *Kriqs* : il faut d'ici vingt ou vingt-cinq jours pour y aller, & il

en faut trente-cinq, ou quarante, pour aller chez les *Assiniboëls*.

Ces Sauvages ont le corps bien fait, ils sont grands, robustes, alertes, endurcis au froid, & à la fatigue. Les *Assiniboëls* ont de grands traits sur le corps, qui représentent des serpens, des oiseaux, & diverses autres figures, & qu'ils s'impriment. En se piquant la peau avec de petits os pointus, & en remplissant ces piqûres de poussiere de charbon détrempé. Ils sont tranquilles, & paroissent avoir beaucoup de flegme. Les *Kriqs* sont plus vifs, toujours en action, toujours dansans ou chantans. Les uns & les autres sont braves, & aiment la guerre. On compare les *Assiniboëls* aux Flamands, & les *Krigs* aux Gascons : leurs humeurs ont en effet du rapport à celles de ces deux nations. Ces Sauvages n'ont point de villages, ni de demeure fixe. Ils sont toujours errans & vagabonds, vivans de leur chasse & de leur pêche. L'été néanmoins ils s'assemblent sur des lacs, où ils sont deux ou trois ; & ensuite ils vont ramasser de la folle avoine, dont ils font leur provision.

Les Sauvages qui sont plus proches d'ici, ne vivent que de leurs chasses ; ils courent continuellement dans les bois, sans s'arrêter dans aucun endroit, ni l'hyver, ni l'été, sinon quand ils font bonne chasse ; car pour lors ils cabannent là, & y demeurent jusqu'à ce qu'ils n'ayent plus rien à manger. Ils sont souvent contraints de passer trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture, faute de prévoyance. Ils sont comme les autres, endurcis au froid, accoutumés à la fatigue, mais du reste ils sont lâches, timides, fainéans, grossiers, & tout-à-fait vicieux.

Pour ce qui est de la religion qu'ils professent, je crois qu'elle est la même que celle des autres Sauvages. Je ne saurois encore dire bien précisément en quoi consiste leur idolâtrie. J'ai sû qu'ils ont des especes de sacrifices : ils sont grands Jongleurs, ils ont comme les autres l'usage de la pipe, qu'ils appellent *calumet* : ils font fumer le soleil, ils font aussi fumer les personnes absentes ; mais je ne peux rien dire de certain sur les idées qu'ils peuvent avoir de la divinité. Ils sont extrêmement superstitieux, fort débauchés, & ils vivent dans la poligamie.

§. I.

Température de la Baye de Hudſon.

LE fort eſt ainſi qu'on l'a dit vers le cinquante-ſeptieme degré de latitude, ſitué à l'embouchure de deux belles riviere, mais la terre y eſt ingrate ; c'eſt un pays marécageux, & rempli de *ſavannes*. Il y a peu de bois, & il y eſt très-petit. Du fort, à plus de trente à quarante lieues, il n'y a point de bois franc. Cela vient ſans doute des grands vents de mer qui ſoufflent ordinairement, des grands froids, & des neiges qui y ſont preſque continuelles. Dès le mois de Septembre le froid commence, & il y eſt déja aſſez grand pour remplir les rivieres de glaces, & les gêler même quelquefois tout-à-fait. Les glaces ne quittent que vers le mois de Juin ; mais le froid ne ceſſe pas pour cela.

Il eſt vrai qu'il y a dans ce tems-là des jours forts chauds, car il y a peu de milieu entre le grand chaud & le grand froid ; les vents du nord qui ſont fréquens, diſſipent bientôt cette premiere chaleur : & ſouvent après avoir ſué le matin, on eſt gelé ſur le ſoir. La neige y reſte huit à neuf mois ſur la terre ; mais elle n'eſt pas fort haute, & elle n'a gue-

res que deux ou trois pieds de hauteur.

Ce long hyver, quoiqu'il ſoit toujours froid, ne l'eſt cependant pas toujours également. Il y a ſouvent, à la vérité, des froids exceſſifs, pendant leſquels on ne ſe montre pas impunément dehors. Il y en a peu d'entre nous qui n'en ayent des marques : & un Matelot entr'autres y a perdu les deux oreilles : mais auſſi il y a de beaux jours. Ce qui m'y plaît davantage, c'eſt qu'on n'y voit point de pluie, & qu'après certain tems de neige, & de poudrerie, (c'eſt ainſi qu'on appelle une petite neige qui s'inſinue par-tout,) l'air y eſt net & clair ; ſi j'avois à choiſir de l'hyver ou de l'été de ce pays, je ne ſais lequel je prendrois ; car dans l'été, outre que les chaleurs y ſont brûlantes, qu'on y paſſe ſouvent d'un grand chaud à un grand froid, & qu'on y a rarement trois beaux jours de ſuite ; il y a encore tant de *maringuoins* ou *couſins*, que vous ne ſauriez ſortir ſans en être couvert & piqué de tous côtés. Ces moucherons ſont ici en plus grand nombre, & plus gros qu'en *Canada* : ajoutez que les bois ſont pleins d'eau, & pour peu qu'on y pénetre, on en a ſouvent juſqu'à la ceinture.

Quoique le pays soit tel qu'on vient de le représenter, on peut cependant y vivre aisément ; les rivieres sont pleines de poissons, la chasse y est abondante tout l'hyver, il y a une grande multitude de perdrix ; nos gens en ont bien tué vingt mille. Le printems & l'automne, on y trouve aussi une multitude prodigieuse d'oies, d'outardes, de canards, & d'autres oiseaux de riviere. Mais la meilleure chasse est celle du caribou ; elle dure toute l'année, & sur-tout au printems, & dans l'automne, on en voit des troupes de trois ou quatre cens à la fois & davantage. Les caribous ressemblent assez aux daims, à leurs cornes près. Les Matelots, la premiere fois qu'ils en virent, en eurent peur, & s'enfuirent. Nos Canadiens en tuerent quelques-uns, & ces Matelots imiterent bientôt leurs exemples.

Outre les nations qui viennent en traitte à la riviere de *Sainte-Therese*, il y en a encore d'autres qui sont plus au nord, dans un climat encore plus froid que celui-ci, comme les *Ikoviriniouck*s, qui sont environ à cent lieues d'ici, mais ils ont guerre avec les Sauvages du pays, & n'ont point de com-

merce avec le fort. Plus loin on trouve les *Eskimaux*, & à côté des *Ikovirinioucks*, une autre grande nation qui leur eſt alliée : on les appelle les *Alimouſpiqui*. C'eſt une nation nombreuſe : elle a des villages, & s'étend juſques derriere les *Aſſiniboëls*, avec qui elle eſt preſque toujours en guerre.

Fin du quatrieme & dernier Volume.

TABLE

Des Chapitres & des Matieres contenues dans les troisieme & quatrieme Volumes.

TROISIEME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGE de Marseille à Constantinople.

§. I.

Observations sur ce que cette derniere Ville renferme de curieux, page 1
Notice de la Ville de Messine, 2
Poissons appellés Soufleurs, poissons volans, 4
Cérigo, Isle, anciennement Cythère, 5
Mer de l'Archipel, ou mer Egée. ibid.
Détail des curiosités de Constantinople, 9
Observations sur la langue Turque, 14

§. II.

Détail de quelques usages religieux & civils des Turcs, 17

§. III.

Description du Ramazan ou Carême Turc, 21

§. IV.

Voyage de Constantinople en Perse par les Isles de Scio, Rhodès, Chypre, par les Villes de Laodicée & d'Alep, & par les déserts de l'Arabie, 24
Colosse de Rhodes, 27
Figure d'un dragon monstrueux consacrée à la mémoire d'un Chevalier de Rhodes, 29
Notice de la Ville d'Alep, 34
Idem de Scadarone, 36
Communications établies entre ces deux Villes par des pigeons, 37
Route d'Alep en Arabie, 39
Bagdat ou Babylone, sa situation; révolutions quelle a essuyée, 45

CHAPITRE II.

Voyage de Perse.

§. I.

Remarques sur la Ville de Babylone & sur sa situation, page 48
Preuve que Bagdat est l'ancienne Babylone, 52

Changemens que cette Ville a eſſuyés anciennement, 56

§. II.

Tour de Babel ou de Babylone, 57

§. III.

Suite du voyage de Perſe, 59
Effets terribles d'un vent brûlant, 60
Itinéraire de Bagdat en Perſe, 61
Ouvrages curieux portés à Japahan par des Jéſuites Allemands, 68
Serpentine, pierre qui attire le venin, 70
Hiſtoire intéreſſante d'un Prince Tartare appellé Dom Carlos, élevé par le fameux Boſſuet, 71
Du Royaume de Perſe; ſa diviſion, 81
Productions de la Province de Chirvan, anciennement l'Albanie, 82
Animaux de la Perſe, 84
Chaſſe des Perſans au Faucon, 87

§. IV.

De la mer Caſpienne, 89
Fleuves qu'elle reçoit; opinions au ſujet de la décharge de cette mer, 90
Raiſons qui font penſer qu'elle tombe dans le Golphe Perſique, 91

Industrie des Perſans pour procurer des eaux à leurs terres, 92
Différens noms de la mer Caſpienne, 95
De la Ville d'Iſpahan, & de ce qu'elle renferme de curieux, ibid.
Situation de cette Ville, ſon climat, ſon étendue, 96
Ses Bazards ou Marchés, ſes Fauxbourgs, 100
Tour des Cornes, curioſité de cette Ville, 102
Du Tchar-Bagh, ou Cours, eſt un des plus beaux du monde, 103
Des places d'Iſpahan, 106
Salle des Ambaſſadeurs, 108

§. V.

De la Ville de Tauris, 109
A été long-tems le théâtre de la guerre entre les Perſans & les Turcs, 112
Maniere de voyager en Perſe, 114
Avanture arrivée à un Prince Georgien, 116
Itinéraire de Perſe en Arménie, 119
Pays d'Abraner, contrée la plus fertile de l'Arménie, 123

§. VI.

Ville d'Erivan, ſes noms anciens,

Capitale de l'Arménie Perſane, 125

§. VII.

De la montagne d'Ararat & du fameux Monaſtere d'Edchiniadzin, 128, 131

§. VIII.

Ville de Derbend en Perſe ſur la mer Caſpienne, 133

§. IX.

De la Ville de Chamaki, 134

§. X.

Voyage en Perſe par la Georgie, 135
Uſage établi en Perſe au ſujet des Ambaſſadeurs, 137
Obſervations ſur la beauté du ſexe de Georgie, & ſur les déſordres qu'elle occaſionne, 141
Itinéraire de la route de Georgie à Ispahan, 142
Notice de Com, de Kachan, & du commerce de ces Villes, 148
Idem de la Ville d'Hamadan, 152
Force extraordinaire d'un Turc, 153

§. XI.

Obſervations ſur le caractere & les mœurs des Perſans, 154

§. XII.

Administration de la justice en Perse, 156

§. XIII.

Gouvernement politique de la Perse, 158
Noms des grands Officiers de cette Couronne, 160

§. XIV.

Religions des Persans, 161
Différence des Persans & des Turcs, 163

§. XV.

Maisons des Orientaux, leur ameublement, 165

§. XVI.

Repas des Persans, leurs alimens ordinaires, 168
Forces, richesses, & commerce des Persans, 172
Forces maritimes, 175

§. XVII.

Révolutions arrivées en Perse au commencement de ce siecle, 177

Ambaſſade ſinguliere qui produit un bon effet, 186
Thamas Kouli-Kan prend le commandement de l'armée Perſanne, & rétablit l'autorité Royale, 197
Kouli-Kan leve l'étendart de la révolte, & uſurpe le ſceptre de ſon maître, 212
Différentes expéditions heureuſes de Kouli-Kan, 214
Avantage conſidérable qu'il remporte ſur les Turcs, 222
Complaiſance politique qu'il a pour les Turcs, & qui procure la paix, 225
Cérémonie ſinguliere contre les Sectateurs d'Omar, où un Européan joue un rôle, 226
Kouli-Kan établit la tolérance dans la Perſe, 229
Portrait de cet uſurpateur, 234
Deſpotiſme qu'il exerce, 235

§. XVIII.

Expédition de ce Prince dans l'Empire Mogol, 237
Exagération des Jéſuites dans la relation de cette affaire, 239
Dures conditions qu'il impoſe à l'Empereur Mogol, 245

Kouli-Kan fait son entrée à Delhy, & y fait battre monnoie, 255
Magnificence du Trône que Kouli-Kan enleve, 257
Massacre qu'il ordonne sur un faux bruit, 258
Détail des effets emportés par Kouli-Kan, 263
Faste des Gouverneurs des Provinces de l'Empire Mogol, 264
Traitte conclue entre Kouli-Kan & l'Empereur Mogol, 266
Départ de Kouli-Kan de Delhy, valeur numéraire des effets enlevés à Delhy, 269
Guerres civiles qui déchirent la Perse, 270
Les grands Seigneurs de Perse sont aussi fourbes que ceux d'Europe, 274

§. XIX.

Cérémonial usité à la réception des Ambassadeurs en Perse & lorsque le Souverain sort de son Palais, 275

CHAPITRE III.

Voyage de M. Poncet, Médecin François en Éthyopie.

§. I.

Route du Caire à Sennar, 284
Royaume de Sudan, voisin de celui de Sennar, 290
Dora, grain dont on fait du pain en Afrique, 293
Royaume de Dongola, tributaire de Sennar, 296
Maniere particuliere de traverser le Nil, 298
Usages du Roi de Sennar, 302
Exécution des criminels, dans ce Royaume, 304
Prix des denrées, monnoies qui y ont cours, 305

§. II.

Climat du Royaume de Sennar, caractere & usage de ses habitans, 306

§. III.

Retour de Sennar en Éthyopie, 309
Arbres remarquables par leur grosseur, par leurs fruits, 312
Usage de recevoir les Étrangers sur les Frontieres du Royaume, 318

§. IV.

Réception que l'Empereur d'Éthyopie fait à M. Poncet, 320

Observations sur la Cour de cet Empire & sur les peuples, 323
Notice de Gondar, Capitale de l'Éthyopie, 330
Étendue & division de cet Empire, 335
Autorité de l'Empereur, 336
Climat d'Éthyopie, 338
Sa fertilité, ses productions végétales, 339
Animal extraordinaire, 340
Erreur des Européans sur la couleur & les traits des Éthyopiens, 343
L'Empereur d'Éthyopie s'appelle Jesus, 244
Description du Nil, 350
Hypopotames, maniere de leur donner la chasse, 352

§. V.

Religion des Éthyopiens, 355
Retour de M. Poncet au Caire, 362
Superstition des Éthyopiens au sujet des malades, 366
Itinéraire d'Éthyopie au Caire, 367
Royaume de Tigra, a pour Capitale Divarna, 371
Avanture de l'Empereur d'Éthyopie,
Pays de la Reine de Saba, 375
Usage des Éthyopiens envers les morts, 377

Prodige rapporté par M. Poncet, 382
Origine du Caffé, notice de cette plante, 386
Superſtition des Mahométans, 388
Gedda, Ville d'Arabie, 390
Entrepriſe du Roi de la Mecque, 391
Différens noms de ce Prince, 392
Tombeau de la Mere du genre humain, 393
Monaſtere du Mont-Sinaï, 396
Sa deſcription, 397
Arrivée de M. Poncet à Suez & au Caire, 400

Fin de la Table du troiſieme Volume.

TABLE

Des Chapitres, Paragraphes & Matieres du quatrieme Volume.

QUATRIEME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

DE l'Amérique, page 1

§. I.

Amérique Mérédionale. Du Pérou, ſa ſituation, ſon étendue, 2
Province de Paraguai, 3
Idée que s'en étoit formé l'illuſtre Monteſquieu, 4
Voyage d'un Capucin au travers du Paraguai, 5
Nombre prodigieux des beſtiaux qui ſont dans les plaines du Pérou, 8
Maniere dont les peuples du Paraguai ſont gouvernés au ſpirituel & au temporel, 10
Origine des peuplades de ces habitans, formées par les Jéſuites, 20

Herbe du Paraguai, ... 22
Montagnes du Pérou, appellées Cordillieres ou Cordelieres, 27
Mendoza, ville du Chili, 28
Sant-Iago, Capitale du Chili, 31
Notice de Lima, Capitale du Pérou, 33

CHAPITRE II.

Voyage à la Chine par le Détroit de Magellan & la mer du Sud. Erreur des Géographes sur l'étendue de la Terre de Feu, & sur le Cap de Hornes, 36
Découverte des Espagnols dans la Terre de Feu, 39
Détail sur l'affreux tremblement de Terre arrivé à Lima & à Callao dans le Pérou, nombre des personnes péries dans ce désastre, 49
Notions d'un peuple barbare appellé Escharos, voisin du Paraguai, 54
Établissement d'une peuplade par un Jésuite, 57

§. I.

Observations géographiques & physiques sur le Paraguai. Censure de la conduite des Jésuites dans ce pays. Im-

positions qu'ils levent sur les habitans. Herbe du Paraguai. Arbre qui la porte, 64
Réponses des Jésuites à la critique de l'anonyme, 66
Histoire de la découverte du Paraguai, 68
Témoignage de Dom Ulloa, savant Espagnol, en faveur des Jésuites, 70
Leur justification contre leurs ennemis, 76

§. II.

Guaranis, beauté de leur langage, animaux de leur pays, 77

CHAPITRE III.

Du pays appellé Chaco, & des Chiriguanes. Origine de ces peuples; description de leur vie, de leurs mœurs & usages, 80
Situation de Chaco, 81
Émigration des Chiriguanes qui fondent un établissement, 82
Caractere de ces peuples, 85
Leur croyance au sujet de l'immortalité de l'ame, 89

CHAPITRE IV.

Province & Nation des Chiquites.

§. I.

Sa description géographique, 92
Son climat, ses productions, 95

§. II.

De la langue des Chiquites, leur portrait, leurs maladies, leurs remedes, 96
Priere en langue Chiquite, 97

§. III.

Conduite civile des Chiquites, leurs mariages, leurs habitations, leurs occupations, 101
Point de vestige de culte chez les Chiquites, 105

§. IV.

Route des Mamelus, du Brésil dans les terres, 106

CHAPITRE V.

Des Mamelus, & de la nation des Manacicas, 113

§. I.

Origine des Mamelus ; leurs Villes, leurs brigandages, idem.

§. II.

Des Indiens Manacicas, de leur pays, & de ſes productions, 117

§. III.

Maniere de conſtruire leurs Villages ; occupation de ces Manicicas ; leur Gouvernement, 119

§. IV.

Des différentes nations voiſines des Manacicas, & de leurs mœurs & uſages religieux, 122
Idée que ces nations ont de Dieu, 124
Ce qu'ils croyent au ſujet de l'ame, 129
Exemple d'une ſuperſtition ſinguliere, 131

CHAPITRE VI.

Voyage ſur le fleuve Paraguai, notions des contrées qu'il arroſe, & des peuples qui habitent ſes bords, 134

CHAPITRE VII.

Pays des Moxes ; ſes productions différentes ; nations qui l'habitent, 142
Animaux qu'on y voit, 144
Ce qu'ils racontent d'un animal appellé Ocorome, 145
Drogues médécinales que produit cette contrée, 149
Enterremens des Moxes, 152
Miniſtres qui leur ſervent de Prêtres, 153
Cérémonies auxquelles ils préſident, 154
Baures ; peuples, plus civiliſés que les Moxes, 156
Pays des Amazônes, voiſin des Baures, 157

CHAPITRE VIII.

Deſcription du fleuve Maragnon ou des Amazônes, 158
Établiſſement fait ſur les bords de ce fleuve, 162

CHAPITRE IX.

De la Guianne & de l'Iſle Cayenne, 164

Sa description géographique, & différens peuples qui l'habitent, 166
Missions que les Jésuites y ont établies, 168
Détails sur la Guianne & sur ses différens peuples, 169
Autres détails sur la même contrée, & sur des peuples inconnus, 172
Coussanis, peuple très-barbare de la Guyanne, 180

CHAPITRE X.

Relation de la prise du Fort d'Ouy-apok, près de l'Isle de Cayenne, par un Corsaire Anglois en 1744, 183

§. I.

Maniere dont se fait la vente des Negres à Cayenne. Ce que c'est que le Marronnage. 188
Maniere dont on traite les Negres Marrons, 191

CHAPITRE XI.

Isle de Saint Domingue.

§. I.

Son climat; histoire de sa découverte, & de sa dépopulation, 193

Incommodités de cette Isle, causées par la grande chaleur, 194
Désordres causés à Saint Domingue lors de sa découverte, 199
Fidélité exemplaire d'un Roi Indien, allié des Castillans & des Espagnols, 204
Cruautés horribles de ces Européans, 206
Réduction des habitans naturels de Saint Domingue à l'esclavage, 208
Zele du fameux Las-Casas pour la liberté des Indiens, 210
Foiblesse de quatre Religieux Hieronomites, nommés Commissaires dans ce différend, 211
Mouvemens que se donne le vertueux Las-Casas en Europe pour faire rendre justice aux Indiens, 213
Plaidoyer de l'Evêque de Darien contre les Indiens, 216
Réponse admirable de Las-Casas, 217

§. II.

Notions des différens établissemens Européans dans l'Isle Saint Domingue, 223
Ville du Cap ; sa peinture ; notice de différens quartiers de l'Isle, 226

CHAPITRE XII.

Isle de Cuba, 236

CHAPITRE XIII.

Du Mexique.

§. I.

Situation de cette contrée ; Villes qu'elle renferme, 238
Peinture de la Ville de Mexico, 242

§. II.

Voyage du Mexique à la mer du sud ; notice d'Apulco, port du Mexique, 244

CHAPITRE XIV.

De la Louisiane, du fleuve Missisipi, & des peuples qui habitent ces contrées, 248
Climat de la Louisiane, ses productions, 254
Cire de la Louisiane, 256
Cruauté des Natchés, 257
Akansas ; nation Sauvage, 258
Pays des Illinois, son climat, 259

Ses productions dans le genre végétal & animal, 260
Idem. *Dans le genre minéral*, 262
Nations du Missouri, 264
Trait d'esprit d'un Chef Sauvage, 265
Sévérité exercée par ce Chef, 266

CHAPITRE XV.

Des Sauvages Natchés, & de tout ce qui concerne leurs usages civils & religieux, 269
Culte des Natchés ; leur temple, 270
Leurs cérémonies religieuses, 272
Despotisme du grand Chef des Natchés, 274
Étrange cérémonie de ces peuples à la mort du grand Chef & des personnes de la famille Royale, 275
Nombre des personnes qui composent la nation des Natchés, 278
Fête qu'elle célebre tous les ans avec une grande solemnité, 279
Usage singulier envers les nouveaux mariés, 282
Usage des Chefs dans une occasion de guerre, 284
Maniere dont une armée de Natchés fait route & campe, 285

Dangers que courent les Médecins des Natchés, 289
Avantage de cet uſage, 290
Autre eſpece de Jongleurs qui diſtribuent le beau & le mauvais tems, 291
Uſages des Natchés envers les morts, 292
Maniere dont ces peuples reçoivent les Ambaſſadeurs, 293
Détail des excès commis par les Natchés dans un établiſſement François, 297
Vengeance qu'on en tira, 300
Tchactas, nation alliée des François, 301
Profanation de ces peuples, leur caractere, 302
Chikagon, Chef des Illinois, vient à Paris, & reçoit un préſent de Madame la Ducheſſe d'Orléans, 303
Peinture ſinguliere qu'il fait de Paris, 304

CHAPITRE XVI.

Notions de différens peuples du Canada, de la Louiſiane, & des contrées voiſines, avec des exemples du génie de leurs langues, 305

Raisonnement singulier des Sauvages, adressé aux Missionnaires, 311
Tour particulier à la langue de ces peuples, 314
Traduction d'une Hymne latine, en langue Abnakise, Huronne, Illinoise, 316
Outaonacks, nation très-superstitieuse, 319
Différentes familles qui s'y distinguent parmi elle, 321
Maniton, divinité des Illinois, 324
Cérémonial usité dans leur festin, 327
Occupations de leurs femmes, 329
Abondance des vivres dans le pays des Illinois, 330
Moyen dont ils se servent pour se faire une réputation, 332
Le Christianisme porte le nom de priere parmi les Sauvages, 325
Harangue d'un Commandant Anglois aux Sauvages, 338
Leur réponse, & leur déclaration de guerre, 339
Autre harangue du Gouverneur de Boston pour annoncer la paix aux Sauvages, 343
Leur réponse, 344

CHAPITRE XVII.

Voyage de la Baye de Hudſon ; notions des peuples qu'elle renferme ; climat de cette contrée, 354

§. I.

Température de la Baye de Hudſon, 370

Fin de la Table du quatrieme Volume.

APPOBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit, ayant pour titre : *Mémoires Géographiques, Phyſiques & Hiſtoriques des différentes contrées d'Aſie, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 19 Août 1766.

l'Abbé GRAVES.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; Salut. Notre amé le Sieur DURAND, neveu, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Mémoires Géographiques, Phyſiques & Hiſtoriques des différentes contrées d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique, &c.* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *dix* années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere

dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de décheance du présent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier-Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde-des-Sceaux de France le Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Sécrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte-

Normande & Lettres à ce contraires : car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le premier jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſix, & de notre Regne le cinquante-deuxieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 989, fol. 31, conformément aux Réglemens de 1723. A Paris, ce 7 Octobre 1766.

GANEAU, Syndic.

CATALOGUE

DES LIVRES DE FONDS

Qui ſe trouvent chez le même Libraire.

ABRÉGÉ de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, par feu M. l'Abbé *Racine*, nouvelle édition, corrigée & augmentée de notes, par M. *Rondet*, 13 *vol. in*-4°.

. . . Le même, 15 *vol. in*-12. *reliés.* 57 l.

Anecdotes ou Mémoires hiſtoriques & critiques des Reines & Régentes de France, par le même, 8 *vol. in*-12, *reliés en* 4. 12 l.

Abrégé des dix Livres d'Architecture, *de Vitruve*, 1 *vol. in*-12. avec figures, 2 l. 10 ſ.

Amuſemens de la Raiſon, par M. l'Abbé *Séran de Latour*, *vol. in*-8°. 1752. 5 l.

Beaux Arts (Les) réduits à un même principe, par M. l'Abbé *Batteux*, *in*-8°. 1 *vol.* 3 l.

. . . Les mêmes *in*-4°. 1 *vol.* 12 l.

Code Militaire, de *Briquet*, nouvelle édition corrigée & augmentée des nouvelles Ordonnances, avec une table des matieres, 8 *vol. in*-12. 1761. 20 l.

Conſidérations ſur les mœurs de ce ſiecle, par M. *Duclos*, de l'Académie Françoiſe, 1 *vol. in*-12. nouvelle édition 1766. 2 l. 10 ſ.

. . . *du même*, Mémoire pour ſervir à l'Hiſtoire du XVIII ſiécle, 1 *vol. in*-12. 2 l. 10 ſ.

Eliſabeth, Roman en forme de Lettres, par

Madame *Benoît*, 4 *vol. in*-12, 1766, *brochés*, 5 l.

Ecole de l'amitié, (L') Roman, 2 *vol. brochés*, 2 l.

Essais Historique & Philosophique sur les principaux ridicules des différentes Nations, par M. *G. Dourx*, *in*-12, *broché*, 1766. 1 l. 10 s.

Elémens de l'Histoire de France, depuis l'établissement de la Monarchie, jusqu'à la fin du Regne de Louis XIV. 2 *vol.* 1767, sous Presse. 6 l.

Essais sur l'amélioration des Terres, *de Patullo*, *in*-12. 1. *vol.* 2 l. 10 s.

Essais sur l'Education de la Noblesse, par M. le Chevalier de *** 2 *vol. in*-12. 5 l.

. . . Le même *in*-4°. 2 *vol.* 15 l.

Essais sur les passions & leurs caracteres, *in*-12, 2 *vol.* La Haye, 1747. 5 l.

Exposition du Calcul Astronomique, pour servir d'introduction à l'intelligence de la connoissance des tems, par M. *de Lalande*, de l'Académie Royale des Sciences, 1. *vol. in*-8°. *broché*, Imprimerie Royale. 3. l.

Explications des découvertes philosophiques, de M. le Chevalier *Newton*, par M. *Maclaurin*, de l'Académie Royale de Londres, trad. de l'Anglois, par M. *Lavirotte*, *in*-4°. *fig. relié.* 10 l.

Histoire de la réunion de la Bretagne à la France, où l'on trouve des anecdotes sur la Princesse Anne, fille de François II. dernier Duc de Bretagne, femme des Rois Charles VIII & Louis XII, par M. l'Abbé *Irail*, 1 *vol. in*-12. 1764. 2 l. 10 s.

Histoire du *Ministere* du Chevalier *Robert Wal-*

poll, devenu Miniſtre d'Angleterre, & Comte d'Oxford, 3 *vol. in*-12. 1764. 7 l. 10 ſ.

Hiſtoire du Traité de Weſtphalie, ou des négociations qui ſe firent à Munſter & à Oſnabrug, pour établir la paix entre toutes les Puiſſances de l'Europe, compoſée principalement ſur les mémoires de la Cour & des Plénipotentiaires de France, par le Pere Bougeant, nouv. édit. 3. *vol. in*-4°. 1766. 30 l.

Hiſtoire de Miſſ Honora, ou le vice dupe de lui-même, Roman *trad. de l'Anglois*, 4 *vol. in*-12. *brochés*, 1766. 6. l.

Hiſtoire naturelle & civile de la Californie, contenant une deſcription exacte de ce pays, de ſon ſol, de ſes montagnes, lacs, rivieres & mers, de ſes animaux, végétaux, minéraux, & de ſa fameuſe pêcherie de perles; les mœurs de ſes habitans, leur religion, leur gouvernement & façon de vivre, avec leur converſion au Chriſtianiſme; un détail des différens voyages & tentatives qu'on a fait pour s'y établir, & pour reconnoître ſon Golfe du côté de la mer du Sud, enrichie de la Carte Géographique du pays & des mers adjacentes, 3 *vol. in*-12, 1767, *ſous Preſſe*. 9 l.

Hiſtoire abrégée des Inſectes, par M. Geoffroy, Docteur en Médecine, 2. *vol. in*-4°. avec 25 figures en taille-douce, 1764. 24 l.

Hiſtoire des quatre dernieres années du regne de la Reine Anne d'Angleterre, contenant les négociations de la paix d'Utrecht, & les démêlés qu'elle occaſionna en Angleterre, Ouvrage Poſthume du Docteur Jonathan Swift, Doyen de S. Patrice en Irlande, publié ſur un manuſcrit corrigé de la propre

main de l'Auteur, & traduit de l'Anglois, 1 *vol. in*-12. 1764. 2. l. 10 ſ.

Lettre de M *** à M. l'Abbé *** Profeſſeur de Philoſophie en l'Univerſité de Paris, ſur la néceſſité de faire entrer un Cours de Morale dans l'éducation publique, *broché.* 12 ſ.

Lettre d'Affi à Zurac, 1766. *in*-12. 1 l. 10 ſ.

Mémoires du Chevalier de Gonthieu, 2. *vol. in*-12, 1766. 2 l. 8 ſ.

Mémoires Géographiques, Phyſiques & Hiſtoriques des différentes contrées d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique, connues par les Miſſionnaires Jéſuites, extrait du Recueil des Lettres Edifiantes & des Miſſions du Levant, par M. *de Surgy*, 4 *vol. in*-12. 1767. 12 l.

Notice de l'ancienne Gaule, tirée des monumens Romains, dédiée à S. A S. Monſeigneur le Duc de Chartres, par M. *d'Anville*, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, & de celle des Sciences de Péterſbourg, Secrétaire de S. A. S. Monſeigneur le Duc d'Orléans, ſuite de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, *in*-4°. 1 *volume.* 12 l.

Œuvres de M. de Maupertuis.

Aſtronomie Nautique, *in*-8°. 1 *vol.* 4 l.

Diſcours Académiques, *in*-12. 1 *vol.* 2 l.

Lettres, *in*-12. 1. *vol.* 2 l.

Eſſais de Coſmologie, *in*-8°. 1. *vol.* 2 l.

. . . *idem*, *in*-8°. grand papier. 2 l. 10 ſ.

Eſſais de Philoſophie morale, *in*-8°. 1 *vol.* 2 l.

Vénus phyſique, *in*-12. 1. *vol.* 2 l.

École Militaire, compoſée paar ordre du Gouvernement, 3. *vol. in*-12. *veau.* 7 l. 10 ſ.

Hiſtoire du Stadhoudérat, depuis ſon origine juſqu'à préſent, 2 *vol. in*-8°. 5 l.

Hiſtoire du Parlement d'Angleterre, nouvelle édition revue, corrigée & augmentée, 2 *vol. in*-8°. 1761. 5 l.

Plagiats, *de Jean-Jacques Rouſſeau*, Citoyen de Genève, 1766. *in*-8°. 5 ſ.

Principes & uſages des dixmes, par *de Jouy*, 1 *vol. in*-12. 2 l. 10 ſ.

Querelles littéraires, ou mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de la République des Lettres, depuis Homère juſqu'à nos jours, par M. *l'Abbé Yrail*, 4 *vol. in*-12, ſous preſſe. 10 l.

Recherches ſur la Population des Généralités d'Auvergne, de Lyon, de Rouen, & de pluſieurs autres Provinces & Villes du Royaume, avec des Réflexions ſur la valeur du bled, tant en France qu'en Angleterre, depuis 1674, juſqu'en 1764, par M. *Meſſence*, Receveur des Tailles de l'Election de Saint Etienne, *in*-4°. *relié*. 8 l. 10 ſ.

Regles pour former un Avocat, nouvelle édition, conſidérablement augmentée, par M. *Boucher d'Argis*, Avocat au Parlement, *in*-12. 2 l. 10 ſ.

Recueil de différens Traités de Phyſique & d'Hiſtoire naturelle, par M. *Deſlandes*, 3 volumes *in*-12. 7. l. 10 ſ.

Texte de la Coutume de Normandie, avec des Notes ſur chaque article; on y a joint les obſervations ſur les uſages locaux de la Province de Normandie, & les articles & Placités du Parlement de Rouen, par M. N. *** 1766, *in*-12. 2 l. 10 ſ.

On trouve chez le même Libraire tous les Ouvrages de M. l'Abbé Nollet.

34991.

E767
J58m
v.4